MAXIME IMMERGLUCK

LA QUESTION SOCIALE DANS L'OEUVRE DES GONCOURT

AVEC INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS

Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Strasbourg

pour l'obtention du Doctorat d'Université
(Mention Lettres)

Les Editions Universitaires de Strasbourg
1a, Place de l'Université — Quai du Maire Dietrich, 1
(Foyer Universitaire)
STRASBOURG
R. c. Strasbourg 3677

1930

LA QUESTION SOCIALE
DANS L'OEUVRE
DES GONCOURT

MAXIME IMMERGLUCK

LA QUESTION SOCIALE DANS L'OEUVRE DES GONCOURT

AVEC INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS

Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Strasbourg

pour l'obtention du Doctorat d'Université
(Mention Lettres)

Les Editions Universitaires de Strasbourg
1a, Place de l'Université — Quai du Maire Dietrich, 1
(Foyer Universitaire)
STRASBOURG
R. c. Strasbourg 3677

1930

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A mes chers parents

A Monsieur Henri TRONCHON

Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg

Hommage reconnaissant

INTRODUCTION

Je ne sais qui a dit que tout auteur se raconte un peu lui-même dans ses œuvres. Rien n'est plus exact pour les Goncourt. C'est dans leur propre vie qu'ils ont puisé les sujets de leurs livres, nés soit de leur existence même (*Charles Demailly*), soit d'existences voisines de la leur et qui en ont fait par conséquent un peu partie (*Germinie Lacerteux*).

Mais s'ils se racontent ou notent leurs impressions dans leurs romans, ils se sont entièrement découverts dans leur *Journal* dont on a pu dire que c'est leur «chef-d'œuvre, un jardin renfermant toutes les flores, exhalant les arômes de toutes les cultures du monde» (1).

Il est des artistes dont le nom devient célèbre par leurs grandes fresques; d'autres par leurs tableaux de genre; certains, tel l'ami des deux frères, Gavarni, par leurs caricatures, croquis pris sur le vif au cours de la vie journalière. Les Goncourt sont restés célèbres surtout par leur *Journal,* notes croquées au jour le jour.

Par lui, nous suivons les deux frères à travers toute leur existence; les souvenirs de leur enfance, de leur jeunesse y sont très nombreux. C'est le roman de ces deux vies, unies par une collaboration artistique si parfaite qu'on a peine à démêler la personnalité de chaque artiste, tourmentées par un désir de gloire jamais satisfait, et douloureusement brisées par la mort de l'un

(1) Emil Henner: *Les chevaliers de Goncourt.* Illustrowany Kuryer Codzienny, n° 163, 17 juin 1929.

d'eux. «Parmi les frères-écrivains, écrit Joseph Melnik, parmi les frères-écrivains célèbres, comme Frédéric et Auguste-Guillaume Schlegel, Alexandre et Guillaume de Humboldt, Georges et Edouard Brandes, Gerhardt et Charles Hauptmann, Heinrich et Thomas Mann, Frédéric et Guillaume Grimm, c'est entre les frères de Goncourt que les relations furent le plus touchantes, le plus saisissantes. De fraternité dans un sens si élevé, il n'y en eut, pour ainsi dire, jamais (2).»

* * *

Pour ceux qui aiment à rechercher l'action de l'hérédité, il serait curieux de noter l'influence familiale sur les Goncourt.

Leur ardent patriotisme ne provient-il pas du fait qu'ils sont issus d'une famille militaire? Leur père et leur oncle étaient officiers. Leur esprit d'aristocrates, ce mépris du peuple qu'ils gardent en dépit de leur intérêt pour les basses classes et des études qu'ils en ont faites, ne proviennent-ils pas de ce terrible grand-père qui menait son monde à coups de canne et plongeait sa bonne dans la rivière quand elle avait envie de se marier? (3)

Ils ont été très fiers de leur noblesse, peu ancienne pourtant, car c'est en 1786 seulement que A. Huot, fils du sieur A. Huot, marchand, et de demoiselle Catherine Havet, acquit d'Antoine de Mongenot la terre de Goncourt dont il eut le droit d'ajouter le nom au sien. Redevenu Huot quand il siégea à la Constituante, il reprit son titre, la Révolution passée, titre sur lequel les Goncourt furent très chatouilleux: Le procès qu'ils intentèrent à un autre de Goncourt en fait foi. (4) Nous en retrouvons l'écho dans *Renée Mauperin*.

---

(2) Joseph Melnik: «*Von berühmten Brüderpaaren*», — Kölnische Illustrierte Zeitung, 1929, n° 23, p. 748.

(3) *Journal*, 1857, p. 200.

(4) *Ibid.* 1862, p. 204 et *Renée Mauperin* (Préface).

Voici donc ces deux enfants, issus d'une famille de militaires, portés aux idées de patriotisme et d'idéal que donne en général cette profession.

Ils vivent souvent dans cette propriété où le décor fut peut-être l'inspirateur de leurs goûts : dans le salon XVIII[e] siècle a pu naître leur passion pour cette époque, et dans la salle tapissée d'un papier japonais, l'éveil de leur curiosité pour cet art inconnu et nouveau. (5)

Orphelins de père assez jeunes, ils sont élevés tendrement par une mère toute penchée sur les études de son second fils et qui fait partager à l'aîné son amour maternel. De cette mère, de cette éducation toute féminine ils durent tenir leur sensibilité trop vive, qui leur permit de constater «que la littérature, l'observation, au lieu d'émousser en eux la sensibilité, l'a étendue, raffinée, développée, mise à nu. Cette espèce de travail incessant qu'on fait sur soi, sur ses sensations, sur les mouvements de son cœur, cette autopsie perpétuelle et journalière de son être, arrive à découvrir les fibres les plus délicates, à les faire jouer de la façon la plus tressaillante. Mille ressources, mille secrets se découvrent à vous pour souffrir. On devient, à force de s'étudier, au lieu de s'endurcir, une sorte d'écorché moral et sensitif blessé à la moindre impression, sans défense, sans enveloppe, tout saignant». (6)

En mourant, Mme de Goncourt confia le plus jeune à l'aîné. Par son rôle de grand-frère, Edmond acquit une maturité, un sérieux qui ne se démentirent jamais, et joua presque toujours auprès de Jules un rôle paternel ; on retrouve dans les *Frères Zemganno* mainte allusion aux caractères et aux sentiments des deux auteurs. Edmond s'est même reproché parfois son opiniâtreté au travail et son exigence au sujet de son collaborateur, comme les causes de sa mort. Ce n'est là, sans doute, qu'un de

(5) *Journal,* 1857, p. 198-9.
(6) *Ibid.* 1862, p. 15.

ces griefs que l'on se fait lors de la perte d'un être aimé, en se disant qu'il aurait été possible d'aller contre le destin.

*
* *

C'est dans *Charles Demailly* qu'ils se sont traduits entièrement.

Ils disent quelque part de leur héros, note M. H. Laujol: «Charles n'avait qu'un amour, qu'un dévouement, qu'une foi: les lettres étaient sa vie; elles étaient son cœur.» Cet amour exclusif de la littérature, cette dévotion du papier noirci, nous les retrouvons à l'état de passion dominante chez MM. de Goncourt et chez les amis qu'ils fréquentaient: «Ah! la littérature! s'écriait Veuillot. Vous savez, mon Dieu, si j'ai aimé cette femme-là.» (7).

Nous les voyons au début de leur vie partir joyeux, la main dans la main, le sac au dos pour faire leur tour du monde et pour peindre... Et ils ont écrit. Aux croquis se sont joints les notes et ce fut le commencement de leurs études sur la vie.

Là fut leur originalité. Ils ne créèrent pas des romans. Ils prirent des notes vivantes sur les uns et les autres, et de l'assemblage de ces événements naquirent des œuvres. Ils se sont penchés sur les humbles, (*Sœur Philomène, Germinie Lacerteux*) au grand scandale de leur temps. Ils ont souligné ainsi leurs sentiments à l'égard des malheureux.

«D'autres naissent, et nous sommes de ceux-là, avec un sentiment insurrectionnel contre ce qui triomphe, avec des entrailles amies et fraternelles, pour ce qui est vaincu et écrasé sous la grosse victoire des idées et des sentiments de l'universalité.» (8)

---

(7) H. Laujol: *A propos du journal des Goncourt,* — Revue Bleue 1888, T. XVI, p. 277-78.

(8) *Journal,* 1860, p. 326.

Il y a dans leurs études originales une émotion et un pessimisme qui par l'exemple d'un cas particulier nous conduit jusqu'à la grande misère humaine.

Ce sont eux qui donnèrent non pas le premier roman «naturaliste», mais une forte impulsion au naturalisme par leurs œuvres fondées sur le «document humain»; ce document est actuellement «en honneur, comme le dit Maurice Tourneux, et chacun prétend y avoir recours» (9). Ce sont eux qui «les premiers ont creusé dans ces couches sombres où, avec *Germinie Lacerteux,* ils étaient descendus comme de courageux pionniers d'une mine profonde». (10)

Ils furent, en somme, chefs d'école. Sans *Germinie Lacerteux,* aurions-nous eu *Germinal, l'Assommoir* ou *Sapho* ? «L'originalité des deux frères est éclatante, nous dit Jules Lemaître, leur influence a été grande sur certains écrivains, M. Emile Zola surtout dans ses premiers romans, et M. Alphonse Daudet surtout dans ses derniers se sont souvenus, et pour le style, et pour la composition, beaucoup plus de *Germinie* ou de *Renée* que de *Madame Bovary.*» (11)

Les problèmes féminins les attirèrent aussi. Ils ont étudié la femme non seulement dans son esprit et dans son cœur, mais encore avec ses fanfreluches, ses modes, et cela toujours parce que chez eux la vision est le sens le plus exercé, qu'ils sont peintres avant tout.

Bien qu'ils soient plus observateurs que psychologues, ils nous donnent dans *Renée Mauperin, Mme Gervaisais* et *Chérie* des études qui font pressentir Marcel Prévost ou Paul Bour-

---

(9) M. Tourneux: *La bibliothèque des Goncourt;* Bulletin du Bibliophile, 1896, p. 452.

(10) J. Ajalbert: *Le Mystère de l'Académie Goncourt,* p. 279.

(11) J. Lemaître: *Les Contemporains;* 3e série, 1894, p. 89.

get, (12) ce dernier surtout dans *Mme Gervaisais* où tout l'intérêt du roman tourne autour de l'évolution religieuse d'une femme. Mais comme l'a dit M. Bourget lui-même, (13) ils ont toujours plus attentivement étudié le milieu, les contours de leurs héros que le héros même: chez eux c'est le milieu qui dépeint le mieux l'homme, surtout quand il est médiocre. Et leurs héros sont généralement médiocres. Ils n'ont pas une valeur ou une qualité qui les hausse au-dessus de leur médiocrité.

Cependant Faguet estime que leurs modèles, tout en étant des objets ordinaires, ne représentaient nullement l'humanité moyenne mais des «excentricités exactes». (14) Est-ce la cause du peu de succès premier de leurs romans, ou provient-il plutôt d'une trop rigoureuse exactitude?

A force de vouloir faire vrai et de chercher le vrai dans l'étude absolue d'un personnage, ils ont empêché l'idéal de pénétrer dans leurs œuvres. Un écrivain peut prendre comme héros un grand criminel, une grande pécheresse, c'est bien: qu'il lui donne un sursaut d'âme, révolte, orgueil, repentir, renaissance, et l'œuvre crée l'enthousiasme. *Anna Karénine* de Tolstoï est bien loin de la *Fille Elisa,* même sans mettre en parallèle le talent des deux auteurs.

«Il leur manqua, nous dit M. Laujol, d'aimer les hommes. Dans leur œuvre, si variée, si complexe, dans cette vaste enquête à laquelle ils consacrèrent dix-neuf années de labeur commun, on chercherait vainement un élan d'amour. Ils n'eurent pas cette large bonhomie, cette pitié ironique qui permirent à Dickens par exemple de si bien voir l'humanité sans la haïr. Chercheurs consciencieux, mais raides et malveillants, ils per-

(12) N'est-ce pas une nouvelle voie ouverte, dit Rodenbach, celle du roman mondain, qu'il (Edmond de Goncourt) inaugure lui-même ensuite avec *Chérie* et où devaient entrer, à son signe, M. Paul Bourget et ses continuateurs. (*L'Elite,* p. 30.)

(13) P. Bourget: *Essais de psychologie contemporaine,* T. II, p. 159.

(14) Emile Faguet: *Propos littéraires,* T. III, p. 187.

dirent, à trop regarder, la vertu de voir.» (15) Chez eux tout fut document, «Mémoires, correspondances, autobiographies, rien n'est plus précieux pour eux; ce sont documents d'humanité». (16)

*
* *

«Le vrai, — ont-ils dit — le vrai tout bête, c'est toujours plus fort que les imaginations du génie (17).» Et c'est le curieux de ces artistes, si délicats, si amoureux de l'élégance, faits pour écrire des romans délicats, sensibles, de les voir consacrer des œuvres aux classes pauvres, aux femmes indignes. C'est que là ils ont voulu faire œuvre sociale. Il faut bien se dire que malgré leur formule de l'art pour l'art, les Goncourt ont cherché à décrire la société telle qu'elle était et voulu nous amener à tirer de ce tableau des mœurs certaines conclusions.

Leurs romans sont sociaux, au sens indiqué par M. Charles Brun, parce qu'ils sont des tableaux de mœurs.

Les romanciers qui «se contentent d'observer et de reproduire après avoir choisi, s'ils ne plaident ni ne concluent, si même ils se défendent de plaider et de conclure, ne pourront-ils être «sociaux» et propres à nous fournir un sujet d'étude, justement par le choix de leur observation, ou par sa qualité, ou par celle de leur reproduction? Toute œuvre est sociale qui peint la société, qui peint l'écrivain, membre de la société, et nous ne repoussons aucun roman de parti pris, même celui où l'art fait défaut. Telle œuvre est cependant sociale à proprement parler, non plus parce qu'elle se propose une action sociale, mais parce qu'elle inscrit la «pression» du milieu, sociale parce qu'elle en permet l'examen dans de bonnes conditions, parce qu'elle tient compte, en quelque façon, de la méthode sociologique. Et, quoique l'intention sociale n'y soit pas expri-

(15) Henri Laujol: *A propos du Journal des Goncourt,* — Revue Bleue, 1888, T. XVI, p. 279-80.

(16) Ch. Gidel: *La littérature française,* T. II, p. 441.

(17) *Journal,* 1869, p. 257.

mée, ou pour cette raison même, l'influence du «roman social» tel que nous essayons de le définir, ne sera pas moindre: au contraire.» (18)

Leur époque, toute préoccupée des idées nouvelles qui donnent une plus large place au peuple, se penchait sur les basses classes, s'étonnait d'y trouver des âmes souffrantes, écoutait parfois leurs plaintes et s'en faisait l'écho.

Les Goncourt n'ont pas été les avocats des classes pauvres, qu'ils ont étudiées un peu en dilettantes, mais ils ont été les premiers — et quel scandale ce fut alors! — à nous intéresser à des créatures qui ne semblaient point faites pour le roman.

«Ils comprenaient, remarque Henry Céard, quelle place restait encore à prendre dans le roman contemporain, laissé si désert depuis la mort de Balzac. L'histoire abandonnée, ils se mettaient à des études de la vie vécue, ils tentaient de donner au roman les droits de la vérité moderne, en peignant des choses qui nous touchent et nous font saigner le cœur (19).»

Ils ont voulu attirer notre pitié sur les humbles, sur les filles qui ne connaissaient que le mépris.

Dans la préface de *Germinie Lacerteux,* ils rappellent la fin morale du roman, non sans la subordonner cependant à une fin artistique. Le devoir du romancier est «de chercher l'Art et la Vérité; qu'il montre des misères bonnes à ne pas laisser oublier aux heureux de Paris: qu'il fasse voir aux gens du monde ce que les dames de charité ont le courage de voir, ce que les reines autrefois faisaient toucher de l'œil à leurs enfants dans les hospices: la souffrance humaine, présente et toute vive, qui apprend la charité; que le roman ait cette religion que le siècle passé appelait de ce vaste et large nom: «Humanité.» Il lui suffit de cette conscience; son droit est là». (20)

---

(18) Ch. Brun: *Le roman social en France au* XIX^e^ *siècle,* p. 65-66.
(19) Henri Céard: Préface aux *Lettres* de J. de Goncourt, p. XII.
(20) *Préfaces et Manifestes littéraires,* p. 22-23.

Ils ont été des observateurs profonds et de très honnêtes observateurs; ils nous ont décrit des personnages et dit leurs opinions avec un tel sens d'équité, qu'il est souvent assez difficile d'y démêler l'opinion des auteurs. Chez eux, nous ne trouvons point de recherche d'idées; ils ne se posent point en réformateurs de l'ordre social; et si quelques opinions sont émises en ce sens, elles sont bien vite corrigées par l'argument adverse! On peut le voir en lisant *En* 18...

Cependant leur premier amour de la peinture ne les abandonna jamais. Nous avons même dans *L'Art au* XVIII^e^ *siècle* les titres des gravures que fit Jules. Ce goût les porta vers les œuvres d'art; ils furent des critiques délicieux et amoureux de la peinture. Cette étude de l'art des époques qu'ils préféraient, toujours fondée sur le document, les amena à écrire *l'Histoire de la Société Française pendant la Révolution* (1854), *L'Histoire de la Société Française pendant le Directoire* (1855) et toutes leurs études sur la *Femme au* XVIII^e^ *siècle* (1862), *Mme de Pompadour, Mme du Barry, Sophie Arnould, Marie-Antoinette, etc...*

Nous le remarquerons en passant, les femmes qu'ils ont préférées n'ont pas été les plus intelligentes ou les plus vertueuses. Il y a toujours eu chez eux une certaine indulgence, peut-être même une attraction pour la lorette, fût-elle vicieuse. Ils pardonnèrent beaucoup aux Madeleines plus ou moins repentantes, peut-être parce qu'elles furent leurs amies de passage.

Ils n'ont pas eu de grand amour, et dans le *Journal,* nous n'apercevons aucune trace d'une vraie passion de l'un ou de l'autre. Leurs passions furent surtout cérébrales. Leurs sens se satisfaisaient avec des femmes en général fort simples. Aucune affection féminine ne put briser le cher lien qui les unissait. Ils n'eurent jamais la pensée de créer un foyer autre que celui où leurs deux vies de célibataires-artistes étaient si bien.

«MM. de Goncourt, nous dit Jules Lemaître, ont éprouvé par deux fois le besoin d'exprimer leur peur de la femme, leur préjugé contre le mariage, et de montrer que l'artiste doit vivre

seul pour être tout entier à son démon intime. La thèse est contestable, j'y trouve même quelque chose de légèrement arriéré. Plus d'un écrivain d'aujourd'hui est, en outre, un époux régulier et un père de famille prévoyant, et écrit quotidiennement le même nombre de pages entre sa femme légitime et son pot-au-feu. Mais il ne nous déplaît point que MM. de Goncourt soient artistes avec jalousie, prévention et intolérance (21).»

*
* *

On se les imagine aisément carrés dans leur égoïsme; quand nous ne nous donnons pas entièrement, la vie tourne autour de notre «moi». Ils la firent tourner ainsi, regardant par la fenêtre la vie qui passait près d'eux et classant leurs notes comme des collectionneurs. Collectionneurs, ils l'étaient et ce fut sans doute dans cet esprit qu'ils groupèrent leurs observations. «Les collectionneurs qu'étaient les Goncourt, collectionnèrent des documents sur leur propre temps (22).» A la fin de sa vie, Edmond eut tendance à idéaliser la vérité: «La perfection de l'art, écrit-il, c'est le dosage dans une proportion juste du réel et de l'imaginé. Au commencement de ma carrière littéraire, j'avais une prédilection pour l'imaginé. Plus tard, je suis devenu amoureux exclusif de la réalité et du d'après nature. Maintenant, je demeure fidèle à la réalité, mais en la présentant quelquefois sous une certaine projection de jour qui la modifie, la poétise, la teinte de fantastique (23).»

Nous pouvons dire que les observations des deux frères sont d'une telle justesse qu'elles semblent la vie même, au point qu'elles les amènent parfois à prophétiser des événements, ou à prévoir des idées en marche, que nous trouvons réalisées aujourd'hui. Nous croyons que ces déductions sont dues à leur sensibilité très vive qui fut leur génie et leur tourment. Leur

(21) J. Lemaître: *Les Contemporains,* T. III, 1894, p. 55.
(22) G. Rodenbach: *l'Elite,* p. 27.
(23) *Journal,* 1885, p. 55.

génie parce qu'elle leur permit de tout comprendre et de tout deviner, leur tourment car elle les fit souffrir terriblement en ce qui concernait leurs propres personnalités.

Ils ont beaucoup souffert de n'avoir pas été compris. Leur orgueil s'en est ressenti. Ils ont vécu, ils ont pensé, ils ont écrit sous l'empire «d'une nervosité agacée, dans l'angoisse souvent désespérée de la carrière littéraire et de la production du livre». (24)

L'impuissance où est parfois l'écrivain, de rendre ce qu'il sent et d'atteindre à cet idéal littéraire qui va s'élevant toujours, les a souvent poussés, disent-ils, (25) à de mornes désespoirs, à des tentations de suicide.

Jules est mort — assure-t-on — de son travail. Rodenbach a bien décrit les douleurs de leur vie: «Leur renommée ne s'établit qu'avec peine. C'est le cas de tous les novateurs, en art comme en religion. Ils n'ont autour d'eux, à l'origine, que les douze disciples, qui conquerront le monde! Jules de Goncourt connut seulement, lui, le Jardin des Oliviers, la sueur de sang, la mort crucifiée (26).»

Si certains trouvent exagérées ces tristes confidences, elles n'en font pas moins honneur à leurs auteurs. Chercher à atteindre la perfection est la preuve d'un noble esprit, c'est déjà un perfectionnement. Même si le but n'est pas atteint, cet incessant effort ne va pas sans mériter l'hommage du respect.

Il est certain que l'observation sociale prête à quelque pessimisme, porte à quelque mélancolie. Notre pauvre humanité souffrante et si imparfaite est un triste sujet d'étude. Quand l'auteur n'y met point la flamme d'une foi ou d'une imagination passionnée, il ne nous reste plus qu'une réalité douloureuse, un être «vrai» sans la parure de brillants oripeaux.

C'est pourtant sur ces observations de la vie que nous nous arrêterons, pour y découvrir le sens que les Goncourt ont eu des choses sociales du passé, du présent et de l'avenir.

(24) *Journal,* 1867, p. 159-60.

(25) *Ibid.*

(26) G. Rodenbach: *L'Elite,* p. 27.

CHAPITRE I

Théorie Politique : Le Progrès

Les idées des Goncourt sur le progrès de l'humanité, à l'époque de la Révolution, à leur époque. — Le suffrage universel.

Si le progrès, selon la définition des dictionnaires, est le développement de la civilisation, nul n'était mieux qualifié que les Goncourt pour noter les étapes du progrès, aux époques qu'ils étudiaient : Révolution, Directoire, et au cours de leur propre temps.

Qu'est-ce que la civilisation, sinon un acheminement lent de l'homme vers la perfection matérielle et morale ? Matérielle en ce sens qu'elle améliore les conditions de travail et d'existence ; morale pour cette raison que l'homme brut, sauvage, disparaît pour faire place à un être doué de plus de raisonnement et de sensibilité, qui, au principe primitif de la force, oppose la justice, la bonté, la pitié, vertus nées de la civilisation.

Les Goncourt ont été des civilisés, dans le vrai sens du mot, par leur raffinement intellectuel et plastique, par cette sensibilité dont nous avons déjà parlé, par la pitié qu'ils ont ressentie devant la souffrance humaine. Pitié qui leur a fait écrire leurs plus belles œuvres : *Germinie Lacerteux, la Fille Elisa*... Pitié qui leur a fait renier Dieu : car il leur apparaît, «tantôt comme

un bourreau et un tortureur de la vie universelle, tantôt comme un mystificateur qui s'amuserait à couper des crins dans le lit du monde, enfin comme un empoisonneur des Paradis d'ici-bas, des ciels bleus, des beaux climats, des pays chauds, avec les fièvres, les féroces, les insectes». (1)

Il y a pourtant un certain antagonisme entre leurs sentiments de civilisés et leurs idées sur le progrès au point de vue social. Que leurs observations les aient amenés à une très juste vision de l'avenir de la politique internationale, nous le verrons plus loin; mais qu'en politique intérieure ils n'aient pas trouvé dans les nouvelles formules la forme rationnelle d'un progrès social, nous ne pouvons l'expliquer que par leur esprit d'aristocrates: aristocrates intellectuels, si j'ose m'exprimer ainsi, et aristocrates au sens habituel du mot. Ils étaient tout prêts à accorder aux classes inférieures la plus étendue des charités, sans se rendre compte que la charité est pénible à recevoir pour l'homme qui progresse: il ne veut plus de charité, il désire que l'inégalité des naissances soit compensée par l'égalité des droits.

Et cela, les Goncourt ne pouvaient l'admettre. Ils se seraient encore inclinés devant une égalité de droits donnée aux intellectuels, mais ne voulaient point qu'un homme simple pût avoir la même valeur qu'eux au point de vue législatif. Pourtant il est certain que si la naissance est la première injustice, l'intelligence qu'on a est la seconde. Nous n'avons pas voulu naître dans tel ou tel milieu. Notre intelligence et notre talent dépendent très peu de nous, mais de facteurs contre lesquels nous sommes impuissants.

*
* *

Si nous considérons la France d'avant 1789, cette France dont une minorité raffinée en certaines matières, faisait l'opposition la plus brutale avec un peuple assez pressuré et très souvent malheureux, nous comprenons l'obligation d'une Révolu-

(1) *Journal*, 1863, p. 121.

tion qui, par l'ébranlement profond de tout l'édifice, permettait, après le nivellement des décombres, de reconstruire non pas mieux peut-être, mais avec des données plus justes des nécessités de l'ensemble.

Les Goncourt, qui aimaient passionnément le siècle de Louis XV, ont fouillé pourtant dans les documents rouges de cette Révolution ; et ils en ont tiré des remarques très judicieuses, tout en méconnaissant l'idéal de la Révolution.

«Le pain qui manque, c'est le fond de tous les premiers drames de la Révolution (2).» N'est-il pas le plus tragique des drames? En 1864, les Goncourt écrivaient dans leur *Journal* : «La misère ne fait pas les amers désolés. Elle casse un ressort ; elle brise l'indépendance ; elle domestique au lieu de rébelliONner (3).» La misère peut en effet briser les ressorts d'énergie de l'homme. On le voit même dans les révolutions, pour ceux qu'elle atteint. Cependant les peuples heureux n'ont pas d'histoire, comme l'on dit assez couramment ; en revanche, les peuples malheureux ont celle de leurs révoltes.

Cette révolte a un but : leur bien-être matériel. Mais si le bien-être matériel cesse d'être un privilège et s'étend à toutes les classes de la société, ne devient-il pas de ce fait un des mouvements du progrès?

Le début d'une Révolution n'est pas seulement marqué d'un mouvement vers la matérialité ; l'homme a l'espérance de quelque chose de nouveau qui comblera son cœur insatisfait : «Un grand besoin de communications quotidiennes, une fraternité nouvelle, une pente à l'épanchement mêlent les individus aux individus (4).»

«A peine née, la Révolution pousse les hommes les uns vers les autres, les assemble, frotte les idées contre les idées, les

---

(2) *Révolution*, p. 53.
(3) *Journal*, 1864, p. 230.
(4) *Révolution*, p. 187.

paroles contre les paroles, pour, de ces associations et de ces chocs, faire jaillir la flamme, l'éclair, la liberté (5).»

Il est cependant certain que si la Révolution est, dans son ensemble, un instrument brutal du progrès, elle arrête le progrès au point de vue des sciences et des arts.

Lors d'une guerre militaire, les conquêtes donnent un objet à la production artistique d'un pays et l'intensifient. S'il y a arrêt de progression par suite de morts nombreuses d'hommes jeunes ou en pleine maturité, cet arrêt ne sera notable qu'après la guerre. En revanche, la guerre civile empêche les génies de s'épanouir, l'instruction est oubliée, la production tout entière du pays arrêtée, et ce ne sera qu'après que le vent révolutionnaire aura passé que sortiront tout d'un coup, de cette boue des révolutions, les belles gerbes, fruit des graines qu'elles ont semées.

«Une Révolution a passé sur la France. Cette Révolution a emporté, dans le vent de sa colère, le trône, l'Eglise, l'aristocratie. Elle a jeté la patrie dans la chaudière d'Eson pour rajeunir ses destinées; elle a déchaîné sur l'Europe la victoire tricolore; elle a ému le monde. Et voilà que de cet effort, de ces convulsions dont l'humanité est encore ébranlée, l'esprit de la nation sort rapetissé et amoindri; cette Minerve armée, que les mains des tempêtes arrachent du front des peuples, demeure, inerte, endormie, au cerveau de la France inféconde (6).»

Il arrive donc qu'après le premier bel élan où l'homme croit voir ses espoirs réalisés, le peuple se trouve en présence de théories seules, qui l'ont enflammé, mais dont la réalisation ne lui a pas encore apporté ce bien-être qu'il espérait.

«Les peuples ne se rendent pas facilement aux théories. Abîmés dans les maux qu'ils souffrent, ils ne veulent, ils ne peuvent lever leurs yeux jusqu'à ces contemplations sereines et

(5) *Révolution,* p. 187.
(6) *Directoire,* p. 257.

indépendantes. Ils jugent des idées par les faits; et ils renient volontiers la souveraineté que leur vendent les Marius et les Sylla, cette souveraineté qu'ils paient de leur faim et de leur sang (7).»

A quoi donc sert une Révolution, pensent les Goncourt, si «ce monde vit à ses sens, animalisé, si l'on peut dire. Il s'est mis à adorer le corps et à le cultiver; et l'applaudissement de cette société est descendu à saluer dans l'homme la forme et la force, les belles apparences et les solidités de la matière» (8).

Leur intellectualité souffre de la décadence des lettres à cette époque: «Lamentable décadence où les lettres perdent plus que leur gloire, où elles perdent leur honneur! Temps misérable où les lettres se prostituent au goût du jour pour dîner! Premier exemple de l'avilissement universel des plumes devant le salaire! Cette pudeur de lui-même, que l'homme de lettres se doit, cette conscience de l'esprit, qui est sa moralité, ce respect de son imagination qui est sa dignité, tout est oublié; l'homme de lettres relevait du public; il relève du libraire. Il voue son idée au lucre; il commence, excusé par la dureté du temps, la chaîne de ses talents inexcusables, ravalés par des appétits, faisant un agiotage de leur plume à toute bride, un gagne-pain de la Muse qu'ils lassent, un trafic de ce cerveau qui méritait d'autres maîtres (9).» Et que non seulement il y ait décadence mais encore «que l'écrivain n'ait plus cette possession de lui-même, ce détachement des hommes et des faits, qui élève son esprit, libre des inimitiés privées et des opinions particulières jusqu'à la vue de l'humanité... Les révolutions l'enchaînent, le ramènent aux petites passions des partis» (10). Nous pourrions rapprocher ces observations des tragiques confidences des intellectuels russes d'à-présent, dont certains se sont suicidés par désespoir de ne plus

(7) *Directoire*, p. 296.
(8) *Ibid.*, p. 183.
(9) *Ibid.*, p. 266.
(10) *Révolution*, p. 175.

pouvoir travailler par suite du manque, non seulement du bien-être — car souvent ils n'ont pas connu la vie facile — mais de cette tranquillité d'esprit et de cette solitude, obligatoires pour la préparation d'une œuvre.

La Révolution a donc été pour les Goncourt un défi au progrès, une tragique marche en arrière de la civilisation. «D'un effort acharné, continu, incessant, quotidien, la République de l'an II travaille à l'anéantissement de la civilisation. Il semble que toutes les enseignes apparentes de la prospérité des empires, que les miracles de l'industrie, les splendeurs du luxe, la montre des richesses, l'agrément de la vie; ces progrès, ces perfectionnements, ces découvertes qui enchantent et parent les siècles vieux, opulents et délicats, il semble que toutes ces conquêtes de la vieille France soient crimes et délits aux yeux des gouvernants. Il semble que ces économistes tout neufs, dans les mille répartitions de la main-d'œuvre des objets raffinés, ne voient que «le canal des larmes et du sang de la famille des travailleurs». Il semble que les républicains jugent mortels à leur république les plaisirs, les satisfactions, les jouissances, les courtoisies qui étaient tout à l'heure l'orgueil du morceau de terre où ils règnent; il semble qu'ils veuillent renier toutes les victoires de l'homme depuis le jour où Dieu l'a jeté nu, désarmé, dans le désert du monde; qu'ils veuillent ramener 25.000.000 de Français à je ne sais quelle démocratie inculte et primitive, ombrageuse et misérable, défendant à chacun de ses membres le bel usage de l'aisance et la dépense de nobles goûts, abdiquant, en masse, l'éclat, l'ornement, la magnificence et toutes les gloires sociales. Il semble qu'ils aient voulu léguer la barbarie à l'avenir (11).» Il est cependant de toute évidence que le changement si profond qu'imposait cet esprit de liberté qui commençait de souffler par le monde, venu d'Amérique, soutenu par les protestants auxquels pesaient les lois injustes les empêchant

(11) *Révolution*, p. 352.

de pratiquer leur religion, et revendiqué par tous les disciples de Jean-Jacques Rousseau, ne pouvait se produire sans bouleversement.

L'idée de liberté était née à l'univers, elle devait obtenir une réalisation.

Pourquoi les Goncourt, ayant noté les jours malheureux de la Révolution, n'en ont-ils pas compris la nécessité? Nous nous l'expliquons seulement parce qu'ils ont dénié au peuple les mêmes droits qu'à eux.

La Révolution les a dégoûtés parce que, non seulement elle révoltait leur sensibilité mais elle leur semblait bête, et n'amenait en somme aucun progrès.

«Notre vraie et intime impression, c'est le dégoût, c'est le mépris. L'esprit, pour peu qu'on l'ait délicat, se soulève plus que le cœur contre ces pages, plus pleines encore d'inepties que de crimes. Ce qui domine, avant tout, dans cette mare d'assassinats, c'est l'odeur de la bêtise. La Révolution a eu beau se faire terrible, elle est foncièrement bête. Sans le sang elle serait niaise, sans la guillotine elle serait burlesque. Otez à ces grands hommes, à Robespierre, à Marat leurs nimbes de bourreaux, l'un n'est plus qu'un professeur de rhétorique filandreux, Gracchus Pet-de-Loup et l'autre un maniaque, un aliéné caricatural. Oui, ôtez le sang à la Révolution, et le mot «C'est trop bête!» vous viendra à la bouche devant ce ramas d'imbécillités cannibalesques et de rhétorique antropophage (12).»

C'est un reproche facile à faire en ce qui concerne toute manifestation populaire à laquelle on ne prend point part. La masse est toujours une stupidité aveugle et l'intelligence qui la dirige est dépassée par cette masse qui ne se connaît plus. L'esprit de destruction qui anime, en général, les masses est également révoltant pour des âmes artistes comme celles des Goncourt. Le vandalisme qui sévit sur les belles choses est la faute impie et absurde des émeutes populaires.

---

(12) *Journal,* 1866, p. 91-92.

Il ne faut pourtant pas l'oublier, les mobiles qui déclanchent cette émeute sont fondés; le mouvement est nécessaire au monde pour amener un progrès. «Tout ment à cette époque (13)», ont écrit les Goncourt. Oui, tout ment pour l'époque, car les promesses des agitateurs ne se réalisent pas ou se réalisent mal immédiatement.

La Révolution est une mer déchaînée. Et si la première vague n'a voulu être que purificatrice, les autres vagues, en la bousculant, l'obligent à devenir dévastatrice. D'ailleurs tout n'est point parfait dans ce mouvement; plus d'un ne se sert des drapeaux que pour son profit personnel, sans s'inquiéter de l'intérêt public.

Nous sommes d'accord avec les Goncourt que les meurtres furent inutiles, que la mort de Marie Antoinette par exemple est un crime qui n'ennoblit pas la Révolution et que l'opinion a flétri. «La mort de Marie Antoinette a calomnié la France. La mort de Marie Antoinette a déshonoré la Révolution. Mais il en est de pareils crimes comme de certaines gloires: celles-ci n'ennoblissent, ceux-là ne compromettent pas seulement une génération et une patrie. Gloires et crimes dépassent leur temps et leur théâtre. L'humanité tout entière, associée à elle-même dans la durée et dans l'espace, en revendique le bénéfice ou en porte le deuil; et il arrive que la mort d'une femme désole cette âme universelle et cette justice solidaire des siècles et des peuples, la conscience humaine, il arrive que le remords d'une nation profite aux nations et que l'horreur d'un jour est la leçon de l'avenir.

Oui, ce jour, dont la postérité ne se consolera pas, demeurera dans la mémoire des hommes l'immortel exemple de la terreur. Le 16 octobre 1793 apprendra ce que les jeux d'une Révolution font d'un peuple, hier les amours du monde.

Il apprendra comment en un moment, une cité, un Empire deviennent semblables à cet ami de saint Augustin, entraîné aux

(13) *Journal*, 1866, p. 92.

combats du cirque, tout à coup goûtant leur fureur et jouissant de leur barbarie.

Le 16 octobre 1793 parlera aux philosophies humaines. Il s'élèvera contre les cœurs trop jeunes, contre les esprits trop généreux, contre l'armée de ces Condorcets qui meurent sans vouloir renier l'orgueil de leurs illusions. Il avertira les systèmes de leur vanité, les rêves de leur lendemain. Il montrera le fait à l'idée, les passions aux doctrines, à Salente le bois des Furies, aux utopies l'homme (14).»

Et pourtant notre façon de penser est autre. Si ce jour tragique rappelle l'histoire à la modestie de ses devoirs, le mouvement continu de l'homme l'appelle au contraire, même en le châtiant durement, même en faisant une œuvre impie, vers le progrès continu et la perfectibilité indéfinie, et nous pourrions dire comme l'un des héros des Goncourt dans *En* 18... «Et moi je crois que l'homme progresse. Je ne puis croire que le cœur de l'homme et son intelligence ne soient pas liés comme un boulet ramé, et que cette intelligence avance, que cette intelligence découvre l'imprimerie, découvre la vapeur, sans qu'en même temps son cœur aussi ne se développe, sans qu'il n'y vienne quelque chose de bon, sans que, je ne sais quoi, ne l'appelle, lui aussi, aux découvertes (15).»

*
* *

La meilleure critique que les Goncourt ont pu faire de leurs idées, même sur la Révolution, est ce qu'ils disent dans *En* 18...

«Dégagez donc l'humanité de l'individu. Et qu'importent les défaillances de conscience, les traîtrises, les vénalités? Que font les Mirabeau aux révolutions? Il faut regarder où vont les drapeaux, et non qui les porte (16).» Oui, dégagez l'humanité, faites la part de l'homme et voyez où vont les drapeaux? Ne vont-ils

(14) *Marie Antoinette,* p. 472-73.
(15) *En* 18.., p. 225.
(16) *Ibid.*, p. 223.

pas vers la route où les hommes cherchent les améliorations qui permettront à leurs conditions sociales et morales d'atteindre un perfectionnement?

Un perfectionnement nous a-t-il été amené par la Révolution? Le changement de la monarchie en république a-t-il été un progrès? L'opinion des Goncourt sera nettement contre la république, «ce mensonge de la fraternité universelle des hommes», et qui est pour eux la plus anti-naturelle des utopies» .(17)

L'espoir qu'elle permettait à toutes les classes, cet espoir qui, sans d'ailleurs se réaliser pleinement, allait autoriser la plus pauvre à prendre une place qu'elle n'avait jamais eue auparavant, et la revanche de son asservissement, n'était selon eux qu'une vaine illusion. Ils ont comparé avec justesse le sentiment que le mot «République» faisait naître, à une religion qui «transporte l'humanité au-dessus d'elle et la fait capable de grandeur et de dévouement». (18)

Ce sentiment idéal qui étreignait la masse populaire devant la liberté enfin donnée, cette générosité promise par la fraternité et l'égalité, ils pouvaient l'admirer comme un geste passionné de la foule, mais le temps leur montrait bien avec quels oripeaux la Révolution avait soulevé le monde, pour aboutir toujours, selon eux, à un résultat négatif.

«Utopie» était leur mot, mot que confirmait leur vision du peuple italien encore monarchique. Bien que l'apparence de joie que leur offrait la race italienne provienne surtout de la nature de ce peuple, de son climat, plus que de sa politique, ils l'ont comparé au peuple de France, ou plutôt à celui de Paris. «Quand je compare ce peuple aux peuples de progrès et de liberté, marqués au signe de ce sinistre affairement moderne, en lutte avec le budget de chaque jour, massacrés d'im-

(17) *Journal*, 1869, p. 262.
(18) *Journal*, 1870, p. 151.

pôts, y compris celui du sang, je trouve vraiment que les mots se payent bien cher (19).»

Ils mettent donc en regard de «Liberté, Egalité, Fraternité» l'augmentation de la vie, les impôts, (ici nous pourrions dire que la monarchie ne les a jamais diminués) et une mesure à laquelle ils ont toujours été opposés : le service militaire. Ils ont d'ailleurs sévèrement critiqué (et nous les approuvons) qu'en cette époque d'égalité le riche puisse acheter un remplaçant et envoyer un pauvre diable se faire tuer à sa place, ainsi qu'il était d'usage encore sous le second Empire. Ils ont été très sceptiques à l'égard des trois mots de la devise célèbre et n'ont point cru qu'ils pussent jamais être appliqués.

C'est d'ailleurs le principe d'égalité qui a été le plus contraire au tempérament des Goncourt.

La liberté, ils l'admettaient, tout en faisant des réserves sur son application ; ils pratiquaient la pitié à défaut de la fraternité, mais l'égalité (nous l'avons dit tout au début de ces pages) leur semblait la chose la plus absurde du monde.

Une des lois nées de ce principe, le suffrage universel, leur apparaissait révoltante. «Les élections !... C'est le suffrage universel tout brut. Après de si longs siècles, une si lente éducation de l'humanité sauvage, revenir à la barbarie du nombre, à la victoire de l'imbécillité des multitudes aveugles !» (20) Pour eux donc, c'est bien un retard imposé à la civilisation. «La société se meurt du suffrage universel» s'est écrié plus tard Edmond de Goncourt. «Par lui, l'ignorance de la vile multitude gouverne ; par lui l'armée est enlevée à la soumission, au devoir (21).»

Le suffrage universel donne à l'imbécile le même pouvoir qu'au génie, et même lui en donne plus. En effet, l'intelligence n'est qu'une élite, tandis que la masse est médiocre dans son ensemble. Edmond de Goncourt a indiqué que la France risquait

(19) *Journal*, 1867, p. 115.
(20) *Journal*, 1869, p. 301.
(21) *Ibid.*, 1871, p. 340.

non seulement d'être mal dirigée, mais de l'être «à rebours de ses sentiments politiques» (22), ce qui est d'ailleurs l'écueil de cette conception très large du droit de l'individu.

Les sentiments d'aversion des deux frères pour la politique qui permet «l'invasion du prolétaire et de l'ignorant», «la tyrannie du médiocre... et la destruction du génie» (23), étaient partagés par la plupart des intellectuels leurs contemporains. Guizot lui-même disait: «Il n'y a pas de jour pour le suffrage universel, ce système absurde qui appellerait toutes les créatures à l'exercice des droits politiques» (24). Balzac a fait également connaître son opinion sur la classe pauvre et souffrante, selon lui «incapable de participer au gouvernement». Et encore: «Les prolétaires me semblent les mineurs d'une nation et doivent toujours rester en tutelle»; et plus loin: «La tutelle des masses me paraît une chose juste et nécessaire au soutien des sociétés» (25). Proudhon, estimait également que la classe ouvrière se servait mal du suffrage universel, mais ajoutait-il «parce qu'elle n'est pas assez instruite pour exercer une capacité politique réelle» (26). Il pensait qu'il pouvait y avoir progrès et amélioration.

Il est donc permis de dire que les Goncourt ne s'enfermaient pas dans un cercle réfractaire aux idées modernes, quand ils écrivaient, comme ils le firent souvent, contre le suffrage universel.

Ils ne prévoyaient pas l'éducation politique, fort précaire encore, de la foule, qui la rendrait peu à peu apte au rôle que la République, dans un esprit de justice, voulait lui faire jouer; ils n'apercevaient que le nivellement de l'intelligence et, peu à peu, sa disparition sous une médiocrité générale.

---

(22) *Journal,* 1889, p. 91.

(23) P. Sabatier: *L'Esthétique des Goncourt,* p. 391.

(24) Cité par Seignobos: *Histoire contemporaine,* p. 66.

(25) Balzac: *Le Médecin de campagne,* p. 176.

(26) Proudhon: *Les Contradictions économiques,* cité par Seignobos, *Histoire contemporaine,* p. 702.

Les Goncourt auraient rêvé de la dictature de l'intelligence, si l'on ose employer ce mot un peu fort, du pouvoir donné à quelques aristocrates d'élite, ou encore mieux à un seul. Ils ont jugé que l'individu était supérieur à la collectivité et que d'elle rien ne pouvait provenir qui fût supérieur.

«Les assemblées, les compagnies, les sociétés peuvent toujours moins qu'un homme. Toutes les grandes choses de la pensée, du travail, sont faites par l'effort individuel, aussi bien que toutes les grandes choses de la volonté. Le voyageur réussit là où les expéditions échouent, et ce sont toujours des explorateurs solitaires, un Caillé, un Barth, un Livingstone, qui conquièrent l'inconnu de la terre (27).»

Idée assez juste d'ailleurs, mais qui, en politique, implique l'autorité d'un seul, dirigeant tout un pays. S'il y a souvent alors grandeur du pays, il y a aussi diminution de la valeur de chaque individu ou tout au moins difficulté pour elle à se faire jour. Estimant qu'au temps des monarchies, les intellectuels et les artistes ont été plus encouragés qu'à l'époque des républiques, les Goncourt affirment toujours la nécessité d'un gouvernement autocrate.

Nous retrouvons encore dans Balzac des idées à peu près semblables. «Le pouvoir, la loi doivent être l'œuvre d'un seul,» a-t-il écrit (28). M. P. Sabatier nous définit bien l'état d'esprit des Goncourt en disant qu'ils «reprochent à la République actuelle d'être l'instrument de la démocratie et d'amener la suppression de la vie individuelle, de l'énergie, de la fantaisie, de la liberté, les trois éléments, les trois principes auxquels ils tiennent le plus» et que selon eux, elle «tend à la main-mise du public sur le talent de l'artiste» (29).

---

(27) *Journal,* 1866, p. 35.
(28) Balzac: *Le Médecin de campagne,* p. 181.
(29) P. Sabatier: *L'Esthétique des Goncourt,* p. 391.

Ces idées, fort discutables, étaient émises par des artistes qui croyaient que le succès assez restreint de leurs œuvres dépendait du jugement malveillant de la multitude; un individu, au contraire, pensaient-ils, aurait pu reconnaître leur talent; ils ne croyaient pas que l'écrivain puisse faire reconnaître son mérite en république.

Il est certain que les monarchies ont largement pensionné les artistes et souvent, par les honneurs qu'elles leur rendaient, contribué à leur succès beaucoup plus que les républiques.

Mais, chez les Goncourt, un sentiment plus fort encore que leurs préférences pour un régime monarchique et les avantages qu'ils auraient pu en retirer, les éloigne de la République; c'est la conscience de leur supériorité en tant qu'individus et qu'intellectuels. Très certainement, partant du principe qu'il est impossible à la masse d'être leur égale aussi bien comme distinction de nature que comme sensibilité artistique, il leur est impossible d'accepter l'élévation à leur niveau d'une bourgeoisie redoutable par sa médiocrité et de «la marée montante du prolétariat» (30), stupide et incapable de progresser.

Un grand écart est entre eux et le peuple, écart qu'ils ne veulent point voir combler.

Réfractaires à la progression générale, désolés qu'un homme en vaille un autre grâce au suffrage universel, ils prévoyaient avec raison que les idées en germe dans la Révolution de 1789 croîtraient peu à peu. Il est certain que ces idées commençaient à pénétrer un peu partout. Résolument hostiles à l'ascension de la bourgeoisie qui détruisait l'aristocratie et amenait «le règne de l'argent» (31), et à celle du peuple qui renverserait ce nouveau règne, ils prévoyaient le peuple français socialiste et l'Europe républicaine et même le communisme: «C'est le premier engagement de la guerre sociale, de la guerre du pauvre contre

---

(30) P. Sabatier: *L'Esthétique des Goncourt,* p. 395.
(31) *Renée Mauperin,* p. 209.

le riche, de celui qui ne possède pas contre celui qui possède, la première page du socialisme et du communisme (32).»

Pour eux c'est donc la fin des sociétés, c'est le régime de la médiocratie qui commence et qu'ils prévoient finissant dans un bouleversement social.

Jules de Goncourt n'était pas plus aristocrate qu'Edmond, mais il était plus distant. Les événements amenèrent peu à peu chez Edmond une indulgence plus grande envers ce peuple dont ni l'un ni l'autre ne voulaient admettre les revendications. En 1871, Edmond notera: «Qu'est-ce que ça me fait que nous soyons victorieux de Versailles, si nous ne trouvons pas la solution du problème social, si l'ouvrier demeure dans les mêmes conditions?» (33). Et cette remarque de lui encore, justifiée à l'heure actuelle et qui excuse le mouvement de révolte du peuple: «La hausse des salaires ne correspondant pas au surenchérissemnt de la vie, voilà au fond le grand et le juste grief de l'ouvrier contre la société actuelle (34).»

Devant cette conquête de la France par la population ouvrière et l'asservissement, sous son despotisme, du noble, du bourgeois, du paysan, Edmond de Goncourt reprenait les opinions émises à deux dans *Idées et Sensations,* que les ouvriers n'étaient que de «convulsifs agents de destruction et de dissolution» (35), et se demandait, non sans ironie, si la République était capable de discipliner le peuple.

Cependant il ne voyait pas le moyen d'endiguer le mouvement progressif des masses populaires autrement qu'en conservant l' «enseigne» de la République.

En 1870, regrettant que la «plèbe braillarde», se soit mise à la place des enthousiastes des premiers jours révolutionnaires «des premiers bonshommes de l'ancienne Marseillaise», ils écri-

(32) Jules de Goncourt: *Lettres,* p. 15.
(33) *Journal,* 1871, p. 294.
(34) *Ibid.,* 1871, p. 271.
(35) *Journal,* 1871, p. 239.

vaient : «La République ! Dans ces circonstances je crois qu'il n'y a que la République pour nous sauver, mais une République où on aurait en haut un Gambetta, pour la couleur, et où on appellerait les vraies et rares capacités du pays, et non une République composée presque exclusivement de tous les médiocrates et de toutes les ganaches, vieilles ou jeunes, de l'extrême gauche.» (36)

*
* *

Donc, aristocrates et individualistes, les Goncourt voyaient avec chagrin les classes se fondre peu à peu et l'avenir leur paraissait menacé par les théories nouvelles : menacé d'ailleurs aussi bien en France qu'en Europe.

Sceptiques, gardant encore des opinions de l'ancien régime, ils apercevaient les changements profonds qui allaient se faire dans l'ordre social aussi bien que dans les idées en politique extérieure. Ils regrettaient ces changements, étapes d'un progrès, dont ils ne voyaient pas l'utilité.

Partisans de la monarchie, ils assistaient impuissants à la bataille sociale qui s'engageait, sans chercher à y apporter un remède. Ils ne pensaient pas d'ailleurs que les idées qu'ils défendaient sortissent victorieuses de ce conflit et pussent être partagées par le peuple.

(36) *Journal*, 1870, p. 23-24.

CHAPITRE II

Politique : Faits internationaux

Observations des Goncourt sur le mouvement pacifique et communiste en Europe — La guerre de 1870 et Edmond de Goncourt.

«Du haut d'un quatrième, c'est étonnant comme des hommes, une masse d'hommes, ne semblent plus des individus, des êtres humains, des semblables, du prochain, mais une espèce de troupeau, une fourmilière, une bête énorme qui grouille et qui remue. Dans la rue vous vous sentez coudoyer l'âme par le passant, de là-haut votre pensée lui marche sur la tête comme sur quelque chose d'anonyme, d'impersonnel, d'inconnu, d'étranger qui est en bas, là-dessous. L'optique du trône doit être cela (1).»

C'est peut-être l'optique des trônes, nous n'en discuterons point ; ce fut en tout cas celle des Goncourt. Au-dessus des masses ils contemplent, ils examinent l'humanité. Ils l'observent avec l'aquité de leur vision, de leur intelligence et de leur sensibilité, qui donne aux gestes et aux faits de la vie, au dessin des choses, à la lumière, aux couleurs leurs formes concrètes. Peintres, ils le sont toujours restés par leur manière de regarder. Ils n'ont pas cherché à comprendre l'homme par l'étude

(1) *Journal,* 1866, p. 24.

de son âme, c'est son apparence extérieure qui leur donne des impressions psychologiques de son état moral. Si de ces observations innombrables ils ont pu déduire une notion juste du mouvement des opinions et des idées, c'est qu'ils étaient d'excellents observateurs. Leur art se bâtissant sur du document vu ou entendu, ils arrivaient à pouvoir donner, comme nous le verrons, une impression qui est juste des milieux et des tendances sociales de leur temps, bien qu'elle ne soit qu'une simple et intelligente déduction des événements enregistrés.

Dans leur livre *En* 18.., écrit tout au début de leur carrière, ils nous rendent l'écho des idées qui avaient inquiété les générations précédentes et aussi la leur.

A l'époque du second Empire, les questions d'ordre international étaient à l'ordre du jour. Avant la Révolution de 1789, les aspirations des peuples avaient pris comme objectif essentiel la liberté, une liberté dont la seule limite est la liberté d'autrui, principe consacré et solennisé par la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789. Toutes les tendances du progrès social et politique allaient au libre développement de l'individu, unité indivisible dans une autre individualité, supérieure sans doute, mais non absorbante : l'Etat. L'Etat a pour mission essentielle de protéger cette liberté, qui est l'apanage de l'individualité humaine. La liberté est la seule issue par laquelle une réalité sociale meilleure et plus juste puisse pleinement s'épanouir. Mais cette idée de liberté, acquise par la Révolution Française de 1789, allait se perfectionnant, et arrivait à transformer l'idée étroite d'un individualisme farouche et intransigeant par la conception plus large d'un libéralisme humanitaire. Les esprits s'habituent à penser universellement. On éloigne les frontières en élargissant les ambitions. L'Européen est né à cette époque en France.

L'Europe, comme le peuple français d'ailleurs, fatiguée de longues guerres civiles et militaires, de la Révolution et de l'Empire, élargissait le mot fraternité et souhaitait que la paix

s'étendît à toutes les nations. Une idée naissait, idée d'une civilisation plus raffinée, d'un progrès de la conscience humaine.

Les Goncourt nous ont dit les sentiments qui commençaient d'agiter les esprits : l'idée de l'inutilité des guerres, dont Victor Hugo s'était fait d'ailleurs le tribun retentissant. Lamartine, en 1848, s'était écrié lui aussi : «La guerre n'est pas le principe de la République Française (2).» Eux-mêmes déclarent : «Voir l'humanité grandir tous les jours d'idées, de lumières, de victoires, et ne pas la croire majeure et mûre pour les croisades sans larmes, et ne pas croire venue la moisson des peuples, ne pas croire que les opprimés auront leur jour, ne pas croire que les crucifiés auront leur ascension, ne pas croire que l'histoire des nations au tombeau s'appellera un jour la légende de Lazare ! (3)»

Les théories socialistes, après les théories républicaines, commençaient d'agiter fortement les esprits. Trois ans avant, *En* 18.., Louis Blanc avait pris le parti de l'ouvrier et la foule avait réclamé que le drapeau rouge remplaçât le drapeau tricolore. Les Goncourt ont bien prévu l'emprise des théories de Karl Marx auxquelles se rallierait tout le parti ouvrier. Ils ont vu en définitive le péril rouge, péril social dont toute l'Europe s'alarmerait. Ils ont craint l'ouvrier devenant le maître et voulant s'imposer non plus à un pays mais au monde entier.

L'Association internationale des travailleurs fondée en 1864 put leur sembler un début inquiétant ; et, bien qu'après la Commune le mouvement internationaliste semblât décroître, il n'en restait pas moins un péril menaçant dont Edmond de Goncourt reconnaissait toute l'importance pour l'avenir. (4)

Déjà les observations d'*En* 18.. ne sont que le simple enregistrement de paroles entendues. Si dans le passage cité plus haut les Goncourt disent que l'homme «grandit tous les jours d'idées

(2) Cité par Seignobos : *Histoire contemporaine,* p. 131.

(3) *En* 18.., p. 226.

(4) Voir à ce sujet *Journal,* 1890, p. 147-48 et 1871, p. 239.

et de lumières», l'un d'eux a pourtant écrit: «Plus la société marche, plus elle s'amoindrit dans son symbole, plus elle se rapetisse» (5). Paroles de mécontents qui ne voyaient pas dans les idées nouvelles, éveillées en France et se propageant en Europe, la possibilité du bonheur de l'humanité, et ne les considéraient que comme des utopies.

Naturalistes qui ne faisaient leurs livres que d'après l'observation du monde, ils n'en ont pas moins, en compulsant leurs notes, acquis la certitude que les idées socialistes progressaient et bientôt s'imposeraient, tant au point de vue de leur propre pays qu'au point de vue international.

L'idée de liberté gagnant de plus en plus les esprits, l'idée d'une fraternité non seulement entre hommes mais encore entre nations, ont été remarquablement indiquées par eux dans ce passage: «Voilà les haines de peuples qui meurent dans les traités de commerce, voilà les races militaires qui deviennent industrielles, voilà les chemins de fer qui mettent les mains de l'Europe dans la main de la Paix, voilà le Code civil et ses copies qui promènent l'égalité par l'Europe» (6). Il faut bien dire que dans toute l'Europe du second Empire, l'immense développement de l'industrie et de la métallurgie, des lignes de chemin de fer, de la télégraphie, des applications de l'électricité, rendaient les relations commerciales et touristiques entre les divers pays beaucoup plus faciles, de même que les échanges intellectuels contribuaient beaucoup à un profond changement social. Les gens devenaient beaucoup plus mobiles. Les Expositions universelles (7) ont remué alors des gens du monde entier. Avec l'éducation croissante et le journal, l'humanité commençait à s'unir en des pensées analogues.

Imbus du principe de l'autorité d'un seul comme de l'unique principe capable de créer un Etat parfait, les Goncourt se sont

(5) J. de Goncourt: *Lettres*, p. 20.
(6) *En* 18.., p. 218.
(7) (Londres 1851; Paris 1855, 1867, 1878, 1889.)

écriés avec quelque mélancolie : «Détournée de la monnaie de grandes questions, la raison humaine revient contre le principe d'autorité. Pendant que les penseurs de tous les pays communient en une même aspiration, le problème économique travaille, l'instruction descend et détache tous les ans des inféodations au passé quelque cent mille intelligences, l'initiation gagne, pénètre, conquiert.» (8)

*
* *

Ils ont compris l'actuel problème que l'Europe voudrait résoudre. Les haines des peuples, si elles sont, hélas ! presque toujours aussi vivaces, semblent se déplacer. Autrefois les hommes étaient séparés, vivaient isolés. La civilisation, le progrès, les rapprochent. Les nations cherchent à contracter des alliances. L'alliance avait encore un but agressif ou défensif : et nous voyons maintenant l'idée des Etats-Unis d'Europe naître dans les esprits. Les traités commerciaux semblent vouloir prendre la place des armes ; on parle de désarmement, la paix lève son flambeau sur le monde, et si quelque coup de vent politique semble parfois l'éteindre, il serait oiseux de méconnaître que, depuis les Goncourt, cette flamme nouvelle s'élève de plus en plus et prend de plus en plus de force. La raison et la pitié font comprendre l'horreur et l'inutilité des combats. Cette transformation du monde, les Goncourt l'ont prévue, s'ils ne l'ont approuvée. «Le temps instituera une assemblée perpétuelle des Etats Généraux de l'Europe. Alors plus de (Napoléons) conquérants qui fassent de la gloire une racoleuse sans entrailles. La guerre se rouillera comme un vieux sabre. Penchez-vous : là où il y a des casernes, vous entendrez germer les crèches. Alors la paix prendra le monde ; les peuples amis s'embrasseront avant de dormir sur la glèbe coupée» (9).

---

(8) *En* 18.., p. 218-19.
(9) *Ibid.*, p. 220.

J.-J. Ampère, déjà, avait dit en 1834 : «Celui qui vous parle n'est d'aucune secte, d'aucune école ; il est un soldat de cette grande expédition de découverte, de cette grande armée de conquête qui s'ébranle et se lève de partout et qui s'élance avec ardeur vers un but qu'elle aperçoit encore un peu confusément. Ce but, quel est-il ? Nul peut-être ne le saurait dire. Mais les âmes en ont le pressentiment. Entendez de toutes les bouches, de tous les livres et de toutes les chaires partir des voix qui appellent ou promettent un renouvellement religieux, moral, social» (10).

Le renouvellement devait-il se produire également dans une idée de fraternité universelle, que les Goncourt enregistraient sans la commenter ? Leur pitié naturelle et leur sensibilité devaient les amener, certes, à avoir horreur des guerres, horreur presque toujours partagée par ceux dont les nerfs aussi bien que les sens ne peuvent supporter l'écœurant spectacle des batailles, comme leur intelligence, prévoyant l'inutilité future des combats, leur fait admettre qu'il y a matière à former quelque chose de nouveau. Ce quelque chose, n'est-ce point d'admettre la discussion d'un droit, fût-il international ou personnel ? N'est-ce point de croire qu'un jugement peut départager les querelles, faire même plus, admettre la compensation donnée à une nation lésée, ou une juste répartition des terres et des forces ?

Nous croyons donc que toutes les aspirations des Goncourt, leurs sentiments même, les portaient à aimer cette idée en marche d'un tribunal international. Et notre impression se fortifie du fait qu'Edmond nous a dit combien «les horreurs de la guerre de 1870» auraient été pénibles à l'âme nerveuse et impressionnable de son frère Jules.

Cependant ils ne croyaient pas que l'on fût déjà mûr à de telles idées. Pour cela toute une évolution doit être pour-

(10) Cité par H. Tronchon : *Une crise d'âmes :* 1830 ; Revue des Cours et Conférences, 15 février 1926, p. 396.

suivie. Il faut éduquer le peuple, il faut lui inculquer des principes contraires à sa nature originaire, à ses instincts primitifs ; il faut cultiver et développer chez lui son instinct grégaire, qui par une perversion singulière, le pousse souvent à commettre des actes éminemment anti-sociaux. 1870 devait prouver à Edmond que l'époque de la paix universelle n'était pas arrivée encore. Il a noté avec un certain plaisir que le scepticisme dont son frère et lui avaient fait preuve vis-à-vis des idées modernes se trouvait vérifié. En grattant le vernis mis par la civilisation, l'on retrouvait l'homme sauvage, la brute. «Ce jour me fait penser qu'au point de vue de l'histoire de l'humanité, il est très intéressant et presque amusant pour un sceptique à l'endroit du progrès, de constater, cette année 1871, que la force brute, malgré tant d'années de civilisation, malgré tant de prêcheries sur la fraternité des peuples, et même en dépit de tant de traités pour la fondation d'un équilibre européen, la force brute, dis-je, peut s'exercer et primer, comme au temps d'Attila, sans plus d'empêchements» (11).

«Tout le long de l'histoire, déclarent-ils encore, l'esprit humain se libère de ces antagonismes de race, de ces haines de religion que les intérêts des théocrates et des royautés semaient pour la domination. Tout le long de l'histoire, l'esprit humain va s'adoucissant et se perfectionnant dans la fraternité sainte» (12). Edmond remarque alors, qu'à une époque d'égalité, l'autorité d'un seul demeure souvent entière, cette autorité que lui et son frère autrefois auraient aimé reconnaître et qui plaisait davantage à leurs idées d'aristocrates. «Une chose bizarre, c'est qu'avec la Révolution, avec la diminution de l'autorité monarchique dans toute l'Europe, avec la pesée du peuple dans les choses gouvernementales, le règne des masses enfin, jamais il n'y a eu de plus

(11) *Journal*, 1871, p. 179-80.

(12) *En* 18.., p. 224.

grands exemples de l'influence omnipotente, du despotisme des volontés d'un seul. Voir Napoléon III et Bismarck» (13).

La question de nationalité intéressa également Edmond de Goncourt. «Quelqu'un parle des nationalités, déplore cette invention qui sort la guerre de son caractère courtois, de son caractère de duel entre les souverains. A l'instar des guerres d'animaux, cette invention doit amener la mangerie d'une race par l'autre, et cela condamne, dans un avenir prochain, les Français ou les Allemands à disparaître de l'Europe» (14).

Justement cette opinion qu'il avait de la haine tenace entre l'Allemagne et la France devait lui faire accepter les pactes européens avec plus d'enthousiasme : n'auraient-ils pas prévenu une guerre sanglante ?

Cependant dès le 17 juillet 1872, il avait poussé un cri qui n'a pas été renié lors des dernières guerres. «La force prime le droit : cette formule prussienne du droit moderne, proclamée, en pleine civilisation, par le peuple qui se prétend le civilisé par excellence, cette formule me revient souvent à l'esprit. Je me demande, comment toutes les plumes, tous les talents, toutes les indignations ne sont pas soulevées contre cet axiome blasphématoire, comment toutes les idées de justice, semées dans le monde par les philosophies anciennes, le christianisme, la vieillesse du monde, n'ont pas protesté contre cette souveraine proclamation de l'injustice, comment il n'y a pas eu insurrection contre cette intrusion du darwinisme en la réglementation contemporaine, et peut-être future de l'humanité, comment enfin, toutes les langues de l'Europe ne se sont pas associées, dans un manifeste de la conscience humaine, contre ce nouveau code barbare des nations» (15).

Ces paroles vibrantes ont le même accent d'indignation que telles protestations de nos contemporains, émus de voir les traités

(13) *Journal*, 1866, p. 56.
(14) *Ibid.*, 1871, p. 344.
(15) *Journal*, 1872, p. 52-53.

considérés comme des chiffons de papier et foulés aux pieds, et la survie de cette primitive barbarie, la guerre, que le progrès des idées veut remplacer par une égalité de droit et de justice, par des lois punissant les Etats coupables envers d'autres Etats, comme il convient en nos temps où la fraternité veut exister non seulement entre individus, mais aussi entre nations. «L'homme meilleur, n'est-ce pas Paulus?... L'homme est mauvais, voyez l'enfant. S'en prendre au gouvernement, c'est comme s'en prendre aux médecins d'un mal incurable. Les formes de gouvernement habillent l'homme, tout au plus, elles ne changent rien au cœur humain» (16).

Cependant le péril allemand inquiétait toujours Edmond de Goncourt. Il est vrai qu'à la suite d'une guerre les esprits gardent de l'inquiétude et conservent, de l'agression, des appréhensions pour l'avenir. Nous pouvons entendre dans le *Journal* l'écho de craintes qui se sont trouvées justifiées en 1914. «F... revient d'une mission, sollicitée par lui, pour surprendre quelque chose de ce que machine contre nous l'inquiétant Bismarck, et il revient terrifié, non seulement de la puissance militaire, mais encore de la puissance commerciale et de la puissance industrielle de cette Prusse» (17). Et encore ce portrait, cette description de Guillaume II si vivante dans sa brièveté :

«Ce jeune souverain allemand, ce névrosé mystique, ce passionné des drames religioso-guerriers de Wagner, cet endosseur en rêve de la blanche armure de Parsifal, avec ses nuits sans sommeil, son activité maladive, la fièvre de son cerveau, m'apparaît comme un souverain bien inquiétant dans l'avenir» (18).

Edmond de Goncourt subit alors une réaction qu'il n'est pas rare de noter après une guerre. Le nationalisme s'accroît. Le chauvinisme (et même le plus étroit souvent) remplace les idées européennes. Tout se condense autour de la Patrie qui vient d'être

(16) *En* 18.., p. 224-25.
(17) *Journal*, 1888, p. 241.
(18) *Ibid.*, 1890, p. 142-43.

blessée. Celui donc qui avait enregistré les idées les plus modernes de la civilisation, avoue qu'il appelle la revanche: sentiment évidemment fort compréhensible, mais, au point de vue Progrès, terriblement barbare. «J'ai lu ces jours-ci que l' *Echo de Paris* est interdit en Allemagne. Cette interdiction m'a tout l'air d'avoir été amenée par des passages de mon *Journal* pendant mon séjour à Munich chez Léfèbvre de Behaine. Est-ce que j'appelle la guerre? Peut-être! Je suis bêtement chauvin, je l'avoue, et demeure humilié et blessé de la douloureuse guerre de 1870. Puis, pour moi, la France commençant à Avricourt n'est plus la France, n'est plus une nation dans des conditions ethnographiques qui lui permettent de se défendre contre une invasion étrangère, et j'ai la conviction que fatalement, et malgré tout, il y aura un dernier duel entre les deux nations: duel qui décidera si la France redeviendra la France, ou si elle sera mangée par l'Allemagne» (19).

Son sentiment fut à coup sûr partagé par nombre de ses contemporains. Nous pourrions noter dans combien d'auteurs et des plus civilisés — dont nous ne citerons que Maurice Barrès — la réclamation que la frontière de la France soit portée au Rhin comme à sa frontière naturelle.

Renan aussi avait essayé de prouver à l'Europe qu'il ne fallait point que l'Alsace et la Lorraine fussent ravies à la France, mais tandis qu'Edmond de Goncourt s'écriait: «Alors tout est fini, élevons une génération pour la vengeance» Renan riposta: «Non, non, pas la vengeance, périsse la France, périsse la Patrie, il y a au-dessus le royaume du Devoir, de la Raison» (20).

---

(19) *Journal,* 1890, p. 190.

(20) Voir J. Pommier, *Renan,* p. 224-25.

On sait qu'une certaine animosité régna toujours entre les Goncourt et Renan. Il estimait que les deux frères avaient rapporté de façon peu exacte les conversations qu'ils avaient entendues. Cependant M. Pommier nous confirme «d'authenticité des propos attribués à Renan par Goncourt: ... nous nous faisons un devoir, dit-il, d'apporter, au moins dans les li-

Edmond de Goncourt voyait dans sa Patrie vaincue une humiliation dont il fallait se venger ; Renan, par contre, dans la défaite qui le faisait pleurer voyait la ruine d'une idée, la ruine du progrès. «Et pensez que nous autres savants, nous nous sommes efforcés de créer par un demi-siècle d'efforts les sympathies de nation à nation, la compréhension réciproque, la collaboration féconde, tout cela se trouve d'un seul coup effacé... une telle guerre tue tout le respect pour la vérité et la justice» (21).

Ne croyons-nous pas entendre les lamentations de nos intellectuels de maintenant, de ceux qui croient à un meilleur avenir du monde, fondé sur une plus grande compréhension mutuelle? Nous voyons cependant d'autres hommes, après 1870 comme après 1914, reprendre le travail inachevé et essayer d'ajouter quelques pierres à l'édifice, si fragile encore, qui contient pourtant la plus belle espérance de l'humanité.

*
* *

La constitution des sociétés futures restait encore une énigme pour Edmond de Goncourt, énigme combien passionnante et pourtant combien secrète. «Parlant de la société future, je disais que les gens les plus intelligents ne peuvent concevoir les formes d'une société future et que dans l'antiquité il n'y aurait pas eu une cervelle capable de prophétiser la société du moyen âge» (22).

De même nous ne pouvons prévoir actuellement quelle sera la constitution des sociétés futures et si nos descendants regar-

---

mites de notre enquête, cet hommage à la véracité du reporter, dans un temps où elle est à la fois, ce qui semble contradictoire, un objet de doute et de crainte, et nous partageons son avis que «les faits que rapporte Goncourt sont exacts, mais l'interprétation laisse parfois à désirer.» (J. Pommier, *Renan,* p. 198 et Préface p. 10 et 11.)

Voir à ce sujet *Journal* des Goncourt, T. V, Préface.

(21) *Ibid.*

(22) *Journal,* 1892, p. 44.

deront nos luttes comme nous considérons celles qui armaient autrefois provinces contre provinces.

Le sentiment nationaliste s'éteindra-t-il par suite de mélange des races, et nous trouverons-nous bientôt en face d'une seule humanité? «Une entame du patriotisme vient surtout du grand nombre de mariages contractés par des Français avec des étrangères, ce qui n'existait pas dans l'ancienne France, mariages qui donnent des enfants français, qui ne sont pas tout à fait français (23).

Le mélange de races fait autrefois par des conquêtes comme une transfusion rapide, à un moment donné, du sang de deux races, s'exécute maintenant d'une manière plus intensive, soit par l'immigration, soit par les affaires. Nos races deviennent moins pures. Les voyages, l'instruction qui se développe et fait connaître plusieurs langues, tout tend à rapprocher les peuples les uns des autres. D'autre part les nécessités économiques, les relations commerciales établissent entre pays des rapports qui n'existaient point auparavant. Le jugement d'un homme enfermé dans une étroite sphère et celui d'un homme qui a voyagé, diffèrent très sensiblement. L'un a pu apprécier les qualités aussi bien que les défauts des autres races. Ce mélange des races devrait les amener à se mieux comprendre et par là même arriver peut-être au but vers lequel vont les tendances modernes: l'union de tous les Etats européens.

Bien que ces deux mouvements différents et rapprochés: communiste et pacifique, aient été inspirés par le mouvement même de la civilisation, les Goncourt étaient contre, ne pouvant admettre ni comprendre la fraternité.

Ils ont du moins prévu la Société des Nations apportant aux peuples l'espoir d'un arbitrage international en cas de conflit,

---

(23) *Journal*, 1892, p. 54.

et entrevu, sans trop croire à cette possibilité, le monde s'unissant dans la paix.

De même qu'eux, Renan appelait de ses vœux une sorte de «Société des Nations» qui sera le «cœur d'Etats-Unis d'Europe liés entre eux par un pacte fédéral» (24). Nous le verrons souvent au cours de ces pages, l'idée n'était pas propre aux Goncourt, mais probablement chez eux, un écho de leur temps, un document qui fixait la pensée de leurs contemporains.

(24) J. Pommier, *Renan*, p. 225.

CHAPITRE III

Religion

Les Goncourt et la religion. — Influence des rites. — Immortalité de l'âme. — Nécessité d'une religion pour le peuple. — Le rôle du prêtre.

Le XVIII[e] siècle fut sceptique, la Révolution fut athée. En 1830 une réaction ardente se produisit. Chateaubriand, Lamartine furent les flambeaux d'un mouvement chrétien ; les âmes parurent toutes prêtes à s'enthousiasmer de nouveau pour le christianisme. Il sembla qu'on attendît de là le renouvellement et la progression du monde. Et Quinet pouvait s'écrier : «Lorsque toutes les nations de l'Europe se sentent ainsi remuées par je ne sais quel pressentiment sacré de l'avenir, il est des hommes qui pensent que tout ce mouvement pourrait bien s'opérer, dans les desseins de la Providence pour le seul rétablissement de la Société de Jésus !» (1).

La Révolution de 48 fit chanceler bien des convictions et sous le second Empire — l'influence d'Auguste Comte, de Renan, de Taine aidant — il parut que le mouvement de scepti-

(1) Quinet, cité par H. Tronchon: *Une crise d'âmes,* 1830; Revue des Cours et Conférences, 15 février 1926.

cisme s'accentuait et que le siècle rejetait une religion qui ne lui apportait point la réalisation de ses trop hauts désirs, ou qui lui semblait incompatible avec les idées modernes.

La science d'ailleurs, en progressant, en détruisant certains préjugés, en éclairant certains problèmes, annulait les croyances.

La doctrine d'immortalité perdait de son influence, et si l'homme ne se survit point, de quoi sert une religion?

* * *

Les Goncourt avaient été élevés religieusement par une mère catholique. L'influence de cette première éducation se fit toujours sentir en dépit du scepticisme dont ils usaient à l'égard des doctrines religieuses.

D'où leur est venu ce scepticisme? Sainte Beuve nous dit à propos de leurs *Idées et Sensations* qu'ils ont eu «une philosophie, une vue de la vie et de la mort, une idée de Dieu» et que «sur tous ces points importants ils sont bien du XVIII[e] siècle», qu'ils lui rappellent «par leur manière de juger, des noms de gens d'esprit de ce temps-là» (2).

Le XVIII[e] siècle se sentit assez fort pour se passer de religion. Il estimait qu'un homme pouvait guider sa conscience par des maximes et se conduire en honnête homme. C'est bien aussi ce qu'on pensé les Goncourt. Mais tandis qu'ils affirmaient que «le scepticisme au XVIII[e] siècle faisait partie de sa santé», (3) ils comprenaient que leur scepticisme tout moderne n'était pour eux qu'un tourment. «Sceptiques, dit M. Sabatier, ils le furent pour ainsi dire de naissance, d'instinct» (4).

Il faut, pour croire, beaucoup d'enthousiasme, et accepter les mystères d'une religion sans les approfondir. Toute étude, toute logique trop serrée, toute critique mène à l'athéisme. Pour les

(2) Sainte-Beuve: *Nouveaux Lundis*, T. X, p. 414.
(3) *Journal*, 1866, p. 50.
(4) P. Sabatier: *L'Esthétique des Goncourt*, p. 167.

Goncourt, leur nature peu passionnée, leur esprit critique très développé devait les conduire à l'incroyance. Les observations qu'ils faisaient de la vie, et d'où ils découvraient la misère humaine, les révoltaient contre Dieu.

Pour eux la question de Dieu se posait ainsi: Dieu est-il bon? Non, puisqu'il a fait l'humanité malheureuse. Un Dieu devant être forcément bon, il n'y en a donc point.

«Nous nous demandons ce qu'il peut y avoir derrière cette voûte, ce que signifie cette comédie: la vie; ce que c'est que ce Dieu, qui est loin de nous apparaître avec les attributs de la bonté, ce Dieu qui préside à la loi du dévorement des créatures; ce Dieu de cette nature, seulement préoccupée de la conservation des espèces et si férocement dédaigneuse des individus... Et puis Dieu, se le figure-t-on occupé à fabriquer la cervelle de M. Prud'homme ou des insectes innombrables? Et l'éternité, cette chose qui n'aura jamais de fin et qui n'a jamais eu de commencement. C'est cela surtout, l'Eternité en arrière, que notre pauvre cervelle ne peut imaginer... Et pas une révélation, cela était si facile à Dieu» (5).

Leur sensibilité, aussi bien que leur esprit critique, leur fit donc repousser la religion. Pour des êtres aussi délicats que les Goncourt, qui ressentaient d'une manière profonde la vue d'une laideur et d'une souffrance, l'existence de Dieu ne se manifestait que par de la cruauté: «La grandeur de Dieu m'apparaît surtout dans l'infini de la souffrance humaine. Le nombre des maladies épouvante encore plus que le chiffre des étoiles» (6).

Ils rejetaient l'idée d'un Dieu permettant à l'humanité de souffrir, et d'une religion qui menaçait de châtiments disproportionnés aux fautes. Ils acceptèrent donc la vie avec fatalisme. S'ils crurent à une possibilité de l'amélioration humaine, ils pensèrent qu'elle ne serait que passagère. Pour eux «la vie» dira

(5) *Journal,* 1859, p. 278-79.
(6) *Ibid.,* 1866, p. 58.

M. Paul Bourget, «sera comme une aventure triste et dangereuse, un effort inutile et condamné par avance. Pour eux, elle se réduit presque à une série d'attaques d'épilepsie entre deux néants. Il s'exhale de leurs livres, comme de ceux de leurs disciples, une pénétrante impression de mélancolie découragée» (7).

Cette impression les rattache bien au XVIII[e] siècle, qui fut fataliste et mélancolique à l'excès.

Chez les Goncourt il n'y eut donc point lutte de conscience, recherche d'une croyance, envie de réagir contre le scepticisme. Ils estimaient que tout être intelligent doit posséder «un aimable scepticisme» qui est encore le «summum humain,» (8) et ils se raillaient eux-mêmes de leur incroyance. «Ne croire à rien, pas même à ses doutes» (9).

Ils n'ont d'ailleurs pas poussé trop loin leur esprit d'incroyance: ils n'étaient point intolérants. Du fait qu'ils n'étaient point religieux, ils n'ont pas cru devoir imposer leurs convictions anti-religieuses. Ils n'étaient point des apôtres de quelque idée que ce fût. «Toute conviction est bête comme un pape» (10); et encore: «Lorsque l'incrédulité devient une foi, elle est moins raisonnable qu'une religion» (11).

En manifestant des doutes quant à la religion, les Goncourt partageaient les idées de ce XVIII[e] siècle qu'ils aimaient et celles de leur époque.

Ils ont pu noter l'indifférence religieuse de leur temps dans une lettre assez piquante: «Je crois bien que c'est le Vendredi-Saint. Vous me demandez une façon décente de la passer pour un sceptique. Nous en avons trouvé une désespérée. Nous avons hanté les églises chic, Saint-Thomas d'Aquin, Sainte-Clotilde,

(7) P. Bourget: *Essais de psychologie contemporaine*, t. II, p. 170.
(8) *Journal*, 1863, p. 134.
(9) *Ibid.*
(10) *Ibid.*
(11) *Ibid.*, 1862, p. 10.

etc... Eh bien, mon cher, je crois que tout cela est un peu plus mort que l'Académie. Ce qu'on appelle les fidèles, et il y en avait peu, m'a paru automatique, glacé: les prêtres chantaient par habitude; le Christ au fond bâillait: les jeunes gens qui se trouvaient là étaient chauves avec une tête en pain de sucre; les bedeaux mêmes n'ont pas l'air de croire que c'est arrivé... Je crois qu'il n'y a plus que la crainte d'un déménagement et les frais d'un emménagement qui arrêtent les consciences. Je n'ai joui d'aucune éloquence, sans cela j'aurais peut-être eu le plaisir de vous entendre recommander aux flammes» (12).

C'est remarquer que les gens accomplissent les rites d'une religion parce qu'ils sont nés dans cette croyance, et sans trop y réfléchir; elle fait simplement fonction de la vie. Telle qu'elle, elle peut être pratiquée par ceux qui n'ont pas à se plaindre du sort, par ceux qui ne recherchent point également le pourquoi des choses, par ceux que leur intelligence ne trouble pas dans leurs problèmes de conscience. Pour croire, il faudrait, comme Pascal, se dire qu'il y a un Dieu et que tout est inexplicable. «Tout est possible, même Dieu», a dit Renan (13). C'est pourquoi les classes intellectuelles ont été rarement croyantes. Edmond de Goncourt nous le dit: «Dans toutes les sociétés qui se sont succédé depuis le commencement du monde, il y a un athéisme des classes supérieures. Mais, a-t-il ajouté, je ne connais pas encore de société ayant subsisté avec l'athéisme des gens d'en-bas, des besogneux, des nécessiteux» (14).

Les Goncourt, sceptiques, incroyants, ont admis que la religion était nécessaire au peuple; nous le verrons plus loin, ils ont jugé que «les besogneux et les nécessiteux» devaient avoir une religion.

* *

Le culte du catholicisme aurait pu peut-être les faire revenir à la religion, les attirant par sa beauté tout comme Huysmans

(12) J. de Goncourt: *Lettres*, p. 198.
(13) Cité par J. Pommier: *Renan*, p. 336.
(14) *Journal*, 1882, p. 194.

se convertira plus tard, sous l'influence des chants grégoriens. «Le Sanctus de Beethoven, chanté aujourd'hui, après déjeuner, me donne une émotion nerveuse, qui me met des larmes dans les yeux», disait Edmond. «Ces chants d'église balancent en moi tout le douloureux de mon passé, et moi, le sceptique, l'incrédule, sur lequel l'éloquence de la chaire ne pourrait mordre, je sens que je serais convertissable par du plain-chant, ou de la musique qui en descend» (15).

Edmond de Goncourt plus tard, nota en effet la splendeur des rites: «Ah! le bel adieu au mort qu'a inventé la religion catholique, et la merveilleuse combinaison de musiques douloureuses, de paroles graves, de lentes promenades de vieillards, d'évocations de paix éternelle, et de tentures noires, et de lumière brûlant dans le jour, et de parfums d'encens et de senteurs de fleurs. Ah! l'artistique mise en scène de la désolation et du deuil des vivants!» (16).

L'Italie tenta les Goncourt et lorsqu'ils s'y rendirent ils eurent un moment d'attente, d'espoir peut-être, croyant que la Ville éternelle leur découvrirait la vérité de la religion. Mais pour eux, chez qui toute impression naissait d'un choc visuel, ce fut une déception. Ils nous l'ont dit dans *Madame Gervaisais*:

«L'image que nous nous sommes faite, à nous, d'un Dieu, était si peu celle-là! Je me disais: C'est pourtant la foi de la civilisation, et je ne voyais qu'une sauvage et toute brute idolâtrie d'Orient, un peu de la ruée de l'Inde sous une idole de Jaggernat! J'étais atteinte, touchée, humiliée au plus profond de moi par cette extériorité et cette grossièreté figurative, par ce symbolisme outrageusement humain. Impression bizarre, confuse, mais sincère et poignante. Je souffrais de cette scandaleuse dégradation d'un culte qui me paraissait profaner des croyances que ma vie a quittées, mais que je n'ai jamais aimé à voir outrager.

(15) *Ibid.*, 1895, p. 355.
(16) *Journal*, 1889, p. 25.

Ce qui se passait devant moi, et ce qui eût dû me laisser indifférente ou simplement curieuse, me faisait souffrir sans que je pusse bien clairement m'expliquer cette souffrance. En y réfléchissant, je pense maintenant que j'étais blessée dans le sentiment élevé, délicat et pudique, que toute intelligence distinguée se forme de la conception des rapports de la créature avec un créateur» (17).

Donc, cette Rome catholique, dont ils ont reconnu la grandeur, n'a pas su, malgré toute la beauté de ses rites, les ramener à la religion: la dose était trop forte. Pour eux une certaine beauté fine, distinguée, spirituelle, aurait pu y réussir. Mais non pas l'outrageante barbarie du peuple romain, qui pratique dans sa religion un culte d'une matérialité sauvage tout à fait incompréhensible pour des âmes raffinées comme les leurs.

«D'ailleurs, il était arrivé que dans ces jours saints (Semaine Sainte), irritant la ferveur romaine, l'image de certaines idolâtries grossières avait blessé la religion naturelle et délicate de son spiritualisme. Du Vendredi-Saint, un souvenir lui avait laissé la colère et le dégoût qui lui restaient toujours de la matérialité du culte. C'était à une église de la Piazza Colonna: entre deux cierges, à côté d'un plat d'argent posé à terre pour les offrandes, sur une vieille descente de lit, il y avait une croix de bois noir; sur cette croix un Christ nerveux, musclé, décharné, colorié d'une couleur morbide, une anatomie d'assassiné avec du sang peint; et, tout autour, des adorations d'hommes et de femmes à quatre pattes, choisissaient les parties frissonnantes et chatouilleuses du corps divin pour y promener leur amour» (18).

Si leur sensibilité fut choquée, leur esprit d'indépendance se révoltait aussi contre l'emprise que voulaient prendre sur eux Rome et ses prêtres. «Tout s'y rencontre (à Rome) pour vaincre et conquérir une âme par l'obsession, la persécution, la conspi-

(17) *Madame Gervaisais*, p. 50-51.
(18) *Ibid.*, p. 99.

ration naturelle des choses environnantes; tout y est rassemblé pour mettre un cœur près de la conversion, par la perpétuité, la succession ininterrompue des atteintes, des impressions, des sensations, et accomplir en lui à la fin ce fréquent miracle d'un chemin où les esprits les plus forts d'hommes ou de femmes, terrassés, tombent à genoux» (19).

Dans l'ordre des choses religieuses comme ailleurs, tout est donc bien chez les Goncourt, rapporté à la vision. D'autres ont cherché l'idéal de la religion catholique dans l'étude de sa morale, avant de juger les rites accomplis par des humains. C'est de la créature qu'ils remontent à Dieu. Mais on doit juger d'une religion beaucoup moins par ses adeptes ou même par ses prêtres, que par ce qui est son esprit et sa morale. Le fait n'a cependant rien de rare. On est incroyant non parce qu'on nie la religion, mais parce qu'on a connu de mauvais prêtres, ou que les églises déplaisent. Cette idée des Goncourt reparaît d'ailleurs dans *Idées et Sensations*. «Parfois je pense qu'il y aura un jour où les peuples auront un Dieu à l'américaine, un Dieu qui aura été humainement, et sur lequel il y aura des témoignages de petits journaux; lequel Dieu aura dans ses églises son image, non plus élastique et au gré de l'imagination des peintres, non plus flottante sur le voile de Véronique, mais un portrait en photographie. Oui, je me figure un Dieu en photographie et qui aura des lunettes» (20).

En réalité qu'importerait que Dieu fût photographié? Est-ce la représentation imagée qui fait quelque chose à la beauté d'un culte? Mais chez les artistes, les sens sont plus rapidement séduits ou déçus que la raison chez les autres hommes, surtout quand ces artistes sont les Goncourt, des êtres chez qui toute

---

(19) *Ibid.*, p. 178-79.
(20) *Idées et Sensations*, p. 3-4.

vision donne à l'âme une vibration profonde qui se répercute en eux et dirige leurs sentiments et leurs idées.

*
* *

Cependant la religion n'est pas seulement fondée sur des principes de morale, d'ailleurs universellement reconnus, sur des rites souvent contestés, mais encore sur un au-delà qui promet à l'homme une résurrection et une récompense. Cette résurrection, cette immortalité de l'âme a été aussi l'une de leurs préoccupations. En cela ils gardaient au fond du cœur les enseignements de leur éducation religieuse.

Chateaubriand qui fut pourtant l'apôtre du christianisme dit dans l'*Exemplaire confidentiel:* «Quelquefois je suis tenté de croire à l'immortalité de l'âme, mais ensuite ma raison m'empêche de l'admettre» (21)... plus tôt il avait déjà dit: «Voilà ce que je crois. Tout est chance, hasard, fatalité dans ce monde, la réputation, l'honneur, la richesse, la vertu même: et comment croire qu'un Dieu intelligent nous conduit? Voyez les fripons en place, la fortune allant au scélérat, l'honnête homme volé, assassiné, méprisé. Il y a peut-être un Dieu, mais c'est le Dieu d'Epicure; il est trop grand, trop heureux pour s'occuper de nos affaires et nous sommes laissés sur ce globe à nous dévorer les uns les autres» (22). Ce fut le cas des Goncourt, avec tant d'autres de leurs contemporains. Ils étaient trop radicalement incroyants, pour pouvoir avouer l'immortalité de l'âme.

A un moment douloureux de sa vie, Edmond a écrit: «Daudet me demandait quelles étaient mes convictions à ce sujet, (l'au-delà de la vie), et je lui répondais que malgré tout mon désir de retrouver mon frère, je croyais après la mort à l'anéantissement complet de l'individu, que nous étions des êtres de rien

(21) Chateaubriand: *Essai sur les Révolutions anciennes et modernes;* dans le recueil: Etudes sur Chateaubriand par Sainte Beuve, p. 565.

(22) *Ibid.,* p. 536.

du tout, des éphémères de quelques journées de plus que ceux d'une seule journée, et que s'il y a un Dieu, c'était lui imposer une comptabilité trop énorme, que celle occasionnée par une seconde existence de chacun de nous» (23).

Cependant, dès qu'un deuil nous frappe, l'idée de ce néant, que notre raison, à défaut de notre cœur, veut admettre, nous étreint d'angoisse. Après la mort de Jules de Goncourt, son frère répète les mots que disent tous ceux qui ont perdu un être cher: «Quand on aime quelqu'un, comme j'ai aimé mon frère, on le réenterre toujours un peu dans les enterrements auxquels on assiste, et tout le temps revient en vous cette désespérante interrogation: «Est-ce vraiment la séparation éternelle» (24).

Fouillant le Musée Egyptien, il «rencontre le dogme de l'immortalité de l'âme et de la résurrection, affirmé par tous les granits et les basaltes sculptés de l'Egypte» (25), mais cela ne modifie point ses opinions.

Donc radicalement incroyants, gardant un scepticisme un peu découragé, comprenant sans vouloir l'admettre le vide et la désolation d'une vie qui ne se rapporte à rien, les Goncourt affirmèrent la nécessité, pourtant, d'une religion pour le peuple.

*

* *

Au point de vue social, ils ont encouragé la religion comme la digue des mauvais instincts, la barrière aux révolutions et l'espérance promise au peuple. L'athéisme ne leur semblait recommandable qu'aux classes supérieures, qui se consolent sans doute du néant de l'au-delà par d'autres jouissances intellectuelles ou par l'idée de leurs forces morales.

La notion d'une religion nécessaire au peuple comme protection d'ordre social n'est point en eux particulièrement originale. Montesquieu dans les *Lettres Persanes* fonde l'avenir pros-

(23) *Journal*, 1891, p. 259.
(24) *Ibid.*, 1890, p. 160-61.
(25) *Ibid.*, 1891, p. 275.

père de son peuple sur la religion aussi bien que sur les vertus domestiques et militaires: la religion, selon Montesquieu, nous dit M. G. Lanson, est «une institution comme une autre, c'est une partie de la police» (26). Renan, lui aussi, «se rapprochait de ceux qui mettent l'accent sur le rôle social de la religion, abstraction faite des dogmes qu'enferme son symbole». «L'Eglise, nous dit-il, est une armée où chacun doit garder son poste» (27); et plus loin: «Il vaut mieux ne pas tuer la religion, car on tirera beaucoup moins d'une humanité ne croyant pas à l'immortalité de l'âme, que d'une humanité y croyant» (28).

Les Goncourt, qui ont donné à la religion le pouvoir d'être une organisation sociale, l'ont voulue également pour le bien moral qu'elle peut faire au peuple. Chez eux, la conception de la religion nécessaire au peuple est encore plus philanthropique que sociologique, nous le verrons plus loin. Quand ils ont rassemblé leurs documents sur la Révolution, ils ont pu remarquer que selon les maîtres du pouvoir, la religion devait être l'appui d'un gouvernement. Les masses peuvent-elles être dirigées sans le concours de la religion? Le désir de l'homme n'est-il pas d'en avoir une? Ne faut-il pas, comme appui à un pouvoir quel qu'il soit, l'aide religieuse, qui permet d'engourdir dans la peur des châtiments et le mirage d'espérances et de récompenses éternelles?

«La Révolution comprenait qu'une nation n'est pas assise qui est posée sur la négation de toute foi sur l'apostolat du néant.» Elle jugea donc, que les peuples ne pouvaient être disciplinés que par un semblant de croyance. «Ce fut Robespierre qui se chargea de venger le Tout-Puissant d'Hébert, et de restituer l'immortalité de l'âme à l'humanité» (29), nous disent les Goncourt en nous expliquant les formes de cette religion des-

(26) G. Lanson: *Hist. de la Littérature Française,* p. 711.
(27) J. Pommier: *Renan,* p. 319.
(28) *Ibid.,* p. 353.
(29) *Révolution,* p. 422.

tinée à remplacer la déesse Raison. Ils trouvent encore l'écho de leurs propres idées dans ces opinions du temps du Directoire, où les révolutionnaires s'avisèrent de comprendre que «l'homme est un animal religieux, qu'un peuple ne peut être athée, et que la société n'est disciplinable que par la reconnaissance d'un pouvoir suprême universel, dont les lois sont la volonté, dont les autorités humaines sont les ministres. Ils virent que la religion, cette raison du pouvoir et des devoirs, est un frein en même temps qu'elle est une sanction, et qu'en prêtant aux institutions une force, elle attribue aux individus une conscience. Bref, ils convinrent avec eux-mêmes de l'opportunité de Dieu» (30).

Sans religion, que ferait le peuple? Il se rejetterait vers les doctrines anarchiques qui, à défaut de bonheur futur, lui promettent des réalités tangibles. Les Goncourt ont pensé qu'il était impossible d'endiguer les révoltes populaires sans faire miroiter aux yeux du peuple la récompense éternelle d'une vie soumise et toute de labeur, mirage qui n'était pour eux qu'une illusion, mais qui devait entretenir dans les classes pauvres l'état d'esprit nécessaire à l'acceptation résignée de leur sort et le leur faire subir avec moins de souffrance.

L'histoire ne pouvait donc que confirmer leur opinion que la religion est une nécessité sociale, «qu'elle était un frein et en même temps une sanction» (31). Ce fut d'ailleurs l'opinion de leurs contemporains. Balzac dans le *Médecin de campagne* écrivait: «La religion n'est-elle pas la seule puissance qui sanctionne les lois sociales?» (32); et encore: «Une religion est le cœur d'un peuple, elle exprime ses sentiments et les agrandit en leur donnant une fin: mais, sans un Dieu visiblement honoré, la religion n'existe pas, et, partant, les lois humaines n'ont aucune vigueur» (33); et plus loin: «Autrefois je considérais la

(30) *Directoire,* p. 244-45.
(31) *Directoire,* p. 244.
(32) Balzac: *Le Médecin de Campagne,* p. 70.
(33) *Ibid.,* p. 87.

religion catholique comme un amas de préjugés et de superstitions habilement exploités, desquels une civilisation intelligente devait faire justice. Ici, j'en ai reconnu la nécessité politique et l'utilité morale» (34).

Pour conserver donc la religion au peuple, les Goncourt ont lutté en faveur du catholicisme, qui était la religion de leur enfance. Ils n'ont admis l'éducation que religieuse, la formation d'âmes qu'avec le secours d'une croyance chrétienne. M. Sabatier l'a noté, «capables de ressentir des émotions religieuses, les Goncourt, tout en restant sceptiques, aiment le catholicisme et sont prêts à le défendre contre la laïcisation de l'enseignement, parce qu'ils reconnaissent ses bienfaits et qu'ils les jugent indispensables au bonheur du plus grand nombre» (35).

En effet, chez eux la nécessité d'une religion pour le peuple n'est pas née du seul désir d'ordre social, comme nous l'avons déjà fait remarquer, d'un égoïsme de bourgeois, ou encore d'une conception de politique intérieure; la pitié les amène à la même remarque: «Oh! les cochons, que ces gouvernants qui travaillent à tuer la foi chez ces pauvres diablesses, auxquelles ils n'assurent pas le paradis sur la terre, et dont ils se fichent pas mal avec leur fraternité, écrite en grosses lettres sur la pierre de leurs ministères» (36).

A la misère réelle du peuple les Goncourt donnent l'adoucissement de la religion, de cette religion qui devient de plus en plus le bien exclusif de ceux qui pleurent. «La plus grande force de la religion chrétienne, c'est qu'elle est la religion des tristesses de la vie, des malheurs, des chagrins, des maladies, de tout ce qui afflige le cœur, la tête et le corps. Elle s'adresse aux gens qui souffrent. Elle promet des consolations à ceux qui en ont besoin, l'espérance à ceux qui désespèrent. — Les religions antiques étaient les religions des joies de l'homme, des fêtes

(34) *Ibid.*, p. 88.
(35) P. Sabatier: *L'Esthétique des Goncourt*, p. 172.
(36) *Journal*, 1891, p. 271.

de la vie. Depuis, le monde est devenu vieux et douloureux. C'est la différence d'une couronne de roses à un mouchoir de poche: la religion chrétienne sert quand on pleure» (38). Ils estiment donc la religion comme une consolation. Sa nécessité se présente à eux sous une forme d'ordre et de pitié.

Les sceptiques qu'ils étaient eurent cette qualité chrétienne: la pitié. La religion chrétienne, progrès sur les cultes barbares, n'a-t-elle pas apporté cette vertu, née de la civilisation, qui plaint les faibles et les déchus?

C'est la pitié qui amène les Goncourt à étudier la prostituée, à compatir à ses douleurs: pitié que nous retrouvons dans l'Evangile. D'autres, avant eux, nous avaient parlé des prostituées, par exemple: l'abbé Prévost, Victor Hugo. Mais ni l'un ni l'autre n'eurent le souci de montrer avec une vérité exacte la fille tombée, ni cette compréhension de ses misères.

Les Goncourt estiment que là aussi un directeur de conscience s'impose, comme ils ont trouvé que la religion devait diriger le peuple.

* * *

Le rôle du prêtre dans la vie sociale a été jugé par eux très important, et son influence nécessaire. Leur abbé Blampoix, dans *Renée Mauperin,* est un «agent social» qui «exerce une influence sur la famille et sur la société» (39). Influence qui pénètre dans les familles, juge, pèse les possibilités des vertus à demander à chacun, unit ces mêmes familles, les relie par un mariage qui souvent n'est pas l'union de deux âmes, mais celle de deux intérêts. Le prêtre prêche la religion comme un apaisement aux passions, prêtre assez sceptique en somme, qui se sert de la religion pour arriver à ses fins. Il est presque Jésuite; à coup sûr, il pratique la fameuse maxime des Jésuites: «la fin justifie les moyens».

---

(38) *Idées et Sensations:* p. 75.

(39) Ch. Brun: *Le Roman Social en France au* XIX^e^ *siècle,* p. 211.

Son rôle est grand dans les familles bourgeoises. Il y maintient l'ordre, passe l'éponge sur les scandales, les fait oublier en leur donnant une autre signification, marie les filles, conseille utilement les mères. C'est le frein social de la bourgeoisie qui use d'une religion aimable pour arrêter la corruption.

Nous retrouvons dans *Madame Gervaisais* un jésuite du même genre et un moine plus sévère, trop même, qui brise l'être sous la férule d'épouvante d'un Dieu impitoyable. Tous ces prêtres sont excellents pour les sœurs ou les mères des *Renée Mauperin*, ou encore pour ces demi-démentes que représente Madame Gervaisais.

Mais où leur rôle devient véritablement efficace, c'est auprès du peuple. Les Goncourt ont noté avec délicatesse ce rôle de confident de leurs misères que le prêtre joue parmi les femmes du peuple; elles trouvent, auprès d'un prêtre charitable et patient, qui écoute leurs doléances et tente de les consoler de leurs peines, un peu d'une douceur inhabituelle, qui les réconforte et peut-être empêche certaines d'entre elles de se laisser aller au désespoir. On peut constater ce rôle du prêtre dans *Germinie Lacerteux*.

Dans l'idée qu'ils se sont faite de lui, nous les allierons de nouveau avec Balzac, décrivant souvent l'idéal qu'il s'est tracé du prêtre «et de la mission qu'il lui propose dans la société» (40). Le *Curé de Village, Les Paysans, Le Médecin de Campagne,* nous indiquent que les prêtres ont un rôle d'autant plus important qu'il y a plus de dépravation dans ce monde; ils ne peuvent d'ailleurs se désintéresser du temporel et il faut «qu'ils donnent à la vie le rythme nécessaire qui est précisément la religion» (41).

Cependant, si les Goncourt ont été d'accord avec Balzac pour «reconstituer l'âme française par le christianisme», — c'est-à-dire, pour eux, surtout par le catholicisme, — ils n'ont point,

(40) Ch. Brun: *Le Roman Social en France au* XIX^e^ *siècle,* p. 216.
(41) *Ibid.*

dans leur œuvre, étendu le rôle du prêtre, au-delà d'une consolation aux plus faibles, aux plus meurtries; les femmes. Il est vrai, la femme y a le rôle principal, héroïne de presque tous leurs romans.

*
* *

Disons-le donc pour conclure, si sceptiques qu'ils fussent, ils estimèrent que les malheureux, les faibles, les déshérités ont droit à un royaume des cieux. Par une contradiction dont ils ne se sont pas autrement embarrassés, le Dieu qui leur apparaissait si cruel et par conséquent inconcevable, devait représenter, pour ces humbles, l'espoir d'une excellente et miséricordieuse justice, leur ouvrir par là même une vie moins malheureuse, et aussi les soumettre, de meilleure grâce, à l'ordre nécessaire à la bonne marche d'un Etat.

CHAPITRE IV

Œuvres sociales

La philanthropie et la pitié dans l'œuvre des Goncourt. — Leurs suggestions de réformes.

«L'abbé Galiani ne manquerait pas de dire, s'il revenait, devant notre temps: Je cherche un homme qui ne fasse pas carrière et profession d'aimer ses semblables, qui ne fonde pas d'hôpitaux, qui ne s'intéresse pas aux classes pauvres, qui ne s'occupe pas de donner des cachets de bains au peuple, qui ne soit pas membre d'une société protectrice de n'importe quoi, de chevaux ou du bagne, un homme qui ne se sacrifie pas à ses semblables, un homme qui ne se dévoue pas au journalisme, à la députation, à la tirade parlée ou écrite en faveur des déshérités, des malheureux, des pauvres, des souffrants, des êtres marqués de misère ou d'infamie; un homme qui ne soit pas bon, qui ne s'intéresse pas au progrès; un égoïste, oui, pour l'amour de Dieu! j'en demande un, je voudrais en voir un, un vrai, brutal, cynique, sincère» (1).

Cette boutade des Goncourt pourrait nous faire croire qu'ils n'ont aucune pitié. Mais ce n'est pas le cas. Nous trouvons dans leurs œuvres trace de la pitié la plus compréhensive. Ils ne pouvaient rester indifférents aux misères entrevues. Ce seul mot d'eux l'indique bien: «Le pas d'un mendiant auquel on n'a

(1) *Idées et Sensations*, p. 230.

pas donné et qui s'en va, vous laisse son bruit mourant dans le cœur» (2).

S'ils comprenaient peu qu'un régime égalitaire puisse apporter un bienfait aux classes ouvrières, s'ils ne voulaient pas donner aux misérables des lois capables de les rendre plus heureux, en revanche ils estimaient qu'il fallait remédier par une généreuse charité aux misères de leur temps.

C'est de ce sentiment que s'inspirent leurs livres les plus apitoyés sur l'humanité souffrante: *Germinie Lacerteux*, *La Fille Elisa*. Ces livres, ils les ont écrits avec une intention sociale, celle de démontrer aux classes heureuses la terrible misère d'en-bas. Ils ont voulu nous faire voir à nu les plaies du peuple souffrant.

Zola a dit: «Et voilà où se trouvent l'utilité pratique et le branle moral de nos œuvres naturalistes, qui expérimentent sur l'homme, qui démontent et remontent pièce à pièce la machine humaine pour la faire fonctionner sous l'influence des milieux. Quand les temps auront marché, quand on possèdera les lois, il n'y aura plus qu'à agir sur les individus et sur les milieux, si l'on veut arriver au meilleur état social. C'est ainsi que nous faisons de la sociologie pratique, et que notre besogne aide aux sciences politiques et économiques. Je ne sais pas, je le répète, de travail plus noble, ni d'une application plus large. Etre maître du bien et du mal, régler la vie, régler la société, résoudre à la longue tous les problèmes du socialisme, apporter surtout des bases solides à la justice en résolvant par l'expérience les questions de criminalité, n'est-ce pas là être les ouvriers les plus utiles et les plus moraux du travail humain?» (3). Cette opinion, les Goncourt la partageaient et même l'avaient eue avant Zola.

Leurs œuvres nous paraissent avant tout le fait de dilettantes chez qui il y eut certainement moins l'amour du peuple ou le

(2) *Ibid.*, p. 189.

(3) Zola: *Le Roman expérimental*, p. 24.

désir d'une rénovation sociale, qu'un peu de snobisme et le désir d'attirer l'attention, et de surprendre. «C'est singulier, écrivent-ils, je suis un Aristo, et je trouve qu'il n'y a que moi, dans le roman peuple, qui aie eu de la tendresse, des entrailles, pour la canaille »(4). Sentiment assez complexe et bien difficile à définir.

Leur sensibilité très vive leur fait tout ressentir; mais de même qu'elle eût pu les détourner de spectacles trop déchirants ou trop vulgaires, une sorte de curiosité les attire vers les bas-fonds de la société, qu'ils ne sauraient pourtant regarder sans être douloureusement attristés, comme si ces artistes au tempérament très délicat portaient en eux une âme double: une âme blanche qui ne désirerait que la fragilité et la grâce des estampes japonaises, des couleurs claires, des lignes ténues, une poésie traduite par de simples attouchements de couleurs transparentes; et une autre âme, celle qui étudie les obscènes kakémonos, celle qui fait que les Goncourt se penchent sur la misère des prostituées, avec comme un désir de noirceur, que leur goût du délicat et de l'éthéré rendrait plus particulièrement attrayant.

«Il y a sans doute, dit Zola, une relation intime entre l'homme moderne, tel que l'a fait une civilisation avancée, et ce roman du ruisseau, aux senteurs âcres et fortes. Cette littérature est un des produits de notre société qu'un éréthisme nerveux secoue sans cesse. Nous sommes malades de progrès, d'industrie, de science. Nous vivons dans la fièvre et nous nous plaisons à fouiller les plaies, à descendre toujours plus bas, avides de connaître le cadavre du cœur humain. MM. de Goncourt ont écrit pour les hommes de nos jours. Leur *Germinie* n'aurait pu vivre à aucune autre époque que la nôtre» (5).

«Où est ,demandait Pontmartin, l'utilité du roman par le peuple et pour le peuple?» (6). Les Goncourt n'ont certes point

(4) *Journal,* 1879, p. 66.
(5) Zola: *Mes Haines,* p. 82-83 .
(6) A. de Pontmartin: *Nouveaux Samedis,* 2e série, (1866), p. 105-6.

voulu écrire pour la masse populaire. Ils n'auraient d'ailleurs pas commis l'erreur d'écrire un roman sur le peuple, pour le peuple. Bien que l'art les intéressât avant tout dans leurs œuvres, il est certain qu'ils y ont mis l'intention d'une «portée sociale».

«La littérature est un témoin de mœurs, et que l'on peut interroger sous certaines réserves; elle est un agent social, et que l'on peut invoquer, sous certaines réserves aussi; et elle est un agent social, dans une très forte mesure, justement parce qu'elle est un témoin de mœurs», nous dit M. Charles Brun (7).

Pour M. Léon Blum, lui aussi, le roman social n'est pas composé dans un esprit de propagande et de persuasion, mais «peint des tableaux sociaux» (8). C'est bien ce qu'ont voulu les Goncourt: peindre des tableaux sociaux.

En les peignant ils espéraient d'ailleurs faire plus qu'une simple esquisse destinée à intéresser le public: «Ici, je ne me cache pas d'avoir, au moyen du plaidoyer permis du roman, tenté de toucher, de remuer, de donner à réfléchir» (9), écrivit Edmond en 1888, mais cette pensée était bien à eux et d'eux et, dès 1851, ils auraient pu l'inscrire en tête de chacun de leurs livres.

Ils l'ont dit dans la préface de *Germinie Lacerteux:* «Vivant au XIX^e^ siècle, dans un temps de suffrage universel, de démocratie, de libéralisme, nous nous sommes demandé si ce qu'on appelle «les basses classes» n'avait pas droit au roman; si ce monde sous un monde, le peuple, devait rester sous le coup de l'interdit littéraire et des dédains d'auteurs qui ont fait jusqu'ici le silence sur l'âme et le cœur qu'il peut avoir. Nous nous sommes demandé s'il y avait encore pour l'écrivain et pour le lecteur, en ces années d'égalité où nous sommes, des classes indignes, des malheurs trop bas, des drames trop mal embouchés, des catastrophes d'une terreur trop peu noble. Il nous

(7) Ch. Brun: *Le Roman social en France au XIX^e^ siècle,* p. 44.
(8) Cité par Ch. Brun: *Le Roman social en France au XIX^e^ siècle,* p. 67.
(9) *Préfaces et Manifestes littéraires,* p. 50.

est venu la curiosité de savoir si cette forme conventionnelle d'une littérature oubliée et d'une société disparue, la Tragédie, était définitivement morte; si dans un pays sans caste et sans aristocratie légale, les misères des petits et des pauvres parleraient à l'intérêt, à l'émotion, à la pitié, aussi haut que les misères des grands et des riches; si, en un mot, les larmes qu'on pleure en bas, pourraient faire pleurer comme celles qu'on pleure en haut» (10).

Ne croyons point cependant qu'ils aient innové un genre. Le peuple avait été étudié déjà bien avant eux par Marivaux dans la *Vie de Marianne, ou les Aventures de Madame la Comtesse de...*, où l'auteur préfaçait ainsi son livre: «Il y a des gens qui croient au-dessous d'eux de jeter un regard sur ce que l'opinion a traité d'ignoble, mais ceux qui sont un peu plus philosophes, qui sont un peu moins dupes des distinctions, que l'orgueil a mis dans les choses de ce monde, ces gens-là ne seront pas fâchés de voir ce que c'est que l'Homme dans un cocher, et ce que c'est que la Femme dans une petite marchande» (11). George Sand avait étudié les paysans, Victor Hugo les foules, et Lamartine cherché à nous décrire la vie d'une humble servante (*). Mais chez les Goncourt, certes, il y eut l'intention de faire œuvre sociale. Ils prenaient assez d'intérêt aux questions qui agitaient alors leur époque, humanitaires et sociales, et ils avaient une trop haute opinion de leur jugement personnel, pour ne pas penser influencer le public par la voix de leurs livres.

Le roman de classes pauvres opère-t-il le miracle que lui demande Zola? «Nous pardonnera-t-on nos quelques audaces à nous, romanciers naturalistes, qui, par amour du vrai, poursuivons parfois avec délices les détraquements que produit une passion dans un personnage gâté jusqu'aux moelles? Nous reprochera-t-on nos charniers humbles, le sang que nous faisons

(10) *Préfaces et Manifestes littéraires*, p. 20.
(11) *La Maison d'un Artiste*, T. II, p. 3.
(*) *Geneviève*.

couler, les sanglots que nous n'épargnons pas aux lecteurs? C'est que de nos tristes réduits nous espérons faire sortir des vérités qui éblouiront ceux qui sauront les voir... Du moment où nous sommes la vérité, nous sommes la morale» (12).

Le grand reproche à faire aux romans des Goncourt, c'est qu'ils nous dépeignent des cas particuliers, et non la situation d'une classe sociale. Cette description d'un individu avec ses tares personnelles, et qui, chez les Goncourt, tendent à être aussi physiologiques que sociales, amena-t-elle la masse des lecteurs à en tirer des conclusions générales? Nous n'oserions l'affirmer. Cependant il serait vain de prétendre que leur but fut totalement manqué. La pitié pour les déshérités peut naître de la lecture d'un livre des Goncourt, ainsi que la méditation sur les moyens de remédier aux misères.

Quelles réflexions sociales peut-on dégager de leurs ouvrages? Nous essayerons de l'indiquer par une courte analyse de chacun de ceux qui ont été le plus spécialement consacrés aux classes pauvres.

*
* *

Germinie Lacerteux, simple histoire d'une domestique, fit scandale à son heure. Les Goncourt cependant ne nous demandent que d'avoir pitié, comme ils eurent pitié de l'héroïne longtemps servante chez eux. «Pauvre créature, nous lui pardonnons, et même une grande commisération nous vient pour elle, en nous rendant compte de tout ce qu'elle a souffert» (13). Mais si nous lisons bien ce livre, que de réformes sociales pourraient en découler! Voici tout d'abord la servante isolée, dans ces horribles chambres des maisons parisiennes où la promiscuité d'autres domestiques apporte aux plus vertueuses l'écho et l'exemple de tous les vices. Ces chambres éloignées des appartements des maîtres, obligent d'ailleurs les pauvres filles à la

(12) E. Zola: *Le Roman expérimental; Lettre à la Jeunesse,* pp. 25, 84
(13) *Préfaces et Manifestes littéraires,* p. 44.

solitude durant leurs heures de liberté. Qu'elles cherchent ensuite une consolation, cela semble naturel, humain. Beaucoup de réformateurs sociaux se sont inquiétés de ce rejet de la domestique loin du foyer familial et l'ont considéré comme la cause même de la perdition de bien des jeunes filles.

Les Goncourt ont fait ressortir l'étroitesse de la conception d'un bon maître: «Que ses maîtres soient les meilleurs, les plus familiers, les plus rapprochés même de la femme qui les sert: ils n'auront pour elle que les bontés qu'on laisse tomber sur un animal domestique. Ils s'inquièteront de la façon dont elle mange, dont elle se porte, ils soigneront la bête en elle et ce sera tout» (14). Est-ce suffisant? Par ces simples paroles les Goncourt ne nous font-ils pas entrevoir le rôle moral que le maître doit remplir envers la domestique? Il y a donc là toute une réforme qui s'indique: l'obligation morale du maître. Il prend des serviteurs à son foyer, il devrait s'inquiéter d'eux socialement aussi bien que matériellement. La domestique ne devrait pas être considérée comme une bête de somme, ce qu'elle était encore il y a peu de temps, en certains pays. On ne devrait pas même voir en elle un être inférieur, mais une employée qu'on rétribue selon ses services.

La manière de traiter les domestiques au XVIII[e] siècle, cette simple façon de les associer à la famille avait plu aux Goncourt (*), et ils jugeaient regrettable le fait que nos mœurs républicaines isolent davantage la domestique et la rejettent, par conséquent, vers les endroits où elle peut trouver un agrément et des plaisirs: endroits le plus souvent funestes à sa vertu.

---

(14) *Germinie Lacerteux,* p. 27.

(*) 1866, p. 49. Oui, une habitude du passé, qui, certains jours, faisait entrer le domestique dans la famille, cela s'en va comme tant d'autres choses. Le domestique, dans notre société d'égalité, n'est plus qu'un paria à gages, une mécanique à faire le ménage, que les maîtres n'associent plus à leur humanité.

Dans *Germinie Lacerteux* aussi bien que dans *Sœur Philomène*, les Goncourt nous ont montré l'ivresse comme une des consolations des gens en place.

De même, que la fille qui a commis une faute soit obligée de se cacher, que l'idée puisse lui venir de martyriser avant sa naissance cet enfant qu'elle porte ou de se faire avorter, par crainte de perdre sa place; «les angoisses, les craintes, le tremblement de pensées qui se mêlent d'ordinaire à la maternité des femmes non mariées et leur empoisonnent l'attente de l'enfantement, la divine espérance vivante et remuante en elles» (15), voilà ce qui indigne les Goncourt. Arriverons-nous à une plus juste conception des choses et à nous dire, comme eux, que la mère est toujours respectable et que celle qui accepte l'enfant et l'élève du fruit de son travail a droit à notre sollicitude?

Un autre appel à notre pitié et même à notre sens de la justice égalitaire, est fait par la dernière description du cimetière des pauvres, cette fosse commune où l'on jette les malheureux. En un beau passage, rappelant les lois d'égalité qu'a instituées la République, ces lois qu'ils ne comprennent point, mais qui sont ou qui doivent être, les Goncourt s'écrient: «O Paris! tu es le cœur du monde, tu es la grande ville humaine, la grande ville charitable et fraternelle! Tu as des douceurs d'esprit, de vieilles miséricordes de mœurs, des spectacles qui font l'aumône. Le pauvre est ton citoyen comme le riche. Tes églises parlent de Jésus-Christ; tes lois parlent d'égalité; tes journaux parlent de progrès; tous tes gouvernements parlent du peuple; et voilà où tu jettes ceux qui meurent à te servir, ceux qui se tuent à créer ton luxe, ceux qui périssent du mal de tes industries, ceux qui ont sué leur vie à travailler pour toi, à te donner ton bien-être, tes plaisirs, tes splendeurs, ceux qui ont fait ton animation, ton bruit, ceux qui ont mis la chaîne de leurs existences dans ta durée de capitale, ceux qui ont été la foule de tes rues et le peuple de ta grandeur! Chacun de tes cime-

(15) *Germinie Lacerteux*, p. 52-54.

tières a un pareil coin honteux, caché contre un bout de mur, où tu te dépêches de les enfouir, et où tu leur jettes la terre à pelletées si avares que l'on voit passer les pieds de leurs bières ! On dirait que ta charité s'arrête à leur dernier soupir, que ton seul asile gratis est le lit où l'on souffre et que, passé l'hôpital, toi, si énorme et si superbe, tu n'as plus de place pour ces gens-là... Car les morts n'ont pas plus ici le temps que l'espace pour pourrir. On leur reprend la terre avant que la terre n'ait fini, avant que leurs os n'aient une couleur et comme une ancienneté de pierre, avant que les années n'aient effacé sur eux un reste d'humanité et la mémoire d'un corps» (16).

*
* *

Sœur Philomène nous émeut aussi et nous révolte contre certains faits du monde des hôpitaux, tel ce vieillard arrivant mourant par un jour de neige à un hôpital qui le renvoie parce qu'il ne peut admettre un tuberculeux. Il y a là, très justement notée, une réforme sociale qui s'impose, contre la rigueur des réglements administratifs. Et toutes ces innovations que les Goncourt ont rêvées, en visitant les hôpitaux, idées que n'aurait pas reniées le meilleur des philanthropes, suggestions dont plus d'une s'est réalisée à notre époque de plus grand confort ! «Ils échangeaient leurs idées d'innovations et d'améliorations ; et prenant feu sur un si beau rêve, la sœur en remettait l'avenir aux mains de l'interne. C'était l'air qu'il fallait renouveler le plus souvent : il ne s'agissait que de trouver un système de ventilation qui, sans apporter de froid, emportât l'air chargé et apportât un air pur ; c'était la vaisselle d'étain à laquelle la sœur reprochait de ne pas garder la chaleur des tisanes et qu'il y avait urgence à remplacer par une porcelaine opaque, au risque de quelques tasses et de quelques assiettes cassées ; c'étaient les morts que l'on pouvait enlever d'une façon moins significative, moins apparente

(16) *Germinie Lacerteux*, p. 123.

pour les voisins, moins affreuse que dans cette affreuse boîte, sur un lit de camp, par exmple, et comme des malades emportés pour une opération ; c'étaient les infirmiers et les filles de garde, dont le traitement de douze francs par mois devait être augmenté, si l'on voulait exiger d'eux une moralité, et ne pas les voir, cherchant le gain sur le vivant et le mourant, mettre des impôts sur les malades et voler les cadavres» (17).

Un homme de cœur, un réformateur social qui lirait les livres des deux frères y puiserait encore l'idée de réformes généreuses. Ces réformes, ils y avaient songé en fréquentant les hôpitaux, leur sensibilité toute révoltée, écœurée, par des coutumes dont il était facile d'atténuer la cruauté, et par de vieilles habitudes dont on pouvait améliorer l'hygiène.

Pourquoi serait-il nécessaire qu'un livre à tendances sociales fût tel que nous l'indique A. de Pontmartin. «Lorsqu'on veut traiter certains sujets de manière à nous apitoyer sur les misères des petits et des pauvres, nous faire pleurer à l'aide des larmes qu'on pleure en bas, revendiquer les franchises de la science dont on s'est imposé les devoirs, montrer la souffrance humaine, présente et toute vive, qui enseigne la charité — on donne à son ouvrage la forme adoptée par Parent-Duchâtelet ou Moreau-Christophe, et non pas celle qui doit infailliblement faire lire le livre par toutes les femmes entretenues, tous les viveurs, tous les bohèmes, tous les artistes de Paris, avant d'arriver à un homme sérieux ou à une dame de charité, laquelle, suivant toute probabilité, fermera le volume avant la dixième page» (18).

Il se peut qu'elle le ferme en effet. Mais est-ce d'elle seule que nous attendons des réformes sociales? La dame de charité est-elle seule à les accomplir, et chaque humain, chaque lecteur ne peut-il participer à une œuvre d'une façon infime et qui cependant compte? Rien d'impossible à ce que les réformes que de-

(17) *Sœur Philomène,* p. 171-72.

(18) A. de Pontmartin: *Nouveaux Samedis,* 2e série, (1866), p. 112-13.

mandaient les Goncourt aient été au moins partiellement réalisées à la suite de la lecture de leurs livres.

*
* *

La *Fille Elisa* nous apporte un réquisitoire contre des lois qui semble contredire les idées modernes et leur conception moins cruelle des châtiments.

L'appareil de la justice avait toujours semblé aux Goncourt un peu révoltant, si impressionnant qu'il fût pour les classes pauvres qu'il avait en général à juger.

Dans *Germinie Lacerteux* ils avaient déjà dit: «La justice, la justice! tel que se la figure l'imagination des basses classes, quelque chose de terrible, d'indéfini, d'inévitable, qui est partout et dans l'ombre de tout, une toute-puissance de malheur qui apparaît vaguement dans le noir de la robe d'un juge, entre le sergent de ville et le bourreau, avec les mains de la police et les bras de la guillotine» (19). Et dans *Idées et Sensations,* Edmond nous montre encore une enfant tremblant devant le juge: «Vraiment, à voir la misérable petite, pelotonnée sur le banc et le mouchoir aux yeux, qui a commencé la vie par la mendicité, et qui n'a eu nul appui, nul enseignement pour résister aux pauvres petits vices de son âge, il vous prend une mélancolie profonde» (20).

Ici nous relevons un des traits des Goncourt, qu'ils ont eu en commun avec plus d'un de nos auteurs modernes: l'excuse du crime par la dureté de la vie, le mauvais exmple, l'habitude du vice étalé devant l'enfant. Souvent les Goncourt expriment ainsi la pitié, la tristesse que leur inspirent les prévenus et le spectacle de la Cour de justice.

Dans *la Fille Elisa,* l'héroïne échappe à la mort et est condamnée à la prison perpétuelle. Le but réel du roman est de démontrer que l'emprisonnement dans le silence est un supplice

(19) *Germinie Lacerteux,* p. 97.
(20) *Idées et Sensations,* p. 78-79. (*Journal,* 1860, p. 328).

inhumain. «Oui ! cette pénalité du silence continu, dit Edmond dans les *Préfaces et Manifestes littéraires,* ce perfectionnement pénitentiaire, auquel l'Europe n'a pas osé cependant emprunter ses coups de fouet sur les épaules nues de la femme, cette torture sèche, ce châtiment hypocrite allant au delà de la peine édictée par les magistrats et tuant pour toujours la raison de la femme condamnée à un nombre limité d'années de prison, ce régime américain et non français, ce système Auburn, j'ai travaillé à le combattre avec un peu de l'encre indignée qui, au XVIII[e] siècle, a fait rayer la torture de notre ancien droit criminel. Et mon ambition, je l'avoue, serait que mon livre donnât la curiosité de lire les travaux sur la folie pénitentiaire, amenât à rechercher le chiffre des imbéciles qui existent aujourd'hui dans les prisons de Clermont, de Montpellier, de Cadillac, de Doullens, de Rennes, d'Auberive ; fît, en dernier ressort, examiner et juger la belle illusion de l'amendement moral par le silence : que mon livre enfin eût l'art de parler au cœur et à l'émotion de nos législateurs» (21).

Relisons quelques pages de son plaidoyer : «Tous les jours c'était la même journée, les mêmes occupations, la même promenade, la même nourriture, les mêmes descentes, et les mêmes ascensions d'escaliers revenant aux mêmes heures» (22). Avec l'horreur que son âme raffinée pouvait avoir pour la punition lente et continue de la vie des détenues, Edmond de Goncourt nous montre «l'engrenage d'une ronde d'êtres ayant cessé de vivre, condamnés à tourner éternellement sur ce champ de briques... Le travail était incessant, toujours recommençant, sans rien de ce qui anime, encourage, réjouit le travail, sans une parole, sans un mot, sans une exclamation, par laquelle se confesse tout haut le plaisir de la tâche terminée» (23).

---

(21) *Préfaces et Manifestes littéraires,* p. 50-51.
(22) *La Fille Elisa,* p. 183.
(23) *Ibid.,* pp. 186, 189.

Il lui semble que cette forme de torture qui subsiste en notre siècle moderne est une chose contre nature et qui ne devrait par exister. «Le silence continu ! Elisa eut bien à souffrir à l'effet de se faire à la dure règle. C'est tellement contre nature pour une créature humaine de se déshabituer de parler ! La parole, n'est-ce pas la manifestation d'une existence d'homme ou de femme tout aussi bien que le battement d'un pouls» ? (24).

Il explique l'impossibilité qu'il y a pour un être vivant de rester silencieux au milieu d'autres êtres. Ne pas parler est plus particulièrement dur aux femmes, dont les sentiments et les impressions ont davantage besoin de jaillir au dehors. Il souligne que même les ordres religieux de femmes n'ont pu s'astreindre au silence perpétuel. «Ne jamais parler !... On la voyait perpétuellement, les lèvres remuantes, comme mâchonner quelque chose, qu'elle se décidait, à la fin, à ravaler avec une contraction dans la face» (25).

A-t-on jamais écrit, plaidoyer aussi sensible et aussi juste que cet appel en faveur de l'adoucissement des prisons ? Lieu de punition, oui ; mais qu'on y soit condamné, même aux heures de récréation, au silence continu, voilà ce qu'Edmond de Goncourt aurait voulu que notre humanité n'admît pas.

Il nous décrit ensuite le parloir en ces termes : «Le parloir d'une maison centrale se compose de trois cages, ou plutôt de trois grands garde-manger grillagés de fer et soudés l'un à l'autre. Dans celui de droite on met les parents, dans celui du milieu est assise une sœur, sur une chaise de paille avec un dévidoir ; dans celui de gauche il y a la détenue. Ni baiser, ni serrement de main. Des paroles, des confidences, des effusions arrêtées, par la présence de cette surveillance immobile et glacée... Une entrevue où le bonheur de se voir, de se retrouver, ne peut se témoigner par une caresse, par une étreinte émue, par des lèvres posées sur une chair parente ou amie» (26).

(24) *La Fille Elisa,* p. 190.
(25) *Ibid.,* p. 191-92.
(26) *Ibid.,* p. 232.

Il note la lente dégénérescence que cette vie anormale amène chez la femme. Elle qui n'a tué que dans le désir, inexplicable chez une fille de son espèce, d'un amour pur et en quelque sorte idéalisé, Elisa change, moralement et physiquement, jusqu'à voler les bons «qui permettaient» à ces femmes... «sur l'argent de leur pécule, d'ajouter à leur ordinaire, les mangeailles figurant sur un tableau accroché au fond du réfectoire» (27). Condamnée, pour ces vols, à la ration de pain sec, Elisa devient de plus en plus idiote. Et c'est alors qu'Edmond de Goncourt s'élève contre la loi du silence.

*
* *

Les Goncourt ont donc tenté, dans leurs romans, de faire œuvre sociale, en montrant du doigt certaines plaies dont souffre notre monde contemporain. Œuvre d'âmes généreuses. Victor Hugo pouvait leur écrire à propos de *Germinie Lacerteux:* «Déjà le sentiment du progrès, la pitié pour le faible, l'amour pour le souffrant, éclatent de plus en plus dans vos éloquentes pages» (28).

Et eux-mêmes ont dit: «Alors j'ai songé à tous ces blagueurs qui soutiennent que la nature est la leçon et la source de toute bonté. La bonté! mais c'est une création de l'homme et sa plus grande, et sa plus merveilleuse, et sa plus divine, dirais-je par habitude — une création contre nature» (29). Oui, en effet, la bonté est une création de l'homme. A mesure que son âme s'est affinée, il a compris des sentiments qu'il n'éprouvait pas auparavant. La sensibilité, à mesure qu'elle progresse, enregistre les moindres répercussions qui se produisent autour d'elle. Peut-être la souffrance que fait ressentir la souffrance d'autrui est-elle la source de la bonté. Bonté à base d'égoïsme? Bonté quand même...

---

(27) *La Fille Elisa,* p. 250.

(28) Lettre de Victor Hugo dans le recueil de *Lettres* de Jules de Goncourt.

(29) *Journal,* 1866, p. 67.

«La nature, disent les Goncourt, ne fait point meilleur. Elle est une leçon d'endurcissement. L'humanité se désapprendrait si elle n'avait sous les yeux que ce spectacle de fatalité, ce circulus de dévorement où tout est à la force, où il n'est d'autre justice que la nécessité; où du plus petit au plus grand des animaux, du plus noble au plus vil, la vie de l'un vit de la mort de l'autre» (30). Mais, en progressant, le spectacle de cette lutte nous émeut, touche au plus profond de nos êtres révoltés par la souffrance.

Comme nous l'avons déjà dit, (*) Victor Hugo avant eux avait réclamé plus de pitié pour les filles tombées, les coupables emprisonnés, et que les châtiments fussents adoucis. Son action s'est-elle fait sentir sur les Goncourt? L'influence de Victor Hugo, énorme sur son époque, et sa pitié ardente, a-t-elle été la base de la pitié des Goncourt, qui ne dramatise rien, qui, d'ailleurs, n'offre même pas de remède aux peines qu'elle décrit? George Sand aussi fut pitoyable; cependant, nous écarterions peut-être son influence et chercherions plutôt dans Dickens une pitié parallèle à celle des Goncourt.

Parallèle, disons-nous. Bien que l'œuvre du grand romancier anglais soit devenue très populaire en France et qu'Edmond de Goncourt ait pu constater: «C'est curieux, c'est le catholicisme qui a apporté dans le monde la pitié à l'endroit des miséreux, et il a fallu dix-huit siècles pour que cette pitié eut son développement en littérature, — développement qui commence avec Dickens et continue — «avec vous», me crie-t-on» (31), nous ne croyons pas qu'ils se soient laissé influencer; ils étaient pour cela d'une nature trop indépendante et jalouse de son originalité. Mais ils ont subi le mouvement de pitié que ressentaient à cette époque, des sensibilités plus affinées que celles des générations précédentes.

---

(30) *Idées et Sensations,* p. 81.

(*) Chap. III, p. 60.

(31) *Journal,* 1895, p. 299-300.

L'école réaliste se réclamait de Dickens qu'une revue fondée en 1856 par quelques ardents pionniers de cette école, avait présenté comme un de ses maîtres. Ainsi le roman de Dickens était venu grossir «le flot d'idées morales, d'aspirations sociales qui déferle à sa suite, à partir de 1850, et fortifier par là même la sentimentalité humanitaire et démocratique où il se prolonge. Ayant ouvert la voie au réalisme, il lui montre la richesse, presque insoupçonnée, des sujets les plus triviaux, à condition cependant que l'œuvre, si sombre qu'elle paraisse, demeure toute illuminée de sympathie généreuse» (32).

C'est en quoi les Goncourt peuvent se réclamer de Dickens. Mais tandis que sa pitié va souvent aux petits, aux enfants, et qu'elle a «une tendresse profonde, je ne sais quel consolant dévouement» (33), celle des Goncourt s'adresse bien plutôt à la femme. D'autre part, l'espèce de leur pitié est différente. Celle de Dickens mettait, comme l'écrit J. Claretie, «un peu de sourire au fond de toutes choses, faisait entrer doucement dans le salon vide, dans la chambre pauvre, ce consolateur et ce charmeur éternel qui s'appelle d'un beau nom: «Le Rêve» (34). Les Goncourt ont beaucoup plus de pessimisme; ils sont émus, ils provoquent notre émotion, mais un amer désenchantement plane sur leurs livres; un fatalisme pèse sur leurs héroïnes, qui cherchent vainement à échapper à leur sort. Pessimisme qui provient sans doute en grande partie de l'incroyance. Les Goncourt ont réclamé que la religion fût laissée au peuple comme consolation, mais ils ne pouvaient avoir de ces combats de la vie malheureuse, que l'impression de luttes inutiles, ils ne pouvaient y ajouter ce fond de religion candide, et de poésie qui est un des plus grands charmes de Dickens et lui permet de faire luire quelque espoir même aux plus pauvres.

---

(32) Floris Delattre: *Dickens et la France,* p. 127.

(33) *Ibid.,* p. 68.

(34) Cité par F. Delattre: *Dickens et la France,* p .68: article nécrologique de J .Claretie dans l'«Illustration» du 18 juin 1870, p. 434.

Cette pitié qui leur faisait prévoir des œuvres d'assistance, n'allait cependant pas jusqu'à comprendre une autre forme de la bonté moderne. Ils n'admettaient guère qu'on essayât de donner aux classes laborieuses ce confort qu'ils aimaient tant pour eux-mêmes. «Aujourd'hui, écrit Jules dans ses lettres, les affaires se traitent dans une boîte de carton, le confort individuel détrône le luxe national, la façade des maisons est nue. Plus de palais, des appartements; plus de musées, des cabinets. L'humanité s'abaisse, l'homme grandit, il s'individualise, il se développe en dehors du mouvement général» (35).

A cette simplification des demeures ils auraient préféré le palais entouré de maisons misérables. C'est une conception; est-elle l'indice d'une bonté compréhensive ou moderne? Ils auraient volontiers plaint ces malheureux, leur auraient fait la charité. Ils ont pu admirer le peuple italien qui vit «sans humiliation dans la pauvreté, et sans amertume dans la misère, soulagé qu'il est par tant d'institutions de bienfaisance, et aussi par la main à la poche, des un peu moins pauvres que les plus pauvres» (36).

Aussi, quel cri d'indignation d'Edmond de Goncourt contre certaines réclamations des Communards de 1871! «Ce soir, dans les groupes, les communards se montrent pleins d'ironie à l'endroit de la charité. Ils rejettent théoriquement, avec dédain, les secours des bureaux de bienfaisance» (37). Que des hommes réclament non point un secours mais leur part de la joie du monde comme un dû légal, voilà ce que n'admettaient guère leurs esprits d'aristocrates, pourtant généreux. Qu'auraient-ils dit de quelques réformes sociales actuelles, bien incomplètes encore, telles que maisons d'habitations, soins aux mères, assurances qui rendent la vie de l'ouvrier meilleure?

Nous soulignons encore cette simple note du Journal: «Le pourboire, cette générosité essentiellement française, prouve l'hu-

(35) J. de Goncourt: *Lettres,* p. 20-21.
(36) *Journal,* 1867, p. 114.
(37) *Ibid.,* 1871, p. 289.

manité d'une nation. Elle veut, la France, qu'à la rémunération tarifée du travail ou du service, il s'ajoute pour le mercenaire, un peu de joie, un peu de bon temps, un peu d'ivresse» (38). Cette générosité purement individuelle qui ravale celui qui la reçoit, Edmond de Goncourt l'a considérée comme un joli geste de remerciement.

Mais notre critique de la pitié des Goncourt doit relater aussi un passage fameux de leurs *Idées et Sensations:* «Dans une société qui serait une aristocratie, mais une aristocratie de capacités, ouverte au peuple, se renouvelant et se recrutant largement jusque dans les intelligences ouvrières, je rêverais un gouvernement qui essayerait de tuer la Misère, abolirait la Fosse commune, ferait place à tous les morts, comme à tous les vivants, décréterait la justice gratuite, nommerait des avocats de pauvres, payés par le seul honneur de l'être, établirait devant Dieu, à l'église, la gratuité et l'égalité pour le baptême, le mariage, l'enterrement. Un gouvernement qui donnerait, dans l'hôpital une hospitalité magnifique à la maladie, un gouvernement qui créerait un ministère de la souffrance publique.» (39)

L'idée est généreuse, même si leur philanthropie s'explique avant tout par leur sensibilité, on doit s'incliner devant une bonté qui s'affirme le plus souvent au cours du *Journal.* Edmond l'a redit: «Ah, si un parti quelconque avait mis à exécution l'idée que je lui donnais dans ce *Journal,* l'idée de créer dans le gouvernement un Ministère de la souffrance publique, que de choses menaçantes, qui sont, ne seraient pas» (40). Prévoyait-il d'ailleurs que si la charité ne donnait pas immédiatement aux classes pauvres une réparation de l'inégalité de leur existence comparée à celle des classes plus fortunées, elles réclameraient, et d'une façon bien plus dangereuse, le droit au bonheur?

---

(38) *Ibid.,* 1887, p. 183-84.
(39) *Idées et Sensations,* p. 104. (*Journal,* 1863, p. 138.)
(40) *Journal,* 1885, p. 3.

Si leur pitié s'adressait en général à la classe pauvre, elle allait plus particulièrement à la femme, être faible, qui subit plus douloureusement les contre-coups de la misère. C'est donc à elle qu'ils ont consacré leurs pages les plus pitoyables. Nous verrons comment ils la jugeaient. A défaut d'amour, leur préférence allait à la jeune fille. Et leur pitié, aux femmes que les conditions matérielles de la vie et la souffrance morale font misérables.

CHAPITRE V

Le rôle social de la femme

La femme et son rôle social au XVIII[e] siècle : L'aristocrate ; la bourgeoise ; la femme du peuple. — Femmes d'aujourd'hui : Fillettes, jeunes filles, femmes. — Les prostituées. — L'opinion des Goncourt quant à la femme en général.

Les Goncourt ont été parmi ceux qui, au cours du XIX[e] siècle ont le plus écrit sur la femme. Les femmes ont tenu si peu de place dans leur vie privée qu'on est étonné qu'ils aient laissé un ensemble d'œuvres consacrées presque exclusivement à des figures féminines : *Germinie Lacerteux, Sœur Philomène, Madame Gervaisais, Manette Salomon, La Fille Elisa, Chérie, La Faustin,* etc... Presque tous leurs romans sont des portraits de femmes et ils ont suivi ce goût dans leurs livres documentaires de «petite histoire». Dans leur *Histoire de la Société française pendant la Révolution et sous le Directoire,* la femme joue un rôle prépondérant.

Or, leurs œuvres les montrent attirés, séduits par le XVIII[e] siècle. Ils ont tenu à nous présenter «la femme de l'ancien régime à la fois dans son unité et dans toutes ses variétés sociales»

nous dit Sainte-Beuve (1). La femme de ce temps, et surtout la femme aristocratique, leur plaisait. L'éducation qu'elle recevait et qui, nous le verrons, n'avait point la prétention de faire des «femmes savantes» mais bien plutôt des hôtesses charmantes, de spirituelles causeuses, des femmes pour les réceptions et la vie de salon, semble aux Goncourt la seule préparation convenable et suffisante au rôle qu'elles devaient jouer dans la société.

C'est cette femme destinée à la cour et au monde que les Goncourt étudieront tout d'abord dans *La femme au* XVIII^e^ *siècle* et dans leurs diverses autres œuvres d'histoire. Nous le remarquerons, dans leurs livres il n'y a guère de transition entre l'enfant et la femme aristocrate du XVIII^e^ siècle. La vie mondaine d'une jeune fille de l'aristocratie est alors un fait assez rare. Préparée dès sa tendre enfance au rôle purement extérieur qu'elle devait jouer dans la société, elle était mariée à sa sortie du couvent «avec un mari accepté et agréé par la famille» (2).

Suivons ici le rôle que jouait le mariage au point de vue social. Il n'était ni un «sacrement» ni une «institution» (3), ni l'union de deux êtres amoureux. Un jeune homme épousait une femme pour la «conservation de sa famille» (4), pour qu'elle lui donnât des enfants, qui continueraient sa race. Le mariage était l'alliance de deux aristocrates pour faire souche d'aristocrates. La famille était, dans ces alliances, l'élément prépondérant. C'était elle qui les organisait et les imposait. Elle ne prenait nul souci des désirs ou préférences des deux fiancés, mais jugeait les titres de noblesse et de fortune qui permettraient au descendant de continuer avec le plus d'éclat sa lignée et de paraître le plus brillamment à la cour, cette cour vers qui se tournaient toutes les ambitions.

---

(1) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis,* T. 4, p. 3.
(2) *La femme au* XVIII^e^ *siècle,* p. 22.
(3) *Ibid.,* p. 231.
(4) *Ibid.,* p. 12.

C'étaient parfois des enfants encore qu'on unissait comme époux et épouse, et l'on ne s'inquiétait point des différends qui surgiraient entre ces deux êtres. La famille n'avait en vue qu'elle-même, son pouvoir, sa force.

La fortune jouait aussi un rôle dans ces unions. Des gentilshommes épousaient des jeunes filles de la grande bourgeoisie pour leur dot. Par ces mésalliances la bourgeoisie commençait à pénétrer dans la haute société.

L'amour n'avait donc aucun rôle dans le mariage. Bien qu'il arrivât parfois que les jeunes époux trouvaient l'amour au seuil de leur nouvelle demeure, l'homme ne l'attendait pas, et la femme, qui l'avait peut-être espéré au couvent, prenait stoïquement son parti, s'il était absent du mariage.

Une fois tenus les engagements, qui n'en étaient en somme que vis-à-vis de la société, de représenter dignement leur race, de la perpétuer par les enfants, tous les deux se jugeaient libres, l'homme d'être léger, la femme d'être infidèle.

Au point de vue social, rien à redire. Si le cœur ou les sens des personnages n'avaient point leur compte, la famille subsistait, avec ses traditions, sa descendance, ses obligations, tenant son rang social et le transmettant à ses héritiers. Une grande famille, par sa valeur, par sa noblesse, avait un pouvoir, constituait une puissance.

Cependant la jeune femme, désabusée de tous les rêves qu'elle avait nourris à l'ombre du monastère avec ses compagnes, faisait son entrée dans un monde ironique et railleur. Si elle était honnête, elle voyait bien vite sa réserve taxée de pruderie. Mlle d'Este ne disait-elle pas qu' «il n'y a qu'un mauvais choix ou l'inconstance d'une femme qui puissent flétrir une réputation» (5)? Elle avait un cœur et des sens insatisfaits; l'exemple, ensuite, l'exemple de toutes les femmes ayant un amant avoué, autorisé par la société, lui en imposait presque l'obligation. La

(5) *La femme au* XVIII^e *siècle*, p. 149.

femme, donc, «par crainte du ridicule», par «snobisme», ou par passion, comblait le vide de sa vie en acceptant un amant. Celui-ci d'ailleurs ne promettait et n'exigeait pas plus que le mari la fidélité. Un amant parti, un autre prenait la suite. L'amour disparaissait, remplacé par le désir fugace. Hommes et femmes se grisaient, comme d'un champagne, d'une volupté légère «qui est l'élément, l'inspiration, la vie et le génie de ce temps» ont dit les Goncourt (6) approuvant sans doute la légèreté de ces liens, le caprice qui en guidait la fantaisie.

Dans les salons de cette société, assez pourrie, mais brillante, ils admirent la femme, sous le sceptre de qui «se formait et se constituait cette France si fière d'elle-même, d'une grâce si accomplie, d'une si rare élégance, la France polie du XVIII[e] siècle, un monde social qui jusqu'en 1789 allait apparaître, au-dessus de toute l'Europe, comme la patrie du goût de tous les Etats, comme l'école des usages de toutes les nations, comme le modèle des mœurs humaines» (7).

C'est décrire toute l'importance du rôle de cette femme, mignarde et gracieuse, spirituelle et intelligente, et souvent cultivée, en dépit d'une éducation assez libre et assez peu profonde. Le sceptre de son royaume s'étend au delà des limites de la société française, à toute l'Europe, en sorte que la France apparaît comme le phare brillant de la mode et des mœurs du temps. Mœurs légères, dira-t-on? Mais à l'inconstance dans l'amour, à la frivolité, plus, à une sécheresse de cœur et même à de la cruauté, les Goncourt opposent que la «bonne compagnie... fit plus que de maintenir toutes les lois qui dérivent du goût: elle exerça encore une influence morale en mettant en circulation de certaines vertus d'usage et de pratiques, en faisant garder un orgueil aux âmes, en sauvant la noblesse dans les consciences». Elle était, d'après eux, «la religion de l'honneur, la

(6) *Ibid.*, p. 151.
(7) *Ibid.*, p. 63.

dernière et la plus désintéressée des religions d'une aristocratie» (8).

Outre ce rôle général dans la société, la femme du XVIII^e^ siècle qui «se témoigne avant tout par la conversation» (9), par son esprit, l'art de grouper des valeurs autour d'elle, d'en amener quelques-unes à la gloire, est la reine de son salon, «la muse et le conseil de l'écrivain, le juge, le public souverain des lettres. Les théories philosophiques, souvent inspirées par elle, doivent lui plaire, elles doivent l'aborder avec un sourire si elles veulent avoir la vogue et le retentissement. L'intelligence ne revêtira pas une forme, l'esprit n'imaginera pas un ton, l'ennui même ne prendra pas un déguisement, qui ne soit un hommage à cette maîtresse toute puissante réglant le prix des œuvres et l'estime des auteurs» (10). La femme remplace la foi absente; c'est à elle que vont les croyances et c'est donc autour d'elle que les Goncourt font tourner une partie de l'univers. Ce rôle éblouissant de la femme du XVIII^e^ siècle cache, au fond, beaucoup d'ennui, et la constitution fragile d'une femme dont le sang a besoin d'être refait par une vie moins fastueuse, purifié par l'apport d'un sang plébéien.

Cette aristocrate nerveuse, surmenée, elle synthétise pour les Goncourt la Parisienne, la femme dont les défauts comme les qualités font un être charmant et prenant, qui règne, par la grâce, sur le monde. Elle a toutes les qualités et tous les défauts de la Parisienne actuelle. «Les mouvements et les instincts de son cœur ont peu de vigueur, d'élan, et d'emportement» (11). Elle est peu passionnée, c'est une femme que la pensée et la sensibilité dirigent sans que sa pensée soit très profonde, sans que sa sensibilité soit trop étendue. «Elle est la Parisienne, cette Parisienne grandie dans ces milieux excitants qui hâtent et forcent

(8) *La femme au* XVIII^e^ *siècle*, p. 64-65.
(9) *Ibid.*, p. 392.
(10) *Ibid.*, p. 400.
(11) (12) *Ibid.*, p. 180.

la puberté, mûrissent le corps avant l'âge et font ces organisations alanguies et nerveuses auxquelles est défendue la forte santé des sens et du tempérament» (12). C'est l'aïeule de *Chérie*.

Après une existence brillante et légère, la femme acceptait la vieillesse et la mort avec une philosophie sereine, ou tout au moins désabusée qu'elle montre presque tout au long de sa vie et qui semble aux Goncourt sa plus forte vertu.

Telle quelle, la jeune aristocrate du XVIII[e] siècle, avec son esprit enjoué, son scepticisme, leur paraît la plus charmante des femmes, le type de celle qu'ils rêvaient pour amie.

Mais plus tard nous verrons Edmond lui reprocher non sans justesse ce scepticisme, qu'il partageait, et ce positivisme assez sec. C'est que, en vieillissant, il perdit un peu de son dédain de la femme; il aurait aimé rencontrer, à son déclin, non seulement une femme d'esprit, mais encore une femme de cœur, pour faire d'elle la confidente de ses chagrins.

*
* *

A côté de cette femme, reine d'un siècle, naît et s'élève, à l'ombre d'une demeure sans éclat, la bourgeoise. L'une tient le sceptre, l'autre prépare son ascension. Les Goncourt nous ont décrit la bourgeoise en des tableaux qui pourraient être signés d'un Chardin de la plume. Elle n'a pas des enfants uniquement pour se perpétuer en eux: elle les aime, les éduque; les obligations de la société ne la contraignent point à se séparer d'eux. Elle ne pleure pas quand une petite fille lui naît. Elle remplit sans chagrin son rôle de mère. Chez la bourgeoise, la maternité n'a pas de «fausse honte». Elle aime ses enfants «à les aimer», car les enfants lui ont «moins coûté qu'aux autres»; elle n'a pas été obligée «de retrancher sur ses plaisirs, de ne plus vivre, pour donner la vie à ces importuns petits êtres» (13).

(13) *La femme au* XVIII[e] *siècle*, p. 249.

La mère bourgeoise ne se sépare pas de sa petite fille dès la naissance. Elle se fait sa première éducatrice. Elle lui enseigne les vertus domestiques, les vertus du foyer. La petite fille grandit en portant sur sa jupe les outils des travaux de femme, des ciseaux et une pelote, comme signe de sa vocation. C'est une autre vie qu'elle suit, cette jeune fille, une vie moins brillante, plus en profondeur, et qui la prépare au rôle social de plus en plus important qu'elle jouera dans la société.

La bourgeoise commence, par l'extension de ses affaires, à prendre un rôle prépondérant. C'est elle qui va être appelée à remplacer l'aristocratie, apporter, au lieu de qualités brillantes, mais parfois si vaines, ses vertus traditionnelles, la clarté de son jugement, son esprit d'ordre, d'économie, et mettre du solide à la place du brillant, former toute cette forte ossature sur laquelle, après la Révolution, la France se refera.

Pour la jeune fille bourgeoise, la vie était donc une vie calme qui la préparait à une union plus calme encore, et qu'elle ne désirait pas immédiatement. En effet, jeune fille, elle jouissait d'une certaine indépendance, qu'elle consacrait souvent à l'étude et que le mariage, par ses obligations, arrêtait ou entravait. A la femme aristocrate le mariage ouvrait les portes d'un salon brillant, apportait la liberté ; à la jeune fille bourgeoise le mariage donnait «des devoirs» (14). On comprend son hésitation, même sa répugnance, à prendre un époux sans amour. Le mariage bourgeois apporte à la femme «tout le sérieux de la vie, du labeur, des responsabilités et l'esclavage du foyer» (15), il faut donc qu'en revanche il lui donne un amour sérieux et honnête, un amour fidèle. La bourgeoise en effet pourra avoir parfois un amant, mais cela en cachette. Dans la vie habituelle elle est vertueuse et chaste.

Les grandes bourgeoises avaient leurs salons, elles aussi, et souvent un salon plus intellectuel que ceux de l'aristocratie.

---

(14) *La femme au* XVIII^e *siècle,* p. 235.

(15) *Ibid.*

Elles étaient d'ailleurs plus développées que les femmes de cette dernière classe au point de vue de l'instruction.

Tandis que l'aristocratie, d'après l'exposé des Goncourt, représentait la grâce et la légèreté du siècle, la bourgeoisie conservait les fortes vertus qui font la continuation d'une race, et les augmentait par son perfectionnement intellectuel.

*
* *

Parmi la masse des volumes du XVIII[e] siècle et de la Révolution, écrits de tous ordres et de tous genres consultés pour leur histoire du temps, ils ont noté aussi bien le rôle de la femme du peuple: créature primitive, sans éducation, «enfoncée dans la matière de la brutalité, à laquelle la notion du gouvernement est donnée par l'exécution de la place de Grève, la notion de la force publique par le guet, la notion de la justice par le commissaire, la notion du christianisme par neuf tours autour de la châsse de la bonne sainte Geneviève» (16).

Pour elle, c'est «le labeur, la misère de la vie, de la maladie, des privations, des jours sans feu, des enfants sans pain, l'existence implacable, écrasante» (17), l'ivresse du dimanche. Chez cette misérable créature germe l'esprit de révolte qui la fera hurler bientôt aux portes de Versailles.

On peut dire qu'à cette époque la femme aspirait, dans toutes les classes, à quelque chose de nouveau; l'aristocrate avait l'ennui, la bourgeoise l'ambition, et la femme du peuple l'envie. Toutes attendaient quelque chose de ce siècle où elles tenaient le sceptre, l'aristocrate par sa grâce et sa courtoisie, la bourgeoise par son intelligence, et le peuple par ses filles; car du bourbier où croupit une classe misérable naissent aussi les courtisanes.

Le siècle leur fut indulgent. En aurait-il pu aller autrement, alors que la débauche courait les palais et les rues? La femme

(16) *La femme au* XVIII[e] *siècle*, p. 279.
(17) *Ibid.*, p. 281.

de l'aristocratie prétendait et aspirait au rôle de maîtresse, la bourgeoise y réussissait, la femme du peuple y entrait victorieuse. (*)

L'avènement de Mme du Barry, c'est la première victoire du peuple, c'est aussi le début de l'ébranlement qui fera crouler tout l'édifice sur lequel repose la monarchie.

A toutes ces femmes en quête du souffle d'air qui renouvellerait l'atmosphère, Rousseau, par sa *Nouvelle Héloïse,* qui fait «une révolution dans le cœur de la femme», apporte le rafraîchissement d'un vent nouveau. La femme qui s'étiole dans sa serre chaude, la femme qui se meurt, «se réveille au souffle de Rousseau. Un frémissement passe dans le plus secret de son être» (18).

Mais ce n'est pas seulement à l'aristocrate oisive que parle Rousseau. A sa voix, la bourgeoise s'émeut et s'entraîne. Le vent qui vient de la montagne apprend aux femmes, nous disent les Goncourt, l'ivresse de la liberté et leur «rouvre le paradis perdu des champs et des bois» (19), et c'est lui qui fera les bourgeoises révolutionnaires.

C'est donc à l'influence de Rousseau que les Goncourt rapportent le changement d'esprit de la femme, son premier goût d'indépendance. Témoin ce passage: «Humanité! c'est cette belle chimère de l'œuvre de Rousseau qui entraînera la femme dans le rêve des vérités abstraites, et la fera arriver à la Révolution avec des trésors d'enthousiasme tout prêts pour l'Utopie» (20). Rousseau est pour eux le présage de la Révolution. C'est lui qui commence à inculquer à l'aristocratie et à la bourgeoisie un goût d'indépendance, l'idée de liberté qui s'est déjà levée avec le

---

(*) Trois maîtresses du roi Louis XV. L'aristocrate, Mme des Tournelles; la bourgeoise, Mme de Pompadour; la femme du peuple, Mme du Barry: il n'est que de lire le livre des Goncourt: *Les maîtresses de Louis XV.*

(18) *La femme au* XVIII^e *siècle,* p. 437.

(19) *Ibid.,* p. 447.

(20) *Ibid.,* p. 442.

protestantisme et qu'encourage le prestige de l'Amérique. «Liberté» est un mot qui se met à courir les rues. La marquise de Pisani, pupille de Malesherbes est un exemple de ces femmes de l'aristocratie que passionnaient les nouvelles idées (21).

La Révolution approche. Toutes ces belles têtes poudrées de la noblesse ou de la bourgeoisie servante, même si elles ont espéré ardemment la liberté, vont tomber, sans avoir pu prévoir la tourmente qui les emportera. La Révolution, nous disent les Goncourt, est l'heure de la femme du peuple; cette oppressée, cette malheureuse, qui n'a pas eu son rôle jusqu'alors, se dresse hurlante et menaçante; elle se donne le droit de juger et de punir. Le premier élan révolutionnaire lui a été insufflé par la misère; le second est soutenu par l'esprit de vengeance, et l'espoir de ne pas retomber dans la situation malheureuse d'auparavant.

Cependant, malgré les bouleversements de la Révolution qui ébranle tous les esprits, il est quelques femmes qui attendent de ce bouleversement un progrès pour la situation sociale de leur sexe. De la liberté, la femme attend l'espérance d'une nouvelle vie pour elle: «La femme, la Bastille prise, avait senti en elle une émotion et une fébrilité. Elle s'était engouée de la liberté, comme on s'engoue d'une espérance, et elle s'était mise à aimer cette fée naissante pour l'avenir qu'elle lui promettait, pour les grâces et les sourires futurs qu'elle lui rêvait. Dans la liberté, la femme caressait, enivrée et charmée, ses illusions en éveil» (22).

La République organisée, la femme ne croyait-elle pas recevoir des droits qu'elle n'avait pas? Allait-elle abandonner son rôle de maîtresse de maison, d'épouse, de mère, son rôle borné à «l'enceinte de la maison particulière» (23), pour toucher aux

(21) L'on peut consulter à ce sujet: *Jarousseau, le pasteur du désert,* par Eug. Pelletan, pp. 204, 207, 216.

(22) *Révolution,* p. 379-80.

(23) *Ibid.,* p. 381.

fonctions publiques? Allait-elle enfin avoir un rôle politique au grand jour, au lieu d'être obligée de devenir la maîtresse d'un roi pour avoir quelque pouvoir? Allait-elle naître enfin à la vie publique?

Les Goncourt nous disent la désillusion de la femme à qui ne furent point concédés tous les droits qu'elle espérait de la Révolution. La République ne prit nul souci de ses désirs. Il lui fut accordé le titre de citoyenne, et d'être admise à sa majorité aux assemblées primaires, ainsi qu'un droit dont elle fit le plus grand usage: le droit de divorcer. Il est d'ailleurs curieux de constater le nombre considérable de divorces qui suivent toujours les époques troublées des révolutions. Sans doute, dans le souffle ardent de la liberté, chacun pense-t-il à sa liberté individuelle et veut-il affirmer ses droits au bonheur.

Et les Goncourt se sont élevés avec force contre le divorce, destructeur des liens de la famille. Non seulement ils ont considéré que le divorce, au moment de la Révolution, était le commencement du déséquilibre d'une société; mais encore, à leur époque, ils ont signalé le péril du divorce, «ce tueur du mariage catholique, ce radical métamorphoseur de la vieille société» (24). Et parlant de la loi du divorce au temps de la Révolution, ils s'écrient: «Pour que dans l'histoire de l'humanité un peuple donne l'exemple de toutes les anarchies, une loi d'anarchie dérègle la société domestique du Directoire: la loi du divorce. Les choses, les esprits, tout est vacillant, flottant; et le foyer même de ce monde sans lendemain est précaire et transitoire. L'association conjugale n'est plus que temporaire; cette indissolubilité qui est la sainteté civile du devoir d'amour et la rationnelle sanction de l'union, est rayée des institutions sociales» (25).

Cependant ces quelques droits ne satisfont pas la femme de l'âge révolutionnaire. Elle avait pensé obtenir des droits politiques; elle n'en recevait aucun. Etait-elle mûre, d'ailleurs,

(24) *Journal*, 1887, p. 214.
(25) *Directoire*, p. 178.

pour obtenir les avantages qu'elle espérait? Non! sans doute à l'heure actuelle l'éducation politique de la femme n'est pas très étendue; en ce temps-là elle était nulle. Avait-elle donc eu tort d'espérer? Non! puisque les idées féministes et les conquêtes du féminisme se sont étendues au loin.

«Le parti de la femme naissait avec Théroigne de Méricourt. Dans le déchaînement de la liberté, elle appelait la femme à l'émancipation. Elle demandait que le civisme lui fît des devoirs, l'héroïsme des droits. Elle voulait hautement, et la première, faire sortir son sexe du ménage, pour le faire entrer dans la Patrie» (26). C'était en somme une des premières féministes, une des têtes de la phalange qui allait réclamer pour la femme une place tout autre que celle que son rôle jusqu'alors dans la société semblait lui assigner.

La femme déçue chercha à s'en consoler par l'amour, nous disent les Goncourt, mais par un amour bien différent de celui d'avant 1789. L'heure n'est plus à ce léger babillage de la cour, au flirt, à ces amourettes qui changent d'un jour à l'autre. C'est que la mort rôde autour des portes et rend les sentiments plus vivaces et plus violents. L'amour devient «passion».

Donc au moment de la Révolution la femme perd de sa légèreté, même de sa grâce; elle commence à devenir plus sérieuse dans ses idées comme dans sa vie. Au moment du Directoire, elle se lancera avec frénésie dans le plaisir. Cependant les espoirs qu'elle a eus à l'époque révolutionnaire sont en elle, et progressent. Elle ne peut retomber à l'état où elle était avant 1789. De même que toute la société, elle subit une évolution. Des germes ont été déposés en elle par les mots de «Liberté, Egalité». Cette liberté et cette égalité lui sembleront nécessaires au développement de sa personnalité, et elle les revendiquera de plus en plus âprement.

---

(26) *Portraits intimes du* XVIII^e^ *siècle,* (Théroigne de Méricourt), p. 180.

* *
*

«Depuis Eve, disent les Goncourt dans *Charles Demailly*, la femme est un parti; depuis l'ère chrétienne, un pouvoir. Depuis la Révolution, la femme a encore grandi. Elle s'est transfigurée, idéalisée (*); au XIX^e^ siècle, la femme est une victime» (27).

Qu'est-ce qui fait d'elle une victime, d'après eux? C'est le sérieux de la vie remplaçant la légèreté du XVIII^e^ siècle, c'est toutes choses qui deviennent graves, le mariage aussi bien que l'adultère; c'est, encore, tout ce que la femme a montré en prouvant qu'elle pouvait être aussi courageuse que l'homme et avoir autant de talent que lui; «L'égalité de la femme devant l'homme établie depuis 1789 par le courage d'esprit, le génie, le droit à l'échafaud, le droit à la postérité» (28). Madame Roland, Madame de Staël concourent, selon les Goncourt, à ce nouvel avènement de la femme, bien que la femme ait montré auparavant aussi, qu'elle pouvait être courageuse, (Jeanne d'Arc) ou lettrée (Marguerite de Navarre); cependant, il y a certes une grande progression, amenée par une culture plus étendue et plus généralisée.

«Mais mieux que ces voix, mieux que ces évolutions de mœurs et ces exemples individuels, une parole, une influence, ont donné à la femme l'opinion publique, et lui ont valu cette couronne d'épines; cette parole est le roman» (29).

Ce roman, les Goncourt l'ont écrit en étudiant les tendances à l'émancipation de la femme dans *Renée Mauperin*. Certains ont prétendu que la femme avait peu évolué, que tout n'était chez elle qu'apparence. Il serait cependant superflu de discuter le contraire: l'évolution est considérable, du point de vue matériel,

---

(*) «Elle est symbole et religion» (Michelet: *Les Femmes de la Révolution», p.* 65.)

(27) *Ch. Demailly*, p. 236.

(28) *Ibid.*

(29) *Ibid.*

économique, intellectuel et moral, et c'est bien dans le roman qu'elle apparaît avec le plus de force. Si le roman lui a valu une couronne d'épines, il a été le premier à noter son développement et aussi à demander pour elle l'émancipation. La femme «moralement ne veut plus être une poupée ou un reflet», a dit M. Charles Brun (30) étudiant l'évolution de la femme dans le roman contemporain. Avant lui, les Goncourt l'ont affirmé.

*
* *

Renée Mauperin, ce n'est plus la jeune fille qu'un siècle façonne à son gré en lui imposant des gestes et une âme fermée par les conventions modernes. Elle veut être elle; c'est elle qui commence, par le rejet de sa livrée de femme-poupée, l'ère des femmes affranchies. Mais comme elle est chaste encore! et comme toutes ses libertés d'allure et de langage semblent anodines à notre jeune génération si avertie!

Les Goncourt ont su faire preuve d'esprit moderne, en réclamant par leur œuvre l'indépendance de la jeune fille. S'ils ont été fidèles à leur goût pour le XVIII[e] siècle, en admirant, en général, la femme spirituelle et brillante de cette époque, ils ont désiré pourtant que celle de leur temps fût moins enfermée dans les traditions, pût s'épanouir, devenir elle-même et originale. Ils ont, d'ailleurs, toujours été pour le libre développement d'une personnalité, fût-elle féminine. Et, ce qui les a le plus choqués dans la prostituée, par exemple, c'est la perte de sa personnalité; ce qui les a le plus attristés dans les prisons pour femmes, c'est l'annihilation complète de la personnalité.

Les jeunes filles ont beaucoup intéressé les Goncourt. Même les petites filles, en qui s'ajoute, à la grâce de l'enfant, le charme naissant de la femme. Les lettres de Jules écrivant au nom des deux frères aux fillettes Marcille en sont une amusante preuve (31).

---

(30) Ch. Brun: *Le Roman social en France au* XIX[e] *siècle,* p. 166.
(31) Voir *Lettres* de Jules de Goncourt, pp. 194, 211-12-13.

Grave symptôme, nous dit Henry Céard, chez certains hommes, «qui ne veulent plus rien de la femme...» «les gamines semblent les consoler des grandes personnes qu'ils ont trop eues» (32).

Ces enfants les reposaient-elles seulement de la «fatigue des persévérantes fidélités et de l'ennui des liaisons brutalement rompues?» (33). M. H. Céard nous le suggère encore et l'on serait tenté de l'en croire.

Quoi qu'il en soit, les Goncourt ont subi l'enchantement de la petite fille et de la jeune fille. Faisaient-elles, à leurs âmes de collectionneurs, l'effet d'amusants bibelots intéressants à étudier? Avaient-elles pour eux le charme de la fraîcheur d'âmes toutes neuves, originales encore? A leurs yeux, tout ce qui n'a subi nulle forte empreinte a une valeur très particulière.

Ils les ont observées au couvent, en pension, dans le monde (*Sœur Philomène, Chérie*). Ils les ont regardées aussi dans les taudis misérables où elles apprennent, trop jeunes, le vice (*La fille Elisa*); ils ont vu la petite fille obligée de se défendre contre les brutalités du monde (*Germinie Lacerteux*).

Il y a une grande pitié dans leur étude des âmes de petites filles, nées dans la misère. Mais leurs meilleures observations portent, peut-être sur le couvent et l'emprise du culte sur l'âme enfantine.

Chérie est l'étude très fouillée d'une petite fille du Second Empire, qui devient jeune fille. Peu d'auteurs ont indiqué avec autant d'audace le rôle que jouent les éléments physiologiques dans la psychologie de la jeune fille, et l'influence de l'évolution physique sur sa mentalité. *Chérie* ressemble aux aristocrates du XVIII[e] siècle en ce que sa vie d'enfant et de jeune fille est toute orientée vers l'attente de l'amour et du mariage. On a dit, et beaucoup l'ont cru, qu'en écrivant *Chérie,* Edmond de Goncourt a voulu faire le portrait de Marie Bashkirtseff, l'artiste peintre

(32) Préface aux *Lettres* de J. de Goncourt, p. IX.
(33) *Ibid.*

russe élevée à Nice et morte à Paris, la «Jeune Fille» (34) qui exerça tant de charme et de séduction sur les littérateurs et les peintres de son temps. Marie Bashkirtseff, morte phtisique toute jeune, a laissé des notes émouvantes où nous retrouvons peut-être un peu, dans la petite fille ardente, curieuse, observatrice, coquette, le modèle de *Chérie*. Nous y retrouverons aussi ce dédain de l'hypocrisie, cette sorte de dureté, provenant de l'ignorance de la pauvreté et d'une sévérité assez grande envers soi-même qui caractérisait «Moussia». Mais tandis que Chérie n'est qu'artiste dans l'art de s'habiller, Marie Bashkirtseff, qui l'était également, possédait une nature artistique exceptionnelle, dont témoignent ses peintures, une culture rare, une intelligence originale et qui lui était bien particulière.

Chérie ne peut-être le portrait de «Moussia». «Chérie» veut représenter une vraie Parisienne et il semblerait bien extraordinaire, pour des artistes du «document», qu'ils aient pris comme modèle une étrangère, une de ces cosmopolites si difficiles à saisir quand on veut fixer l'image d'une jeune fille de la société de l'époque, car chez des jeunes filles comme «Moussia» tout est exceptionnel et vise à l'originalité.

Cependant la vérité nous oblige à dire que Marie Bashkirtseff avait cru, aussi bien que le grand public, qu'elle avait été visée dans *Chérie* dont elle s'est vue outragée. Dans son Journal, elle s'élève contre la «défiguration» de sa personne. «C'est moi qu'on attaque... Et lorsque, bien tranquille et seule dans ma chambre au milieu de mes livres, après avoir travaillé huit ou dix heures, je songe à ce qu'on peut raconter de moi, que je suis moralement arrachée de ce milieu sépulcral, déshabillée, commentée, défigurée, qu'on me prête des pensées, des actes... Eh bien! les bras en tombent et l'on a envie de pleurer» (35).

---

(34) Maurice Barrès, cité par Albéric Cahuet, dans *Moussia*, p. 197.
(35) Marie Bashkirtseff: *Journal*, T. II, 1882, p. 361-62 (20 mai).

Elle envoya à Edmond de Goncourt son propre Journal afin qu'il pût mieux se rendre compte combien elle était différente de son héroïne à lui et ce que pensait une jeune fille comme elle. Edmond ne le lut pas, nous rapporte Albéric Cahuet (36), dont nous partageons l'avis qu' «Edmond de Goncourt n'avait pas voulu que son héroïne fût une créature sans humanité, insexuelle, abstraite, «mensongèrement idéale». D'apparence frêle, mais bien constituée, et en possession de toutes ses forces vitales, Chérie était douée du tempérament des vraies femmes amoureuses. Elle avait ce sang chaud qui exige le mariage» (37). D'ailleurs, ce portrait ne fut tracé que d'après des notes prises chez différentes jeunes filles, et non sur la belle, ardente, complexe et si personnelle créature qu'était Moussia.

Le mariage s'offre à Chérie comme il se présentait à sa grand'mère. Il est encore l'union de deux familles, de deux intérêts ou de deux maisons. La raison sociale, en effet, tend à prendre, au siècle de la bourgeoisie, le rôle de la famille noble. Nous voyons dans *Renée Mauperin* le mariage de Mme Bourjot qui représente l'alliance de deux grandes maisons de commerce. Chérie est encore la transition entre le XVIII[e] siècle et la jeune fille moderne. Elle attend le mariage comme la liberté, mais avec cette différence qu'elle l'attend avec l'amour.

*
* *

Les Goncourt ont peu étudié le rôle social de la femme, tout au moins peu recherché la portée de son rôle social. Leurs œuvres ne sont que des photographies de types. Mais ne l'avons-nous pas déjà dit, tout roman de mœurs a une portée sociale; les leurs peuvent donc prêter à quelques déductions.

Pour eux, en tous cas, la femme doit être confinée dans son rôle d'épouse, de mère, ou de compagne passagère. Hôtesse ou

(36) Albéric Cahuet, *Moussia*, p. 177.
(37) *Ibid.*, p. 173.

prostituée, son rôle est d'être le rayon de soleil de la vie de l'homme. Ils ne l'ont guère admise ni comme collaboratrice, ni comme associée. Chose assez curieuse, en confinant la femme à la maison ils ont été pourtant les premiers, nous l'avons dit, à réclamer pour elle la liberté, à souhaiter qu'elle ne soit plus un jouet. Cependant ils ne l'ont pas désirée plus instruite. Et il semble qu'il y ait là antagonisme entre leur intelligence et leurs préjugés d'hommes.

Ils ont tracé d'excellents portraits de la bourgeoisie du temps. Avec Madame Bourjot, Madame Davarande, l'une et l'autre ambitieuses, nous pénétrons dans le monde des grandes bourgeoises qui veulent faire figure d'aristocrates, ont encore le respect du titre et se modèlent sur un type de femme à la mode. Portant la même coupe de robe qu'elle, elles s'efforcent d'avoir les mêmes goûts et les mêmes pensées, qui font «distinguée».

Nous ne classerons pas Madame Gervaisais dans cette catégorie. Elle demeure plutôt l'aristocrate, dans un siècle où son pouvoir diminue, dans une société égalitaire où elle se trouve presque dépassée. *Madame Gervaisais* n'est d'ailleurs que l'étude de l'emprise de la religion sur la femme. Les femmes ne peuvent se passer de religion, ont dit les Goncourt, «la religion est une partie du sexe de la femme» (38). Ils jugent que la femme, avec son âme toujours ouverte à l'amour, son imagination qui cherche à parer la vie d'un idéal parfois chimérique, son besoin de dévouement, n'a que la religion pour permettre à ces sentiments de s'épanouir dans un mirage heureux si elle ne les dépense dans une passion quelconque. «Il faut aux femmes une pitié plutôt tendre que raisonnée...», disait Joubert dans ses *Maximes* (39).

Et c'est bien l'impression des Goncourt que la femme recherche dans la religion tout ce que son cœur blessé par la vie n'y a point trouvé. C'est la sensibilité de la femme qui appelle

(38) *Journal,* 1857, p. 178.
(39) Joubert: *Pensées,* T. I, p. 108.

la religion comme un apaisement à ses désirs de quelque chose d'élevé, d'irréel.

Pour M. P. Sabatier les femmes dans l'œuvre des Goncourt font l'effet «d'aristocrates déclassées». Mais ces femmes, il le dit lui-même, «sont plus froissées par les formes extérieures que par les faits eux-mêmes» (40). Ce ne sont donc point tant des aristocrates déclassées que de simples femmes qui ont le désir de s'élever au-dessus de leur condition actuelle et de perfectionner leur être.

*
* *

Les Goncourt ont très largement étudié une autre classe de femmes — les prostituées. *Dans la Femme au XVIII^e^ siècle,* dans leur *Histoire de la Société Française pendant la Révolution et sous le Directoire,* ils ont indiqué avec beaucoup de pitié pourquoi ces femmes étaient déchues.

Ils ont donné comme première cause la misère, qui les amène là par degrés ou les y plonge d'un seul coup. «On trouve, ont-ils dit, dans cette corruption, un premier son de désespoir» (41).

L'éducation, le mauvais exemple reçu dès l'enfance, «les spectacles qui les entourent», dont rien ne les défend ou ne les protège, dont «rien ne conserve le sens de l'honneur» (42), c'est le premier pas vers l'abîme.

L'enfant qui connaît tout, qui n'apprend pas le respect d'elle-même se trouve donc, en face de la vie, démunie pour lutter courageusement contre la misère environnante qui l'épouvante par son atrocité. Les femmes du Tiers-Etat ont glissé à la prostitution aussi par suite de la misère des temps révolutionnaires, de la baisse du salaire, qui semblaient rendre l'effort inutile ou dégoûter de l'effort, causes qui reparaissent actuellement. Le siècle lui-même encourageait d'ailleurs cette «insouciance d'immoralité, cette se-

(40) P. Sabatier, *L'Esthétique des Goncourt,* p. 377.
(41) *La femme au* XVIII^e^ *siècle,* p. 288-89.
(42) *Ibid.,* p. 284.

reine inconscience, la débauche de la femme. L'indulgence n'était-elle point partout autour de la fille comme une complicité? Et n'y avait-il point pour elle, dans les idées du temps, une sorte de douceur tolérante et presque une sympathie sociale» (43).

Notre morale moderne a beaucoup changé, ont affirmé les Goncourt. Pour juger la tolérance du XVIII[e] siècle, il faut faire abstraction de tout ce que le XIX[e] a apporté aux mœurs générales de pudeur au moins apparente. «La conscience publique d'alors mettait bien la fille hors la loi, mais elle ne la mettait pas hors l'humanité; elle la mettait à peine hors la Société» (44).

Le XIX[e] siècle eut moins d'indulgence pour la femme tombée, sur qui les deux frères ont voulu attirer notre attention, et émouvoir en sa faveur notre sensibilité. Les mêmes causes donnent à l'enfant pauvre l'idée de vendre son corps: une jeunesse malheureuse, la faim, les mauvais exemples, la tentation. Dans *Germinie Lacerteux,* qu'un certain sentiment sauve de la déchéance finale, dans la *Fille Elisa,* les Goncourt ont bien indiqué le vice qui entoure l'enfance, ne respecte rien d'elle, la salit par des spectacles ou des attouchements. Mais ils nous ont dit aussi que la paresse, le manque de volonté, et les conditions de vie physique de la jeune fille, pouvaient l'amener à envisager sans répugnance la vente de son corps.

Au XIX[e] siècle, comme au XVIII[e], la prostituée vit avec la peur de la police, qui l'enverra en prison si elle ose chercher aventure en dehors de la maison. Sans être tout à fait hostiles, (autant qu'on l'est de nos jours) à la maison où se vendents les filles, les Goncourt en ont fait pourtant des tableaux suffisamment tristes pour que le lecteur en puisse tirer des conséquences nécessaires et pour qu'on doive comprendre qu'ils auraient peut-être applaudi à la fermeture de ces sortes d'établissements.

De toutes façons, en intéressant les sensibilités à des héroïnes qu'ils ont faites plus lâches devant la vie que réellement vicieuses,

---

(43) *Ibid.,* p. 308.

(44) *La Femme au XVIII[e] siècle,* p. 309.

en essayant de leur valoir quelque pitié, ils ont voulu faire entrer dans les jugements et les lois un peu plus de miséricorde.

Après Hugo, avec Zola et d'autres, ils ont le mérite d'avoir donné à la France les romans, devenus fort nombreux à notre époque, où l'on initie le public à la compassion.

Quelles ont été les opinions des Goncourt sur les femmes en général?

Ils sont peu favorables au sexe féminin. Le mystère de la femme, pour eux, ne cache qu'une bêtise profonde. «Une femme est impénétrable non pas parce que c'est profond, mais parce que c'est creux» (45).

Ils n'ont pu comprendre que chez elle la passion passe avant la conscience. «Les femmes n'ont point la morale des hommes, leur passion fait leur conscience» (46). D'ailleurs pour eux la femme était nuisible à l'artiste. Dans *Charles Demailly* comme dans *Manette Salomon* ils ont jugé qu'elle diminue l'homme; celui-ci par conséquent ne doit se prendre qu'à la créature apte à satisfaire ses désirs. Ils estimaient que «la sagesse et la raison étaient de ne demander que des satisfactions sensuelles à la femme dans des liaisons sans attachement, à part du sérieux de la vie, des affections et des pensées profondes, pour garder, resserrer et donner tout le dévouement intime de sa tête, toute l'immatérialité de son cœur, le fond d'idéal de tout son être, à l'Art, à l'Art seul» (47). N'ont-ils pas d'ailleurs affirmé: «Nous ne vivons que nos livres. D'autres disent: Voilà une femme! Nous disons: voilà un roman! . . . Dans un baiser, nous cherchons une nouvelle, dans un scandale un succès, dans les pleurs d'une femme les pleurs d'un public, dans l'amour un chef-d'œuvre. . . . en vérité nous n'aimons pas» (48); et encore: «Le célibat est nécessaire à la pensée» (49).

---

(45) *Journal*, 1860, p. 325.
(46) *Idées et Sensations*, p. 148.
(47) *Manette Salomon*, p. 155.
(48) *Charles Demailly*, p. 192.
(49) *Ibid.*, p. 191.

La femme ne pouvait donc avoir pour eux que le rôle tout physique de maîtresse. Nul besoin d'intelligence, ni de raffinement; une bonne camarade qui repose du labeur: «Il faut à un homme comme nous une femme peu élevée, peu éduquée, qui ne soit que gaîté et esprit naturel, parce que celle-là nous réjouira et nous charmera ainsi qu'un agréable animal auquel nous pourrons nous attacher. Mais si la maîtresse a été frottée d'un peu de monde, d'un peu d'art, d'un peu de littérature, et qu'elle veuille s'entretenir de plain-pied avec notre pensée et notre conscience du beau, et qu'elle ait l'ambition de se faire la compagne du livre en gestation ou de nos goûts; elle devient pour nous insupportable comme un piano faux, — et bien vite un objet d'antipathie» (50). Autrement dit, point d'amour chez les Goncourt. La femme de société, la femme qui a de l'esprit et qui cause, c'est celle qu'il leur semble amusant d'avoir comme compagne d'un bon dîner, celle que l'on voit avec plaisir partout, sauf dans la maison. Cependant ils ont eu d'excellentes camaraderies avec ces «femmes garçons» (51), qui fréquentaient les maisons d'artistes.

La femme légitime n'est pas mieux traitée. Elle n'est élevée par eux ni dans son rôle de mère, ni dans celui d'épouse. Bien qu'Edmond de Goncourt ait trouvé scandaleux que dans *Vingtras* la mère soit abaissée, qu'on manque au respect qu'on lui doit, ils n'ont pas noté l'importance sociale qu'a ce double rôle s'il est bien compris. Chez les hommes qui ont tracé de si spirituels croquis de la femme du XVIII[e] siècle, quelle décadence de la femme! Ils regardent les unes en simples collectionneurs, et les autres en écrivains, comme des femmes bonnes seulement pour le plaisir. «La femme chic n'est qu'une poupée sublime» (52). Toutes d'ailleurs sont des poupées. Aucune n'a dans le cœur un sentiment profond.

---

(50) *Journal*, 1857, p. 187.
(51) *Charles Demailly*, p. 55.
(52) *Ibid.*, p. 55-56.

Ils ne demandaient à la femme que deux choses : chez eux le plaisir des sens ; dans la société un amusement de l'esprit. Tel leur Charles Demailly : «Sortant de la conception et du rêve d'une œuvre, il veut toucher à la terre, trouver des femmes sans ailes, des esprits gais, des oreilles sans façon. Il lui faut la liberté de la parole, pour le délassement de son imagination» (53) . . . «Est-ce qu'il y a place pour l'homme dans un homme de lettres» ?. (54) se demande Demailly, écho de la pensée des Goncourt ; et ils avouent leur incapacité d'aimer. «L'amour n'est pour nous — ont-ils dit (selon l'expression de Chamfort) — que le contact de deux épidermes» (55). Et après avoir aimé ils retombent de toute la hauteur du plaisir dans l'ennui. Un dégoût leur vient, physique et moral, une tristesse et un «abattement d'âme» s'empare d'eux, comme si une semaine de plaisir leur prouvait le vide de cet amour et qu'il leur semblât qu'ils étaient déchus de cette hauteur où ils se complaisaient comme des artistes fiers ,donc des êtres inaccessibles. «Nous sommes retombés dans l'ennui de toute la hauteur du plaisir. Nous sommes mal organisés, prompts à la satiété. Une semaine d'amour nous en dégoûte pour trois mois. Oui ! nous sortons de l'amour avec un abattement d'âme, un affadissement de tout l'être, une prostration du désir, une tristesse vague, informulée, sans bornes. Notre corps et notre esprit ont des lendemains d'un gris que je ne puis dire, et où la vie me semble plate comme un vin éventé» (56).

Et cependant, au fond d'eux une certaine tendresse qui cherche parfois à se traduire. «Enfin il y a une tendresse en nous qui reste sans issue, sans satisfaction. Nous manquons de deux ou trois maisons bourgeoises, distinguées et affectueuses, où nous pourrions répandre et dégorger tout ce que nous ne donnons pas

(53) *Ibid.*, p. 56.
(54) *Ibid.*, p. 192.
(55) *Journal*, 1862, p. 7.
(56) *Journal*, 1855, p. 97-98.

à la maîtresse, nous qui ne lui donnons guère que de l'habitude» (57).

Que conclure, sinon répéter avec Georges Rodenbach que les Goncourt ont tout regardé avec un esprit de collectionneur, l'esprit de la curiosité.

Ils ont prétendu comprendre la sensibilité de la femme avec une sensibilité qu'ils affirment plus vive que la sienne: «Plus j'existe, plus j'acquiers la certitude que les hommes nerveux sont autrement délicats, autrement sensitifs, autrement frissonnants, au contact des choses et des êtres de qualité inférieure, que les femmes, qui au fond n'ont que la pose de la délicatesse» (58).

Tout les a émus, mais rien ne les a profondément bouleversés. Toutes leurs émotions, autant physiques que morales, provenaient d'une sensibilité ou d'un goût blessé plutôt que d'un mouvement spontané du cœur.

Cependant ils ont reconnu la plus belle des qualités féminines: le dévouement et l'abnégation à qui le dégoût est inconnu, comme dans *Sœur Philomène*.

S'ils n'ont voulu pour eux, artistes, que l'amie, s'ils ont méconnu en somme le rôle de la femme au foyer, et tout ce qu'elle peut créer par sa seule et fidèle présence, ils ont été cependant pour la famille, contre le divorce, estimant que la famille est un des fondements de la société.

En appelant aussi la pitié sur les femmes déchues, en réclamant des lois moins dures envers elles et les criminelles, ils ont fait œuvre de justice. Peut-être ont-ils apporté là un sentiment nouveau: une compréhension plus juste des malheurs féminins et, par suite, de l'effort à tenter pour y remédier.

Cependant ces dilettantes de la femme n'ont même pas pu être compris des femmes blessées qu'elles ont été de se voir ravalées si bas dans l'œuvre de deux artistes. Edmond de Goncourt avoue avoir été anathématisé par les femmes de la ligue de l'éman-

(57) *Ibid.*, 1864, p. 188.
(58) *Journal*, 1890, p. 151.

cipation «pour le mal que j'ai dit du beau sexe dans mes livres» (59). On peut l'admettre en effet, la conception qu'ils ont eue de la femme l'abaisse dans sa propre estime, dans l'orgueil intime de son «moi».

Aujourd'hui que la femme prend de plus en plus conscience de sa personnalité écrasée naguère par la domination de l'homme et par des lois mal faites, les héroïnes de Goncourt semblent un peu dépourvues d'âme et de cœur.

L'éducation féminine telle qu'on la concevait alors en est-elle responsable? L'éducation actuelle des femmes contribue-t-elle à leur progrès? Certes! Nous allons voir ce que les Goncourt ont pensé de l'éducation.

(59) *Ibid.*, 1893, p. 172.

CHAPITRE VI

L'Education

Idées des Goncourt sur l'éducation : autrefois ; — à l'époque de la Révolution ; — de leur temps.

Les Goncourt ont étudié, dans nombre de leurs livres (*Renée Mauperin, La Fille Elisa, Sœur Philomène*), non pas du point de vue pédagogique, mais plutôt psychologiquement, l'éducation de l'enfant, surtout des petites filles, et noté en quoi cette éducation ou l'absence d'éducation influe sur toute la vie (*La Fille Elisa, La Faustin*).

Ils ont observé les enfants avec l'acuité qui les caractérise, et dans *Sœur Philomène* comme dans *Chérie* nous ne pouvons qu'admirer avec quelle justesse ils dévoilent l'âme enfantine, ses réactions ou ses soumissions à une éducation fondée sur la religion.

Quelles conclusions ont-ils déduites de leurs observations ? Ils s'en sont peu souciés : nous devons le répéter, ils ne sont pas des réformateurs, mais des observateurs seulement. Ils ne nous soumettent que des faits, sans proposer un programme nouveau. Ils nous ont fait des tableaux assez exacts de l'éducation au XVIII^e^ siècle, pendant le Directoire et à leur époque. A nous d'essayer de tirer quelque profit de leurs observations.

* *
*

Leur préférence pour le XVIII[e] siècle s'affirme encore quand il s'agit de l'éducation, bien qu'ils aient regretté que l'on oublie alors l'enfant, que l'enfant n'ait presque pas le droit d'être enfant, que tout de suite ce siècle léger l'affuble de la robe et l'oblige à la gravité d'une dame. «Faire jouer la dame à la petite fille, la première éducation du XVIII[e] siècle ne tend qu'à cela. Elle corrige dans l'enfant tout ce qui est vivacité, mouvement naturel, enfance; elle réprime son caractère comme elle contient son corps. Elle la pousse de tous ses efforts en avant de son âge» (1).

Ils ont jugé que les pensions de ce temps-là étaient d'excellentes maisons, où la jeunesse passait ses meilleurs moments en se préparant à son avenir bruyant de fêtes et de bal. «Douces et heureuses éducations que ces éducations de couvent, sans cesse égayées, affranchies de jour en jour des sévérités et des tristesses du cloître, tournées peu à peu presque uniquement vers le monde, vers tout ce qui forme les grâces et les charmes de la femme pour la société! On voit souvent, dans le XVIII[e] siècle, des femmes se retourner vers ce commencement de leur vie, comme vers un souvenir où l'on respire un bonheur d'enfance» (2).

Sans doute appréciaient-ils ces couvents qui préparaient la fillette au rôle qu'elle était appelée à jouer plus tard, et qu'eux-mêmes assignaient à la femme dans la société, rôle que nous avons défini, selon les Goncourt, dans le chapitre précédent (*). Elle fut, cette éducation des filles, le sujet de bien des attaques, et les Goncourt l'ont défendue contre les blâmes: «Qu'était-elle pourtant, en deux mots? L'éducation même, ainsi résumée par le bon sens d'une femme du temps: «De l'instruction religieuse, des talents analogues à l'état de femme qui doit être dans le monde, y tenir un état, fût-ce même un ménage», tels sont les moyens indiqués par Madame de Créqui pour bien élever une fille, et c'est la justification même de l'éducation du couvent, de cette école d'où sor-

(1) *La femme au* XVIII[e] siècle, p. 4.
(2) *Ibid.*, p. 19.
(*) cf. Chapitre V, p. 1.

tiront tant de femmes dont le siècle dira qu'elles savaient tout sans avoir rien appris» (3).

En appréciant l'éducation du XVIII^e siècle, les Goncourt approuvaient les idées de Fénelon qui ne considérait que le rôle de la femme dans la famille et dans le monde. La formation de la femme pour son emploi futur indique immédiatement le programme de cette éducation : peu de sciences ; des arts d'agrément. L'idée de Fénelon de suivre la nature, de l'aider, de la redresser au besoin, n'est pas loin de leur conception du développement de l'originalité personnelle de l'enfant. Ils pensaient que «le vice de ces éducations conventuelles n'était point dans les leçons du couvent» (4), mais que tout le mal venait de la séparation de la mère et de la fille, que l'enfant emportait de son séjour au salon les images brillantes de la vie qu'elle avait entrevues et auxquelles elle rêvait en secret. Nous pourrions arguer que ces images se seraient plus ou moins effacées si elles n'avaient été soigneusement entretenues par le couvent.

Mais ce que les Goncourt ont apprécié surtout dans l'éducation telle que la concevait le XVIII^e siècle, ce n'est pas tant cette formation d'une femme pour la société, que la liberté de se développer qu'elle laissait à l'esprit.

L'instruction et l'éducation que l'on commençait à donner de leur temps, avec leurs directives définitivement tracées, marquent l'esprit des enfants d'une même empreinte qui subsiste parfois toute la vie. Telle l'influence latine et grecque sur ceux qui ont été élevés dans l'étude des classiques, traditionnelle dans les lycées de France ou d'autres pays. Leur langue, leur formation d'esprit et leur raisonnement s'en ressentent. Les frères de Goncourt ont eu une culture latine et ils ont reconnu qu'un de leurs professeurs de style fut Tacite. Cependant «Homère et Virgile ne les obsèdent

(3) *La femme au* XVIII^e *siècle,* p. 21.
(4) *Ibid.*

pas» (5) mais ils ont craint leur influence. «On est voué aux classiques de dix à dix-huit ans.... Toute consécration marque l'homme, celle-ci surtout qui le prend enfant» (6). La crainte des Goncourt était donc que l'enfant, la mémoire toute garnie des matières enseignées, ne pût découvrir son propre esprit, sa propre originalité. N'oublions pas qu'ils ont prisé par dessus tout l'indépendance intellectuelle. Leur travail d'écrivains a été une recherche de plus en plus approfondie, de plus en plus cruelle, oserons-nous dire, de l'originalité.

Bien qu'ils ne se soient pas ou presque pas occupés de l'éducation du jeune homme, leurs sentiments sont les mêmes vis-à-vis de l'éducation en général. Ce qui a en cela toutes leur préférences, c'est la liberté.

Au XVIII[e] siècle on ne voulait point faire de l'enfant un savant, mais un homme d'esprit, une femme spirituelle; «l'enfant était formé pour la société», pour devenir un agrément de cette société qui se piquait d'être la plus aimable, la plus polie de toute l'Europe. On développait donc chez le jeune garçon aussi bien que chez la fillette, des qualités d'urbanité, de politesse, sans surcharger son esprit d'une science inutile. Ce qu'ils voulaient apprendre, ils l'étudiaient plus tard, par goût personnel de l'étude, par attrait. La fillette savait jouer de la musique, danser, dire des vers, se présenter; qu'est-ce que la société pouvait lui demander de plus?

Cette éducation ne s'adressait évidemment qu'à la classe élevée de l'aristocratie et à quelques bourgeoises de grande fortune. Elle ne pouvait guère s'appliquer à d'autres classes. Elle était réservée à une aristocratie qui s'occupait assez peu de l'enfant. Le rôle de la mère n'existait pas. Le rôle du précepteur était plus important, mais sans aucune profondeur. L'Etat ne s'occupait pas encore de l'éducation enfantine, il n'essayait pas de pénétrer jusqu'à l'individu en lui enseignant les sciences utiles.

---

(5) G. Rodenbach, *L'Elite*, p. 33.

(6) *Charles Demailly*, p. 135.

* *
*

Et voici la Révolution, les couvents se ferment, les petites filles oublient les révérences et les jeunes gens se battent pour des idées au lieu de dégainer pour les jeux d'amour. La Terreur passe. Les Goncourt notent qu'une des premières pensées des hommes de la Révolution fut de songer aux enfants qui profiteraient de cette tourmente, de tout ce sang répandu, et d'établir des lois pédagogiques; l'éducation des jeunes citoyens, n'était-ce pas l'avenir de la République?

Pour les deux frères, la Révolution n'avait pensé qu'à démolir; elle ne pouvait s'occuper de l'éducation, aux premiers temps de l'émeute, trop de nécessités urgentes empêchaient la réalisation d'un plan et d'un programme. D'ailleurs les guerres civiles prédisposent mal à l'étude. On court; la vie n'est qu'un mouvement; on ne sait ce qui vous attend demain: mourir ou vivre. Mais, après, quel coup de fouet donné à toutes les ambitions, même celles des pédagogues! Tout est en friche, tout est à refaire. La critique que fait l' «Edinburgh Review» de *l'Histoire de la Société française sous le Directoire* cite le mot du représentant du peuple Priory: «Tout est à régénérer» (7). Il faut faire du neuf; il faut marquer l'ère révolutionnaire d'un progrès pour la société. «Les idées nouvelles prennent alors tous les jeunes cerveaux, reconnaissants d'ailleurs à la Révolution du temps d'arrêt que les émotions civiles apportent d'ordinaire aux études et du relâchement qu'elles amènent dans le labeur des classes, les patriotes imberbes jouent de jour en jour plus sérieusement aux protestations et aux émeutes; ils s'y enhardissent, et les professeurs désertent, pendant que s'élaborent les projets d'éducation nationale» (8).

Hardi les novateurs. Semez bien dans les terres devenues incultes, mais qui attendent votre labour. Le rôle de l'éducation dépassait donc la portée qu'il avait au XVIII[e] siècle. Les révolution-

(7) *The Edinburgh Review,* 1857, T. 105, p. 213.
(8) *Révolution,* p. 389.

naires ne se chargeaient point pour le plaisir de défricher un cerveau et d'y mettre une certaine culture. Cette culture avait pour but, non seulement d'instruire, mais encore de préparer des républicains. Des choses de la pensée, l'éducation s'étendait à une formation des idées qui devaient faire des jeunes gens, des êtres épris des idées nouvelles, et des patriotes. «Les hommes d'Etat de la Révolution, les hommes aux vues grandes, dont le présent n'accaparait pas le coup d'œil et qui pensaient par delà le moment et l'à-propos du jour, avaient parcouru vite, et avec la promptitude d'une réflexion haute, ce vaste domaine de l'instruction que les événements leur mettaient aux mains. Ils entrevoyaient quelles superbes moissons d'avenir il y avait à semer sur le terrain renouvelé de l'enseignement. Ils comprenaient la puissance de cette institution de l'homme, de cette doctrine qui le prend à peine pensant pour le rendre apte et actif. Ils savaient que si la Force peut bien être le gouvernement du jour, l'Instruction est la puissance sourde ,mais invincible, qui prédestine les générations grandissantes au mode de lois que plus tard elles choisissent. Aussi cherchèrent-ils à mériter de l'enseignement, pour s'attacher les intelligences, et à recréer l'éducation française, pour donner à la République la gratitude, les sympathies, la tête, et par la tête les bras de ces enfants qui allaient être du XIX^{e} siècle. . .» (9). Les Goncourt notent que la Révolution repousse les Latins, qu'elle ne juge plus nécessaire cette vieille étude. Elle veut que l'enfant pense avant de croire. Elle veut aussi que sa pensée soit nouvelle. La Révolution attend de ses fils la continuation de son programme, et l'instruction s'étend à toutes les classes de la société. Il n'y a plus une élite instruite, mais une instruction primaire donnée à tous. «L'éducation était décrétée obligatoire, la Révotution faisait de l'intelligence de ses nourrissons le patrimoine du siècle à venir, qu'elle portait en elle» (10). C'était une nouvelle forme de révo-

(9) *Ibid.*, p. 389-90.
(10) *Révolution*, p. 394.

lution sociale, et l'une des plus marquantes sur l'étape du progrès. C'était aussi la possibilité de recruter à travers des milieux très nombreux des êtres d'élite. C'était donner à toutes les intelligences le droit de s'épanouir, le droit d'apparaître.

Dans toutes les classes, tous les espoirs sont autorisés et ce petit qui traîne sur les bancs de la Maternelle sa culotte fendue gérera peut-être le pouvoir. Il faut le destiner d'avance à l'œuvre importante qui l'attend. Et les Goncourt nous montrent Condorcet à l'ouvrage. «Ces idées, ces désirs, Condorcet les formula dans un plan remarquable. Voulant «offrir à tous les individus de l'espèce humaine les moyens de pourvoir à leurs besoins, d'assurer leur bien-être, de connaître et d'exercer leurs droits, d'entendre et de remplir leurs devoirs»; voulant, pour ce grand résultat, l'éducation universelle, Condorcet demande, pour toute collection de maisons renfermant quatre cents habitants, une école primaire et un instituteur qui expliquera tous les dimanches la Constitution, la Déclaration des Droits,» non comme des Tables descendues du ciel, qu'il faut adorer, «mais comme les produits de la raison humaine» (11).

De la Révolution naissait l'esprit de patriotisme, tout neuf encore, si l'on peut dire. En effet, bien peu d'années séparaient la France du temps où elle n'était qu'un assemblage de provinces ayant chacune son autonomie et son indépendance. On était Breton ou Lorrain avant d'être Français. C'est la Révolution qui crée l'esprit de patriotisme et l'enseigne aux enfants en même temps qu'elle leur inculque les droits du citoyen. Au XVIII[e] siècle les enfants étaient de futurs courtisans: ce sont maintenant de futurs soldats de la République. L'éducation devient plus mâle, rejette les révérences et les baise-mains. «Les Eléments d'Instruction républicaine, par la citoyenne Desmarets, de Corbeil, font à l'enfant ces demandes et lui prescrivent ces réponses: «Qui es-tu? —R. Je suis un enfant de la patrie. Q. Quelles sont tes richesses? — R.

(11) *Révolution*, p. 392.

La liberté et l'égalité. — Q. Qu'apportes-tu dans la société? — R. Un cœur pour aimer mon pays et des bras pour le défendre» (12).

Il y eut des exagérations, comme en toute nouveauté, et les Goncourt ont souligné le grotesque de cette éducation qui entendait traiter des marmots en hommes faits, en hommes d'expérience, de toutes les expériences. Et l'on retrouvera les mêmes élans et les mêmes erreurs dans la Révolution russe, qui en réformant et multipliant les écoles veut faire de l'enfant un communiste, le moule, le forme dans ses idées, attendant, comme la Révolution jadis, de la formation de ces jeunes âmes la consolidation de son pouvoir.

L'âme de l'homme allait s'ouvrir à des idées nouvelles, plus généreuses, et la science comme les lettres ne plus être l'apanage d'une classe, mais s'étendre à toutes les classes. L'étude par la lecture allait devenir le délassement de bien des gens. Chaque individu allait progresser, et l'humanité s'enrichir de toutes ces intelligences qui, ouvertes par l'instruction, produiraient plus d'hommes de talent et plus de savants.

Donc, progrès pour l'humanité, progrès aussi pour le pays et pour l'individu.

Les Goncourt pourtant se sont opposés à l'instruction générale, estimant qu'elle ne rendrait pas l'humanité plus heureuse et pourrait être un péril pour la société. «Le jour où tous les hommes sauront lire et où toutes les femmes joueront du piano, le monde sera en pleine désorganisation, pour avoir trop oublié une phrase du testament du Cardinal de Richelieu: «Ainsi qu'un corps qui auroit des yeux en toutes ses parties, seroit monstrueux, de même un Etat le seroit si tous les sujets étoient savants. On y verroit aussi peu d'obéïssance que l'orgueil et la présomption y seroient ordinaires» (13).

---

(12) *Ibid.*, p. 397.
(13) *Journal*, 1857, p. 195.

Péril en effet si l'on considère qu'une autocratie est nécessaire à la bonne marche d'un pays; progrès si l'on songe que l'humanité s'augmente en n'acceptant que des formes de gouvernement qu'elle a étudiées et de qui elle espère une amélioration des conditions sociales. Cependant la Convention n'eut ni le temps ni les moyens financiers d'appliquer le principe de l'instruction obligatoire formulé par Condorcet, de cette «éducation universelle» qui répugnait si fort aux Goncourt. Si l'instruction fut plus étendue, elle ne fut rendue obligatoire et gratuite qu'en 1880, par le parti républicain. Néanmoins elle se développait dans toutes les classes de la société.

*
* *

Le XVIII[e] siècle voulait des hommes pour la société; la Révolution voulait des hommes pour le pays et l'Etat. L'époque des Goncourt, d'Edmond surtout demeuré seul, loin de l'art brillant du XVIII[e] siècle, loin des élans passionnés de la Révolution, ne songeait qu'à s'instruire davantage et faire des savants.

Mais l'enfant comprend-t-il toute la science qu'on veut lui inculquer? Ces nouvelles études, après la légèreté de l'éducation du XVIII[e] siècle, après les principes inculqués aux jeunes citoyens sont-elles un progrès pour l'enfant? Non, d'après les Goncourt. Ils ont craint que «les livres d'éducation à l'usage des enfants, maintenant écrits pour les grands garçons, pour les grandes filles, et tout à fait incompréhensibles pour de jeunes cervelles» (14), ne découragent l'enfant d'apprendre. De même ils ont jugé que les cours secondaires étaient d'une discipline trop sévère. Il leur a semblé qu'on voulait emprisonner l'esprit de l'enfant dans la science de l'école. Selon leur calcul, l'enfant et le jeune homme dépensent aux études 25 ans de leur vie; ils trouvent que c'est trop d'humanités. «La vie chez les civilisés. Le collège jusqu'à dix-huit ans, puis une carrière d'examens jusqu'à vingt-cinq ans. La moyenne de la vie est de 40 ans. C'est vraiment trop d'huma-

(14) *Journal*, 1895, p. 354.

nités dans la vie de l'humanité et un jour elle retournera à la vie sauvage, à la vie agricole et chasseresse, à la vie des temps où l'homme vivait réellement les années qu'il passait sur cette planète» (15).

Il est, au moment des révolutions, et malgré l'appétit de jouissance que toute la jeunesse éprouve, une sorte d'idéal passionné qui enflamme les esprits, même ceux de très jeunes gens. Tout semble vouloir faire un bond en avant. Mais, après, dans l'éducation bourgeoise, les esprits deviennent moins ardents, et s'ils recherchent des jouissances, ce sont des jouissances solides et les satisfactions que peut leur procurer l'argent. Et les Goncourt citent Berthelot: «Berthelot avoue..... On sait très bien, dit-il, comment se fait une vocation, c'est par l'action sur l'imagination des enfants, des jeunes gens, du rôle que joue dans les conversations autour d'eux, un individu de leur famille ou de leur connaissance. Eh bien! dans les sociétés, où ce rôle est pris par l'argent ,il n'y a plus de recrutement pour les carrières de gloire. Dans ce pays, qu'est-ce qui arrive, lorsque les instincts du jeune homme sont par trop scientifiques, il se met dans une carrière satisfaisant à moitié ses goûts, à moitié son désir d'enrichissement, il devient ingénieur de chemin de fer, directeur d'usine, directeur de produits chimiques.... Déjà cela commence à arriver en France, où l'Ecole Polytechnique ne fait plus de savants» (16).

C'est dire que l'éducation légère du XVIII[e] siècle, qui a été remplacée par l'éducation plus sévère des citoyens, a disparu. Au temps d'Edmond de Goncourt, la jeunesse commence à prendre figure d'hommes d'affaires. Le monde, en progressant, a subi une évolution; en s'instruisant, le peuple a voulu davantage, non seulement pour son intelligence, mais aussi pour son bien-être matériel. Le goût, le luxe dans la maison comme dans l'habillement, le droit aux plaisirs ne sont plus, comme l'éducation, des privilèges de riches.

---

(15) *Journal,* 1891, p. 258-59.
(16) *Ibid.,* 1873, p. 95-96.

Nous ne dirons point que ces opinions fussent celles des Goncourt. La chose qui leur déplaisait le plus était l'égalité, qu'ils ne pouvaient supporter; car il y a un monde entre eux et le peuple, «une séparation, un abîme» (17), «une grande distance qu'ils tiennent à nous laisser» (18). L'unification de la vie des classes répugnait à leur aristocratie; l'unification du savoir répugnait à leur conception de l'intelligence, qui répartit la généralité des hommes parmi une élite.

Ils craignaient que l'instruction obligatoire ne rendît la masse médiocre et ne lui donnât aussi des ambitions disproportionnées à son savoir. «Le péril, le grand péril de la société moderne, écrivent-ils dans *Idées et Sensations,* est l'instruction. Toute mère du peuple veut donner, et à force de se saigner aux quatre veines, donne à ses enfants l'éducation qu'elle n'a pas eue, l'orthographe qu'elle ne sait pas. De cette folie générale, de cette manie, partout répandue dans le bas de la société, de jeter les enfants par dessus soi, de les porter au-dessus de son niveau, comme on porte les enfants au feu d'artifice, il s'élève une France de plumitifs, d'hommes de lettres et de bureau, une France où l'ouvrier ne sortant plus de l'ouvrier, le laboureur du laboureur, il n'y aura bientôt plus de bras pour les gros ouvrages d'une patrie» (19). Ils voyaient dans l'instruction obligatoire un péril, un péril national même, oserions-nous dire, la classe de travailleurs disparaissant pour faire place à une sorte de classe moyenne et médiocre.

Au point de vue de leur art personnel, ils ont craint aussi la disparition du talent; nous le verrons au chapitre «Littérature».

Les Goncourt ont donc jugé sans bienveillance le développement de l'instruction en ce qui concerne le bienfait qu'elle a apporté à la société. On a bien là une expression, entre tant d'autres, de leur esprit aristocratique. Ils auraient été d'accord avec le Tsarisme dont le gouvernement, pour pouvoir mieux

(17) *Idées et Sensations,* p. 212.

(18) P. Sabatier, *l'Esthétique des Goncourt,* p. 391.

(19) *Idées et Sensations,* p. 177. (*Journal,* 1861, p. 361.)

régner, entravait le progrès de l'instruction chez le peuple le plus ignorant de l'Europe.

*
* *

Puisque leurs livres ont considéré surtout l'éducation féminine, ajoutons que celle de leur jeune bourgeoise Renée Mauperin ne se différencie guère encore de celle de la jeune fille du XVIII^e^ siècle. Les garçons avaient fait en ceci beaucoup plus de progrès. La jeune fille, tout en augmentant un peu son bagage scientifique, en suivant surtout des études mieux organisées, n'avait pourtant guère besoin de ce bagage dans le monde.

Que lui demandait-on? D'être la jeune fille sage qui doit ne rien savoir et, par conséquent, ne point élever la voix. Contre cette éducation, tendant à annihiler l'esprit de la jeune fille sous une réserve qui la marquait en général pour la vie et empêchait également son esprit naturel, non seulement d'apparaître, mais encore de s'épanouir, les Goncourt ont protesté. Renée Mauperin, portrait d'une jeune fille qu'ils ont connue ,montre de l'indépendance, et son allure scandalise les bourgeois. Par elle les Goncourt s'élèvent contre l'esclavage de l'esprit et de la parole dans lequel on tenait la jeune fille de leur temps.

En définitive ils ont été contre l'éducation moderne, en ce sens qu'une instruction trop suivie leur a semblé devoir oblitérer l'individualité de l'enfant et qu'ils ont craint les revirements sociaux que pouvait provoquer l'instruction obligatoire. Ils ont reconnu le charme de certaines éducations du XVIII^e^ siècle, qui laissaient à chaque esprit la possibilité d'être original. Cependant ils ont encouragé l'indépendance de la jeune fille et le goût qu'elle pouvait avoir de prendre aux arts un intérêt profond. Hostiles à une instruction trop étendue, ils ont été, surtout pour la jeune fille, favorables à une éducation libérale qui continuât de faire d'elle une femme pour la société et lui permît de s'affranchir des tutelles. En somme ils réclamaient avec Michelet une éducation de la femme. «Qu'on sache bien, nous dit Michelet, qu'une société

qui ne s'occupe point de l'éducation des femmes et qui n'en est pas maîtresse, c'est une société perdue» (20).

Il est curieux de le constater, sans tendresse pour le progrès de l'instruction obligatoire, ils ont été pourtant très modernes sur ce point, même presque féministes. Tout en déconseillant la généralisation de l'instruction ils ont réclamé pour la «femme-garçon», (comme ils ont les premiers dénommé la jeune fille libre de manières, mais très loin, car très pure, de celle de Victor Margueritte), le droit d'être plus indépendante; cela, tout en n'aimant cependant guère la femme «bas bleu».

Quel nouveau progrès allait naître de celui qu'on venait d'accomplir malgré eux, l'instruction obligatoire. Les esprits s'ouvraient davantage; mal éveillés encore, il fallait les éduquer en matière de goût, d'art et de politique, chaque jour leur faire la leçon tout en les amusant. Ce moyen nécessaire, Emile de Girardin l'avait réalisé en fondant, après bien d'autres, mais en rendant accessible à tous, le Journal.

(20) Michelet: *Les Femmes de la Révolution*, p. 280.

CHAPITRE VII.

Littérature et Société

Comment les Goncourt considérèrent le journalisme, la littérature et l'art.

La Révolution avait été, selon eux, l'anéantissement de toute carrière artistique. Mais du bouleversement même naissent des créations nouvelles. Celle de la Révolution fut le journalisme. «Le journalisme, disent les Goncourt, est sorti tout armé du cerveau de la Révolution» (1).

Au XVIII[e] siècle le journal n'était que le pamphlet ou les nouvelles à la main qu'on se distribuait de proche en proche. Le journal, expression d'opinions politiques, naquit dans les tavernes enfumées, fut écrit par des cœurs qui battaient au souffle de la Révolution. Il fut l'appel aux citoyens, la satire qui se moquait des douleurs pour ne pas en pleurer. Il n'était pas encore heureux. La «Chronique scandaleuse», le petit journal de 1789, avait mené ses auteurs à la banqueroute, à l'exil, au suicide, à l'échafaud. Leurs héritiers du Directoire, les rédacteurs du «Thé» et du «Journal des 18. .» n'avaient guère été plus heureux. Le 13 Fructidor avait déporté à Cayenne la malice française. Sous la Restauration et sous la Royauté de Juillet, le petit Journal commença de devenir un chemin» (2).

(1) *Révolution,* p. 238.
(2) *Charles Demailly,* p. 24-25.

De lui devait naître peu à peu le Journal avec tout ce qu'il représente : des opinions, son pouvoir, sa force, son influence sur la masse des lecteurs. Un journal n'avait été autrefois que le rire ou le mot méchant, la petite histoire colportée de porte en porte : un instrument de vengeance. Il allait devenir l'outil propre à fonder ou démolir une cause bonne ou mauvaise, un terrible instrument dans des mains habiles. Le journal allait donner à un peuple son éducation politique, l'orientation de sa pensée, de ses goûts même, aussi bien en art qu'en idées. Par suite de son importance, de son influence, il allait pouvoir se vendre, s'acheter aussi, devenir le porte-parole d'un parti, d'une cause ou même d'un individu.

Dans *Charles Demailly*, les Goncourt nous ont décrit les petits journaux tout en visant le journalisme en général. Dilettantes d'art, pour qui rien ne devait exister hormis l'art, et qui avaient un idéal d'art élevé, ils s'efforçaient d'écrire et de créer des types nouveaux, le *métier* de journaliste (le nom seul mériterait leur réprobation et c'est pourtant un métier), ce métier qui consiste à vendre sa plume tant par jour ou par mot, et où le souci quotidien de vivre de ses écrits interdit les longues méditations du travail, et les lentes retouches, ce métier du journalisme les dégoûtait profondément. Le journalisme ne représentait plus pour eux cette tâche désintéressée qu'ils attendaient de l'écrivain. Ce n'était qu'un destructeur, un agent malfaisant, prenant plaisir à gâcher aussi bien les carrières que les vies privées. Néfaste à l'écrivain, le journal devait l'être aussi au lecteur. «L'asservissement absolu du Parisien au journal qu'il lit» indigne Edmond de Goncourt comme un «manque de jugement personnel» (3).

Le public est donc aussi odieux que le journal, l'un parce qu'il impose son opinion, l'autre parce qu'il la subit, sans rien d'une idée ardente portée comme un flambeau ou d'une apprécia-

(3) *Journal*, 1886, p. 152.

tion personnelle. Eprise avant tout d'indépendance, les Goncourt ne pouvaient comprendre que le journal, œuvre créée par l'intérêt ou l'argent, pût influer à un tel point sur une personnalité si nulle qu'elle fût.

Le mouvement littéraire de 1830 avait fait de la France un grand public. «Par lui la patrie de Boileau et de Voltaire, la fille aînée du bon sens, agrandissant son goût et son génie, échappant aux idolâtries de son éducation, traduisant Shakespeare et retrouvant Pindare, avait appris à vivre dans une Jérusalem céleste de poésie, de lyrisme et d'imagination. Elle était devenue le digne auditoire et le glorieux complice des libres fantaisies et des révoltes magnifiques de l'Idée» (4). Le petit journal abaissait ce niveau intellectuel; il abaissait le public, habitué autrefois à chercher dans l'écrivain une idée ou la confirmation de sa pensée. En s'emparant de l'esprit du lecteur, il lui imposait, à petites doses, des jugements tout faits, lui donnait ensuite, une instruction encyclopédique, tout en ne l'obligeant qu'à un minimum d'effort.

Les Goncourt ont également reproché à la critique de leur temps d'être contrainte de subir l'influence politique ou religieuse du journal. «Notre critique est enrégimentée dans un journal; elle appartient plus ou moins à sa couleur, à ses tendances et sinon à ses préjugés, au moins à ses principes. Aussi est-elle journellement exposée à faire passer l'esprit du livre avant la valeur du livre» (5). Ils ont donc regretté que la France ne possédât point «les grandes revues critiques de l'Angleterre, toutes dégagées des passions politiques et qui apportent dans le verdict littéraire l'impartialité absolue et le haut scepticisme d'une critique purement littéraire, d'un public et d'un jury de l'art dans l'idée» (6). Modernes, au vrai sens du mot, comme littérateurs, ils ont été contre cet instrument du progrès, la presse, et, pour la même raison qui

(4) *Charles Demailly*, p. 28.
(5) *Ibid.*, p. 117.
(6) *Ibid.*, p. 121-22.

les a rendus hostiles au suffrage universel : tout ce qui tend à imposer le joug d'une médiocrité et à généraliser une culture superficielle, leur déplaît profondément. Edmond de Goncourt, réclamant la suppression du suffrage universel et de la liberté de la presse, cite à l'appui de son idée Balzac et Gavarni qui n'avaient pas, eux non plus, de respect pour cette «puissance sacro-sainte». «Pour moi, dit Edmond, le journal politique n'est qu'un instrument de mensonges et d'excitation» (7).

L'on s'étonne qu'un écrivain aussi indépendant par lui-même, aussi ivre de sa propre liberté, s'arroge au nom de son talent le droit de tout dire, et refuse cette même liberté au journal. Si le progrès social que représente la liberté de la presse n'est encore que très conditionnel, il a permis pourtant des réformes, montré certaines plaies, agi contre l'injustice de certaines lois. Actuellement encore, si des conflits sont organisés par une presse batailleuse, bien d'autres ont été évités par les soins de cette même presse.

Ce qui rendait les Goncourt plus sévères encore à l'égard du journal, c'était son personnel de rédacteurs, ces hommes qui pouvaient gagner leur vie, «en écrivant».

En 1830, les auteurs appartenaient à la bourgeoisie aisée. Ils arrivaient à former une sorte d'aristocratie à qui le gain n'était point nécessaire ; leur pensée restait donc libre. La concurrence était d'ailleurs moindre, et les gains plus étendus. La ruée «d'un peuple qui monte à l'assaut d'une société» (8), l'art visé par une quantité d'hommes que l'instruction plus répandue autorise à se croire faits pour devenir écrivains, la baisse inévitable des salaires littéraires, tout cela donna naissance à une «de ces terribles armées nues, mal nourries, sans souliers, qui se battent pour la soupe» (9). Les Goncourt ont été contre ces écrivains malheureux en qui le désir d'arriver primait toute autre ambition, qui bu-

(7) *Journal*, 1871, p. 240.
(8) *Ch. Demailly*, p. 27.
(9) *Ibid.*, p. 24-25

vaient l'amertume d'une vie condamnée à se débattre contre les dettes, la faim, toute éclaboussée aussi «des succès qui leur passaient dessus sans les voir». Cela, disent-ils, leur «donnait la haine d'un prolétariat» (10), dont beaucoup de ces gens de lettres étaient issus. Les nécessités de la vie les obligeaient à vendre leurs talents d'avance à qui les paierait. Elles leur donnaient aussi une mentalité spéciale, une sorte de méchanceté vengeresse, une indifférence absolue à l'honneur des autres, une curiosité malsaine et sans pudeur que connaissent encore les journalistes de bas étage, ou ceux que s'est attachés une feuille dont le succès dépend du scandale.

Pour les Goncourt, «vrais chevaliers de lettres» (11) l'invasion de cette plèbe écrivassière provenait de l'avènement des basses classes. Edmond en a fait l'amère remarque: «toutes les aristocraties sont destinées à disparaître. L'aristocratie du talent est en train d'être tuée par le petit journal qui dispose de la gloire et n'en débite que pour les siens. Il organise dans la République des Lettres une espèce de démocratie où les premiers rôles seront exclusivement tenus par des reporters ou des cuisiniers de journaux: les seuls littérateurs que connaîtra la France dans 50 ans» (12).

Le rôle de la presse s'est évidemment étendu à un point que l'on ne prévoyait guère avant la Révolution. Le nombre des journalistes et des journaux a considérablement augmenté. Mais tous ne sont point aussi vils que veulent les décrire les Goncourt. Plus d'un considère sa mission avec autant de respect que les Goncourt la leur; beaucoup font journellement du travail utile au progrès et à l'humanité. Mais leur métier est leur gagne-pain. Et voilà les grands reproches des Goncourt. «La littérature doit être considérée comme une carrière qui ne vous nourrit, ni ne vous loge,

(10) *Ibid.*, p. 27.
(11) E. Henner, Kuryer literacko-naukowy, 27 septembre 1929.
(12) *Journal*, 1872, p. 92.

ni ne vous chauffe, et où la rémunération est invraisemblable, et c'est seulement quand on considère la littérature ainsi et qu'on y entre, poussé par le diable au corps du sacrifice, du martyre, de l'amour du beau, qu'on peut avoir du talent» (13).

Et les Goncourt de regretter que la vraie vocation manque, qu'on prenne la carrière d'homme de lettres comme toute autre profession et, pessimistes, d'annoncer la faillite probable du talent.

Mais leur conception est sans doute un peu étroite; même s'il y a peut-être à l'heure actuelle, plus de talents médiocres poussés par un désir très moderne de gagner rapidement l'argent ou la gloire.

*
* *

Au XVIII[e] siècle fleurit tout un groupe de peintres, de poètes et de littérateurs. Les Goncourt ont admiré les peintres de cette époque; ils leur ont consacré des pages charmantes (14). Leur bibliothèque contenait d'ailleurs beaucoup de conteurs libertins de ce temps et une bonne part de la documentation qui a servi à leurs œuvres historiques sur la Révolution ou le Directoire. Il est possible que les Goncourt aient trouvé dans Marivaux l'inspiration d'une de leurs idées: écrire sur le peuple (15).

Le groupe littéraire dénommé «La Bohême» chercha également ses sujets dans les basses couches de la Société. La Bohême fut donc une des étapes de la littérature française vers le naturalisme; réaliste sans s'en douter, elle introduisit dans le roman des personnages populaires dont on ne se souciait guère auparavant. Le roman socialiste d'Eugène Sue y avait amené déjà «les classes dangereuses, la démocratie littéraire» (16).

---

(13) *Journal,* 1886, p. 158.
(14) *L'art au* XVIII[e] *siècle.*
(15) Cf. supra, chap. IV, p. 67.
(16) P. Martino, *Le Roman réaliste sous le Second Empire,* p. 69.

«Il serait intéressant, nous dira pourtant M. P. Martino, de déceler des influences plus profondes et plus générales du mouvement réaliste, mais elles échappent à une investigation précise et à une documentation appropriée. Il nous paraît constant aujourd'hui que le mouvement réaliste en littérature a coïncidé avec des tendances communes à toutes les formes de l'activité intellectuelle au XIX[e] siècle, un besoin de connaissances scientifiques, un esprit général de positivisme. Mais comment le montrer à moins qu'on ne se contente de synchronismes douteux?» (17).

Les gens de la Bohême avaient pensé que la littérature ne devait pas être limitée à des sujets conventionnels. Tout pouvait fournir prétexte à un sujet, aussi bien les mœurs des hautes classes que celles de la bourgeoisie. Mais ils estimaient préférable de «prendre les basses classes, où la sincérité des sentiments, des actions et des paroles est plus en évidence que dans la haute société» (18). Nous retrouvons ici une opinion à peu près semblable à celle des Goncourt jugeant la psychologie de l'ouvrier plus facile à saisir que celle de la mondaine et un coup d'œil suffisant pour pouvoir décrire la chambre d'un misérable. Mais le point le plus intéressant pour cette étude, c'est que selon des romanciers comme Duranty, il fallait envisager le côté social de l'individu, et étudier les classes dans leurs manifestations d'action sociale. Voilà déjà qui change toute la portée du roman et l'étend singulièrement. Cette conception, les Goncourt la partageaient après Balzac et avant Zola, ils l'ont appliquée à leurs œuvres bien qu'ils aient concentré leur première ambition sur l'écriture artiste.

En eux se sont donc condensées «les aspirations principales et diverses de la doctrine réaliste qui se manifestait depuis une quinzaine d'années: le roman sociologique à la Balzac, le goût pour l'information minutieuse et méthodique à la manière de Flaubet, la préférence pour les tableaux et les personnages empruntés aux milieux populaires comme le voulait Champfleury, la con-

(17) *Ibid.*, p. 53.

(18) P. Martino, *Le Roman réaliste sous le Second Empire*, p. 85.

ception de la monographie scientifique, formulée par Taine» (19), et le document à la Gavarni.

Taine et Stendhal, ces deux maîtres de notre psychologie actuelle, les ont-ils aussi influencés? La psychologie dont les Goncourt font preuve dans *Chérie* ou *Madame Gervaisais,* semble bien dépendre de la manière qu'a l'un ou l'autre, de disséquer le cœur humain: mais, nous l'avons déjà dit, on pourrait trouver qu'Auguste Comte aussi les a influencés. Rechercher les influences à ce point, c'est ne donner à personne la possibilité d'être soi. On subit toujours plus ou moins les courants d'opinions et d'idées d'une époque et nous estimons que la remarque de Rodenbach est celle qui décrit le mieux et le plus réellement les Goncourt. «Sur un centimètre carré de la littérature des Goncourt, on pourrait reconnaître le nu du siècle» (20).

Cependant, les Goncourt ont été chefs d'école à leur manière par ce souci du document, les notes prises au vol et sur le vif qui leur permettait de transcrire la vision photographiée par leur œil d'artistes. J.-H. Rosny a dit fort bien: «Balzac fut l'historien, Flaubert fut l'observateur artiste.... Les Goncourt furent les savants metteurs en œuvre du document humain» (21).

C'est d'eux que procède toute cette pléiade d'artistes qui s'inspirent, non point de leur imagination, mais de la réalité, et parmi les meilleurs et les plus proches d'eux, Huysmans, Maupassant, Jules Renard suivant leur conseil n'ont point reculé devant le mot ou l'image, si audacieux fussent-ils, du moment que l'un ou l'autre était la reproduction fidèle de la vie. L'œuvre, la vie des Goncourt ont prêché pour l'indépendance de l'art et pour le plus noble sentiment de l'homme artiste, le respect de son œuvre. Ils en ont même fait plus; un sacerdoce, disant que l'artiste doit se vouer à l'art loin des affections et des devoirs qui

(19) P. Martino: *Le Roman réaliste sous le Second Empire*, p. 228.

(20) G. Rodenbach, L'Elite, p. 35.

(21) J.-H. Rosny aîné, dans la Postface de *Charles Demailly,* édition définitive.

l'empêcheraient de s'y adonner entièrement. Cette idée des deux frères a donné un grand relief à leur vie comme à leur œuvre.

Leur fortune, sans être très grande, leur permettait de ne pas demander au travail de quoi vivre. Il est certain que la formule préconisée par eux est plus facile à remplir quand nul souci matériel n'oblige au gagne-pain journalier. «Peu de révolutionnaires, ont dit les Goncourt, sont nés sans pain» (22); pensée inexacte quand elle est prise au sens général. Ce sont les misérables qui fomentent les révolutions; l'idée de révolution ne peut naître chez un être pleinement heureux; mais en art comme en littérature, peuvent fort bien être révolutionnaires ceux qui, dégagés des préoccupations de la vie quotidienne, ont toute liberté de faire montre de leurs idées, sans craindre pour cela de se voir fermer un journal ou opposer le refus d'un éditeur.

Nous ne voudrions cependant pas diminuer la grandeur des Goncourt. Ils se sont imposé à eux-mêmes, pour cette conception, un travail énorme, épuisant. Ils ne se sont jamais inclinés ni devant la mode, ni devant une obligation ou convention contraire à leur pensée. Ils en ont souffert; la critique souffleta l'orgueil qu'ils avaient de leurs œuvres; ils ont pu écrire qu'une «critique loyale, convenable, bienveillante, amicale, paie de bien des heures de veille; elle redonne ce quelque peu de courage nécessaire à l'homme de lettres qui met sa petite gloire à respecter l'honneur des lettres, le travail» (23).

L'artiste, selon les Goncourt, ne doit point chercher à s'imprégner des traditions antiques. En peinture (leur premier art), tout comme en littérature, ils ont été hostiles à l'école qui apprend à recommencer la manière d'un Maître d'autrefois: «Ne pas recommencer toujours un Pérugin, un Raphaël, un Dominiquin, et cela avec une sorte de piété chinoise» s'écrient-ils dans *Manette Salomon* (24). D'après eux, la vraie école doit être «l'étude en

(22) *Journal,* 1866, p. 58.
(23) Jules de Goncourt, *Lettres,* p. 77.
(24) *Manette Salomon,* p. 68.

pleine liberté, selon son goût et son choix».... «il faut que la jeunesse tente, cherche, lutte», qu'elle cherche de toutes ses forces à créer du neuf et dégage entièrement sa personnalité des empreintes qu'elle a pu recevoir, soit par son éducation, soit par son instruction ou les milieux qui l'entourent, et qu'elle «se débatte avec tout, avec la vie, la misère même, avec un idéal ardu, plus fier, plus large, plus dur et plus douloureux à conquérir que celui qu'on affiche dans un programme d'école, et qui se laisse attraper par les forts en thème. . .» (25).

Ils partagent sur ce point les opinions de Courbet: «J'ai étudié, en dehors de tout système, et sans parti-pris, dit-il, l'art des anciens et l'art des modernes. Je n'ai pas voulu imiter les uns, pas plus que copier les autres.... savoir pour pouvoir, telle fut ma pensée. Etre à même de traduire les mœurs, les idées, l'aspect de mon époque selon mon appréciation, en un mot, faire de l'art vivant, tel est mon but» (26).

Pour eux donc, il n'y a point, dans l'effort de l'artiste, nécessité de faire revivre l'art d'une époque passée; il faut le faire sien, le faire vibrer de l'éclat contemporain, lui donner sa propre originalité; le nécessaire est de faire quelque chose qui ait des «entrailles, du tressaillement, de l'émotion, de la couleur, de la vie» (27).

Ils ont jugé que tout homme qui n'avait pas un fonds «d'amour déréglé» pour quelque chose, qui n'était pas «par un côté déraisonnable, dément», ne fera jamais rien en littérature, car «il n'y a pas en lui le calorique pour transmuter sa cervelle en de la copie de génie, ou même de grand talent» (28).

Edmond de Goncourt nous a dit encore que le souci unique de l'écrivain étant de faire œuvre belle, il devait «se foutre de

---

(25) *Ibid.*, p. 70.

(26) Cité par P. Martino, *Le Roman réaliste sous le Second Empire*, p. 77.

(27) *Manette Salomon*, p. 71.

(28) *Journal*, 1886, p. 147.

la moralité ou de l'immoralité» (29) et viser exclusivement à créer une œuvre d'art.

Ils se sont eux-mêmes efforcés de faire ce beau, cette vérité en dépit de critiques, plus qu'heureux s'ils pouvaient opposer aux formes habituelles «une idée vraiment neuve, un canevas jamais vu», faire quelque chose d'inédit. Leur définition du talent est «la faculté petite ou grande de nouveauté».... «ce qu'une Providence sème dans l'artiste pour sauver l'art humain de la monotonie, de l'ennui» (30). C'est, aussi, le courage d'oser transmettre une impression visuelle ou sentimentale telle qu'on l'a vraiment vue ou ressentie, même si elle semble contraire à tous les principes établis ou admis jusqu'à ce jour.

Ils ne voulaient pas qu'on vînt à l'art en emportant avec soi les souvenirs et les influences d'une éducation, avec des yeux qui ne sont plus tout à fait les vôtres, une vision déformée par des théories. En cela, ils ont été très modernes, eux que goûts et affinités attachaient au XVIII[e] siècle. On comprend par là l'élan qu'ils ont pu donner aux jeunes et l'influence qu'ils ont pu avoir; l'école impressionniste en peinture, pointilliste et cubiste, n'a-t-elle pas appliqué leurs opinions aussi bien que certains de nos modernes écrivains?

De même, en littérature, ils ont été en avant de leur siècle, réclamant la nécessité d'une création originale de l'artiste: «Qu'est-ce que fait, disent-ils dans leur *Journal,* une répétition ou une négligence de syntaxe, si la création est neuve, si la conception est originale, s'il y a, ici et là une épithète ou un tour de phrase qui vaille, à lui seul, cent pages d'une prose impeccable, qualité ordinaire?» (31).

De même, en demandant à l'écrivain de rester «lui», les Goncourt ont rejeté les influences extérieures, ils lui ont même demandé de rester exclusivement français, faisant preuve d'un

(29) *Journal,* 1888, p. 240.
(30) *Manette Salomon,* p. 68.
(31) *Journal,* 1878, p. 33.

chauvinisme dont nous trouvons maintes traces dans leur *Journal*. Edmond qui poussa plus loin encore ce sentiment, s'éleva «avec une espèce de colère, contre le mangement de l'esprit français par l'esprit étranger, contre l'ironie présente du livre qui n'est plus de l'ironie à la Chamfort, mais de l'ironie à la Swift» et contre la «critique devenue helvétienne, allemande, écossaise, contre cette religion des romans russes, des pièces danoises....» (32). Il estimait, avec raison, que si les littératures étrangères pouvaient influencer l'écrivain, il devait s'assimiler ces éléments extérieurs et non point en faire une servile copie.

Pour les Goncourt, l'écrivain doit donc être et se tenir sur une sorte de piédestal éloigné de la vie, et n'en faire partie que pour la noter, y puiser les motifs de ses livres; l'artiste n'est plus un homme, c'est un observateur dont la sensibilité s'émousse, en voyant une larme, par la pensée de traduire cette larme.

Cet artiste si au-dessus des contingences humaines, ils l'ont été; l'un est mort à la peine, l'autre, en pleine douleur de cette mort, a pu encore consigner mot par mot les phases de la terrible agonie de son frère, montrant ainsi qu'au-dessus de tout il y avait en lui l'art, l'art qui prend ses fidèles et les sacrifie à la démonstration de sa gloire.

---

(32) *Journal*, 1891, p. 238.

CONCLUSION

En décrivant les classes sociales, les Goncourt ont-ils voulu être moralistes? Tandis que M. E. Seillière nous prouve dans son excellent livre (1) que les Goncourt ont eu un but non seulement social, mais moral, que toute description d'un cas, faite avec un sens critique aiguisé, implique par suite une moralité, E. Gilbert nous dit, «qu'ils ne furent en aucun sens moralistes» (2), parce que la société ne leur apparaissait que d'une façon extérieure et toute superficielle.

Les Goncourt ont surtout cherché à être originaux de fond et de forme. Curieux de tout, ils ont abordé aussi bien l'histoire que le roman (3) en prenant toujours la même base: le document. Quelque mal qu'en ait dit Renan (4), cette méthode possède comme fond la vérité. Elle doit être exacte. «Edmond de Goncourt, parmi les romanciers, est le seul qui observe scrupuleusement celle (la méthode) des sciences morales modernes, qui l'ont prise aux sciences naturelles. . . . M. Taine ne possède pas autrement dans ses *Origines*, M. Ribot dans son *Hérédité*, les sociologues anglais dans leurs admirables travaux» (5).

Les œuvres des deux frères sont des «livres d'enquête sociale qui flottent entre l'histoire et le recueil de notes psycholo-

(1) *Les Goncourt Moralistes.*

(2) *Le Roman en France: L'impressionnisme*, p. 275.

(3) «L'œuvre historique des Goncourt, nous dit Rosny, balance leur œuvre de romanciers. Si la seconde partie emporte généralement les suffrages, on peut très bien concevoir des préférences pour la première.» *La Revue de Paris,* n° 15. 1896, p. 657.

(4) Cité par M. Pommier, *Renan,* p. 339.

(5) Emile Hennequin, *Quelques écrivains français,* p. 162.

giques» (6); elles resteront, comme des ouvrages intéressants pour comprendre la vie d'une époque. Ils nous laissent libres de juger, de chercher, de trouver, après l'exposé fait par eux d'une question, les déductions ou les applications que nous en pouvons conclure. Leurs œuvres, disent leurs critiques, sont un exposé de la société, sans plus: même on leur fait souvent le reproche de manquer de profondeur. Cependant, à chaque volume ils en appellent à notre cœur, à une sorte de fraternité humaine — d'ailleurs fort éloignée du socialisme — pour améliorer les maux que leur plume enregistre. Cet appel, tous peuvent le sentir, surtout peut-être ceux qui sont comme eux, d'une civilisation très raffinée.

«Ils trouvaient des éléments d'art, de beauté, là, où les intellectuels et les purs anecdotiers ne voyaient absolument rien; . . . . en les formulant, les Goncourt ont enrichi la pensée humaine d'une foule de notions en apparence immédiates dont ce sera le rôle d'esprits plus généralisateurs de faire des synthèses» (7). Autrement dit, ils ont été des précurseurs, et les idées qui étaient les leurs, et certainement celles de beaucoup de personnalités de leur temps, les apparentent à notre mentalité actuelle. Ils ont, en toute sincérité, des instincts humanitaires: «les misères physiques et morales excitaient de la pitié chez les Goncourt» (8).

Mais ils furent artistes avant tout. Et nous les voyons partout repousser tout ce qui est banal comme la pire des choses, aussi bien au point de vue de leur art qu'au point de vue de la vie. «Ce qui me dégoûte, nous dit l'un des deux frères, c'est qu'il n'y a plus d'extravagance dans les choses du monde. Les événements sont raisonnables. Il ne surgit plus quelque grand toqué de gloire ou de foi, qui brouille un peu de la terre et tracasse son temps à coups d'imprévu. Non, tout est soumis à un bon sens

(6) *Ibid.*
(7) J.-H. Rosny, *Revue de Paris,* 1er août 1896, p. 656.
(8) Sabatier, *L'Esthétique des Goncourt,* p. 205.

bourgeois, à l'équilibre des budgets. Il n'y a plus de fou, même parmi les rois». (9)

Les critiques des Goncourt ont été unanimes à reconnaître qu'ils étaient très modernes: «des modernes déterminés, résolus, d'aventureux oseurs», (10), des modernes dont nous nous reconnaissons tout proches, qui frissonnent au tressaillement de leur siècle, qui ont eu la fièvre de leurs livres et de leur époque, partagé notre névrose, notre perception aiguë des choses.

Leurs œuvres resteront-elles? Sans doute plus qu'on ne l'a pensé à leur époque, et parce qu'elles nous ont décrit le siècle, qu'elles en sont en somme des documents. «Qu'il s'agisse de *Germinie Lacerteux,* de *Chérie,* des *Frères Zemganno* ou de *La Guimard,* de la *Saint-Huberty,* de la *Camargo,* remarque M. Rosny, toujours l'intérêt se porte sur les circonstances de ces vies qui peuvent éclairer leur rôle social, qui peuvent, par la vertu d'une magnifique image, nous replacer au sein d'une époque, afin que nous la comprenions, par ce qu'elle a d'intime, par ce qu'elle a de vivant». (11)

Charles Demailly peut être considéré comme nous donnant un très juste aspect de la littérature de ce temps; quant à *Germinie Lacerteux* et aux *Frères Zemganno,* le sujet en est éternel.

Jules Lemaitre déjà posait cette question de l'immortalité de leurs œuvres. «L'œuvre de M.M. de Goncourt durera-t-elle? *Renée Mauperin,* tout au moins, en serait fort capable. C'est, parmi leurs six romans, celui qu'il faut faire lire d'abord aux profanes. Mais je ne sais pourquoi je soulève cette question d'immortalité. Les livres destinés à durer ne sont pas nécessairement les plus intéressants pour la génération où ils ont été écrits. Sainte-Beuve dit quelque part que chaque grande époque produit «des esprits qui semblent faits pour elle, qui s'en imprègnent et

(9) *Idées et Sensations,* p. 95.
(10) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis,* T. X, p. 396.
(11) J.-H. Rosny (jeune), Postface de *La Guimard.*

qui ne datent que d'elle en quelque sorte». MM. de Goncourt semblent être, parmi les artistes de lettres, de ces esprits-là.» (12).

Nous croirions davantage que leur œuvre durera, quand nous voyons le mouvement qui se dessine de nos jours en faveur du «populisme», c'est-à-dire de la littérature sur le peuple. L'article récent de M. Léon Lemonnier sur le «Populisme», semble être un écho de la Préface des Goncourt à *Germinie Lacerteux*. C'est aussi bien redire que les classes riches de la bourgeoisie ou de ce qu'on a l'habitude d'appeler le grand monde, ne sont pas les seules à présenter de l'intérêt pour l'écrivain. «Nous en avons assez des personnages chics et de la littérature «snob»; nous voulons peindre le peuple. Mais avant tout, ce que nous prétendons faire, c'est étudier attentivement la réalité.» (13)

On ne peut d'ailleurs faire à la littérature, depuis les Goncourt, le reproche de se cantonner dans l'étude exclusive de la bourgeoisie. Nous avons eu depuis *Germinie Lacerteux* suffisamment d'études réalistes sur le peuple, de Zola jusqu'à plus d'un lauréat du Prix Goncourt.

Si l'œuvre des Goncourt survit comme bon document social, leurs idées quant à la littérature survivront aussi. L'aîné des deux frères a fait tout son possible pour qu'il en fût ainsi. «Le souci de ce noble artiste qui avait fort bien aperçu combien les conditions, déjà mauvaises de son temps, pour la production et pour le gagne-pain de l'écrivain, deviendraient pires, avait eu la préoccupation d'assurer à quelques-uns l'indépendance» (14). Les Goncourt — l'idée venait de tous les deux — désiraient donner à leurs successeurs la «sécurité du travail» (15), l'indépendance qu'ils ont tant aimée pour leur part et tant prônée chez l'écrivain, comme

---

(12) Jules Lemaître, *Les Contemporains*, T. III, p. 89-90.

(13) Léon Lemonnier, *Un Manifeste littéraire*, L'Oeuvre, 27 août 1929.

(14) G. Kahn, *Le Prix Goncourt*. La Nouvelle Revue, Série N, T. XXVI, 1904, p. 80.

(15) *Ibid.*, p. 81.

seule capable d'assurer la naissance de l'œuvre d'art. Décerné à un seul romancier chaque année, le prix Goncourt va bien à des continuateurs de leur pensée, car il est destiné à récompenser un jeune homme hardi, dont l'œuvre soit originale et forte.

En résumé, ces observateurs nous ont laissé une œuvre de haute importance documentaire, qui, au point de vue de leur époque, sera toujours intéressante à consulter. Préoccupés d'art en premier lieu, c'est bien certain, les questions sociales ne les ont point laissés indifférents. Ils ont noté un peu toutes les agitations et tous les mouvements de pensée et d'idées de leur époque. L'acte qui termine une vie particulièrement probe et d'une unité remarquable, a lui aussi une intention et une portée sociales. Ces artistes ont voulu permettre à d'autres artistes de connaître la gloire, qu'eux-mêmes payèrent si cher. Nous retrouverons dans cette fondation généreuse, avec le souci d'assurer le succès d'une création originale, l'esprit de bonté qui les animait, cette pitié qui leur avait fait décrire les êtres les plus faibles, les plus démunis dans la vie, avec l'espoir que les pages émues qu'ils leur ont consacrées pourraient faire naître dans les âmes de leurs lecteurs la compréhension délicate des maux de toutes les classes, et les amener, non point au mépris, mais à une indulgence compatissante.

Vu et lu :
Le Doyen de la Faculté des Lettres
Gabriel MAUGAIN
Strasbourg, le 21 novembre 1930.

Vu et permis d'imprimer :
Strasbourg, le 27 novembre 1930
Le Recteur
Ch. PFISTER

BIBLIOGRAPHIE

(sauf indication contraire, lieu d'impression : *Paris*)

I. — Œuvres (par ordre alphabétique)

Edmond et Jules de Goncourt

L'art au XVIII^e^ *siècle :* (Charpentier, Fasquelle), (1862), 1896.

Charle Demailly ; édition définitive (Charpentier), (1860), s. d.

La Du Barry : (Charpentier), (1860), 1878.

En 18... (H. Kistemaekers), Bruxelles, (1851), 1884.

La femme au XVIII^e^ *siècle :* (Charpentier), (1862), 1877.

Gavarni, l'homme et l'œuvre : (Plon), (1873).

Germinie Lacerteux, (Fayard), (1865), s. d.

Henriette Maréchal, drame, Librairie internationale, A .Lacroix, Verboeckhoven et Cie (1863), s. d.

Histoire de Marie Antoinette : (Charpentier), (1858), 1878.

Histoire de la Société française pendant la Révolution : (Didier), (1854), 1864 (1)

Histoire de la Société française sous le Directoire : (Dentu), (1855). (2)

---

1 et 2. Ces deux ouvrages seront indiqués sous les titres abrégés : *Révolution, Directoire.*

Idées et Sensations: (Charpentier, Fasquelle), (1866), 1904.

L'Italie d'hier: Notes de voyage, 1855-56, (Fasquelle), (1894).

Journal: T. I. 1851-1861, (Charpentier, Fasquelle), 1910.
T. II. 1862-1865, (Charpentier, Fasquelle), 1904.
T. III. 1866-1870, (Charpentier, Fasquelle), 1911.
T. IV. 1870-1871, (Charpentier, Fasquelle), 1907.
T. V. 1872-1877, (Charpentier, Fasquelle), 1908.
T. VI. 1878-1884, (Charpentier, Fasquelle), 1906.
T. VII. 1885-1888, (Charpentier, Fasquelle), 1894.
T. VIII. 1889-1891, (Charpentier, Fasquelle), 1895.
T. IX. 1892-1895, (Charpentier, Fasquelle), 1896.

Madame de Pompadour: (F. Didot), (1860), 1888.

Madame Gervaisais: (Charpentier, Fasquelle), (1869), 1902.

Les Maîtresses de Louis XV: (F. Didot), 2 vol., 1860.

Manette Salomon; édition définitive, (Flammarion, Fasquelle), (1867), s. d.

Pages retrouvées: (Fasquelle), (1886).

Portraits intimes du XVIII^e^ *siècle:* (Dentu), T. I, (1857); T. II, 1858).

Préfaces et Manifestes littéraires: (Charpentier), 1888.

Quelques créatures de ce temps: (Charpentier, Fasquelle), (1855), 1878.

Renée Mauperin; édition définitive, (Flammarion, Fasquelle), (1864), s. d.

Sœur Philomène: (Charpentier, Fasquelle), (1861), 1912.

Sophie Anrould: (Charpentier), (1885).

Théâtre: Henriette Maréchal; La Patrie en danger: (Charpentier, Fasquelle), (1879), s. d.

EDMOND DE GONCOURT. *Chérie:* (Charpentier, Fasquelle), (1884), 1919.

Madame Saint-Huberty (Flammarion, Fasquelle), (1885), s. d.

Mademoiselle Clairon: (Charpentier), 1890.

La Maison d'un Artiste: (Charpentier, Fasquelle), 2 vol., (1881), s. d.

La Faustin; édition définitive: (Flammarion, Fasquelle), (1882), s. d.

La Fille Elisa: (Charpentier, Fasquelle), (1877), 1906.

Les frères Zemganno: (Flammarion, Fasquelle), (1879), s. d.

La Guimard: (Flammarion, Fasquelle), (1893), s. d.

Hokousaï: (Charpentier, Fasquelle), (1896).

Outamaro: Le peintre des maisons vertes: (Charpentier), (1891).

JULES DE GONCOURT *Lettres:* (Fasquelle), (1885-).

II. — ÉTUDES CRITIQUES

AJALBERT, J. *Le mystère de l'Académie Goncourt:* (Grasset), 1929.

BOURGET, P. *Essais de psychologie contemporaine:* (Plon), T. 2, 1919.

Brunetière, F. *Le roman naturaliste :* (C. Lévy), 1896.

Brunetière, F. *Le faux naturalisme :* Revue des deux Mondes, 1882, T. 49, pp. 932-945.

Brun, Ch. *Le roman social en France au* xix^e^ *siècle :* (Giard et Brière), 1910.

Cahuet, A. *Moussia :* (Hachette), 1926.

Céard, H. Préface aux *Lettres* de J. de Goncourt.

Daudet, A. *Souvenirs d'un homme de lettres :* (Marpon et Flammarion), s. d.

Deffoux, L. *Chronique de l'Académie Goncourt :* (Firmin-Didot), 1929.

Delattre, F. *Dickens et la France :* (Gamber), 1927.

Dimier, L. *Les Maîtres de la contre-révolution au* xix^e^ *siècle :* (Nouvelle Librairie nationale), 1917.

Doumic, R. *Etudes sur la littérature française,* 2^e^ série : (Perrin), 1913.

Doumic, R. *M. E. de Goncourt.* Revue des deux Mondes, 1896, T. 136, pp. 933 944.

The Edinburgh, Review or Critical Journal : *Histoire de la Société française sous le Directorie,* (article anonyme), 1857, T. 105, pp. 205-219.

Faguet, E. *Propos littéraires,* 3^e^ série ; (Soc. franç. d'imprimerie et de librairie, 1905.)

France, A. *La Vie littéraire :* (C. Lévy), T. I, 1888.

Fuchs, M. *Lexique du Journal des Goncourt.* (Thèse), Moulins, 1911.

Ganderax, L. *Renée Mauperin,* pièce en 3 actes, par M. H. Céard. Revue des deux Mondes, 1886, T. 78, pp. 933-945.

Ganderax, L. *Henriette Maréchal :* Revue des deux Mondes, 1885, T. 54, pp. 452-465.

Geffroy, G. *Préface* aux Pages retrouvées, 1886.

GIDEL, CH. *Histoire de la littérature française depuis* 1815 *jusqu'à nos jours:* (Lemerre), T. 2, pp. 443-445, s. d.

GILBERT, E. *Le roman en France pendant le* XIX^e^ *siècle:* (Plon), 1896.

HENNEQUIN, E. *Quelques écrivains français: Les romans de M. E. de Goncourt:* (Didier, Perrin), 1890.

HENNER, E. *Les chevaliers de Goncourt:* Ilustrowany Kuryer Codzienny (Kuryer literacko-naukowy) Krakow, 17 juin 1929.

KAHN, G. *Le Prix Goncourt:* La Nouvelle Revue, 1904, T. 26, pp. 79-83.

LAGENEVAIS, F. de *Germinie Lacerteux, Renée Mauperin:* Revue des deux Mondes, 1865, T. 55, pp. 1061-1069.

LAGENEVAIS, F. de *Idées et Sensations:* Revue des deux Mondes, 1866, T. 63, pp. 786-798.

LANSON, G. *Histoire de la littérature française* 19^e^ édition, Hachette, pp. 711, 1081-1082, s. d.

LAUJOL, H. *A propos du Journal des Goncourt:* Revue Bleue, 1888, T. 16, pp. 276-281.

LEMAÎTRE, J. *Les Contemporains:* Etudes et Portratis, 3^e^ série: (Lacène et Oudin), 1894.

LEMONNIER, L. *Un Manifeste littéraire: Le populisme,* L'Œuvre, 27 août 1929.

MARTINO, P. *Le roman réaliste sous le second Empire:* (Hachette), 1913.

MELNIK, J. *Von berühmten Brüderpaaren:* Kölnische Illustrierte Zeitung, 1929, n° 23, p. 748.

NORDAU, M. *Vus du dehors:* (Alcan), 1903.

PELLISIER, G. *Etudes de littérature contemporaine,* I série: (Didier-Perrin), 1898.

PELLISIER, G. *Etudes de littérature contemporaine,* II série: (Didier-Perrin), 1901.

Pellisier, G. — *Les Goncourt,* Revue Bleue, 1895, T. 3, pp. 629-630.

Pommier, J. — *Renan:* (Perrin et Cie), 1923.

Pontmartin, A. de — *Nouveaux Samedis:* (M. Lévy), T. 2, 1866.

Pontmartin P. de — *Nouveaux Samedis:* (M. Lévy), T. 4, 1867.

Rodenbach, G. — *L'Elite:* (Charpentier, Fasquelle), 1899.

Rosny, J.-H. (aîné). — *L'Académie Goncourt:* (Crès), 1927.

Rosny, J.-H. (aîné). — *E. de Goncourt:* Revue de Paris, 1er août 1896, pp. 655-667

Rosny, J.-H. (jeune). — *Postface* de *La Guimard.*

Sabatier, P. — *L'Esthétique des Goncour:* (Hachette), 1920.

Sainte-Beuve. — *Nouveaux Lundis:* (Michel Lévy), T. 4, 1872.

Sainte-Beuve. — *Nouveaux Lundis:* (Michel Lévy), T. 10, 1874.

Seillière, E. — *Les Goncourt Moralistes.* (Editions de la Nouvelle Critique), s. d.

Spronck, M. — *Les Artistes littéraires;* études sur le XIXe siècle: (C. Lévy), 1889.

Stern, A. — *Studien zur Littératur der Gegenrart* (Koch), Leipzig, 1904.

Strowski, F. — *Tableau de lo littérature française au* XIXe *siècle et au* XXe siècle, p. 404-406: (Delaplane; P. Mellottée), s. d.

Taine, H. — *Notes sur Paris; Vie et opinions de Frédéric Thomas Graindorge:* (Hachette), 1867.

Tourneux, M. — *La Bibliothèque des Goncourt:* Bulletin du Bibliophile, 1896, pp. 449-462.

Tronchon, H. — *Les études historiques et la philosophie de l'histoire aux alentours de* 1830; Revue de synthèse historique, T. 34, 1922.

Tronchon, H. — *Une crise d'âmes:* 1830: Revue des Cours et Conférences, 5 février 1926.

Weigand, W. — *Essays:* (Carl Merhoff), München, 1892.

Witkowski, G. — *Les accouchements dans les beaux arts, dans la littérature et au théâtre:* (G. Steinheil), 1894.

Zola, E. — *Le roman expérimental:* (Charpentier), 1881.

ZOLA, E. *Documents littéraires:* (Charpentier), 1881.
ZOLA, E. *Mes Hainés:* (Achille Faure), 1866.
ZOLA, E. *Nouvelle Campagne:* (Charpentier, Fasquelle), 1897.

III. — OUVRAGES DE RÉFÉRENCES

BALZAC, H. de. *Les Paysans:* (Ollendorff), 1900.
BALZAC, H. de. *Le Médecin de Campagne,* 1858.
BALZAC, H. de. *La Femme et l'Amour:* (C. Lévy), 1888.
BASHKIRTSEFF, M. *Journal:* (Charpentier, Fasquelle), T. I, 1914.
BASHKIRTSEFF, M. *Journal:* (Charpentier, Fasquelle), T. II, 1919.
FÉNELON. *De l'Education des Filles:* (Aimé Payen), 1837.
JOUBERT, J. *Pensées, Maximes et Correspondance,* 2 vol. (Ve Lenormant, Garnier, Ledoyen), 1850.
LACLOS, CH. de. *Les liaisons dangereuses,* 1917.
MARMONTEL. *Contes moraux:* (S.-L Crusius), Leipzig, 1766.
MICHELET. *Les Femmes de la Révolution:* (A. Delahays), 1854.
MICHELET. *Le Prêtre, la Femme et la Famille:* (Chamerot), 1861.
MONNIER, H. *Scènes populaires:* (Deprez-Pareure), 4 vol. Bruxelles, 1835.
PELLETAN, E. *Jarousseau, le pasteur du désert:* (Libr. Colas), 1877.
THOMAS, A.-L. *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes:* (Amsterdam), 1775.
SEIGNOBOS, CH. *Histoire Contemporaine depuis* 1815: (A. Colin), 1911.
ZOLA, E. *Nana:* (Charpentier, Fasquelle), 1903.
ZOLA, E. *L'Assommoir:* (Charpentier, Fasquelle), 1902.

INDEX
DES NOMS D'AUTEURS CITÉS

A

Ajalbert, J. — 9.
Ampère, J.-J, — 38.
Augustin (saint) — 24.

B

Balzac, (H. de) — 12, 28, 29, 58, 61, 126, 129, 130.
Barth — 29.
Barrès, M. — 12, 98.
Bashkirtseff, M. — 98.
Berthelot — 118.
Bismarck — 40, 41.
Blanc, L. — 35.
Blum, L. — 66.
Bourget, P. — 9, 10, 50.
Brandes, G. — 6.
Brandes, E. — 6.
Brun, Ch. — 11, 12, 60, 61, 66, 96.

C

Cahuet, A. — 98, 99.
Caillé — 29.
Céard, H. — 12.
Champfleury — 129.
Chateaubraind — 47, 55.
Claretie, J. — 78.
Comte, A. — 47, 130.
Condorcet — 115, 117.
Courbet — 132.

D

Daudet, A. — 9, 55.
Delattre, F. — 78.
Dickens — 10, 77, 78.
Duranty — 129.

E

Este, (Mlle d') — 85.

F

Faguet — 10.
Fénelon — 111.
Flaubert, G. — 129, 130.

G

Galiani (Abbé) — 63.
Gambetta — 32.

Gavarni — 5, 126, 130.
Gidel, Ch. — 11.
Gilbert — 135.
Girardin, (E. de) — 121.
Grimm, G. — 6.
Grimm, F. — 6.
Guillaume II — 41.
Guizot — 28.

H

Hauptmann, Ch. — 6.
Hauptmann, G. — 6.
Hennequin, E. — 135.
Henner, E. — 5, 127.
Hugo, V. — 35, 60, 67, 76, 77, 103.
Humboldt, (A. de) — 6.
Huysmans — 51, 130.

J

Joubert — 100.

K

Kahn, G. — 138.

L

Lamartine — 35, 47, 67.
Lanson, G. — 57.
Laujol, H. — 8, 10, 11.
Lemaître, J. — 7, 9, 13, 14.
Lemonnier, L. — 138.
Livingstone — 29.

M

Malesherbes — 92.
Maner, T. — 6.
Mann, H. — 6.
Marivaux — 67, 128.
Martino, P. — 128, 129, 130, 132.
Marx, K. — 35.
Maupassant — 130.
Meluik, J. — 6.
Michelet — 95, 120.
Mirabeau — 25.
Montesquieu — 56, 57.

N

Napoléon III — 40.

P

Pascal — 51.
Pelletan, E. 92.
Pommier J. — 42, 43, 45, 51, 57, 135.
Pontmartin, (A. de) — 65, 72.
Prévost (Abbé) — 60.
Prévost, M. — 9.
Proudhon — 28.

Q

Quinet — 47.

R

Renan — 42, 43, 45, 47, 51, 57, 135.

Renard, J. — 130.
Ribot — 135.
Robespierre — 23, 57.
Rodenbach — 10, 14, 15, 106, 112, 130.
Roland (Mme) — 95.
Rosny, J.-H — 130, 135, 136, 137.
Rousseau, J.-J. — 23, 91.

S

Sabatier, P. — 28, 29, 30, 48, 59, 101, 119, 136.
Sainte-Beuve — 48, 84, 137.
Sand, G. — 67, 77.
Schlegel, A.-G — 6.
Schlegel, F. — 6.
Seignobos, Ch. — 28, 35.
Seillière — 135.
Staël (Mme) — 95.
Stendhal — 130.
Sue, E. — 128.

T

Taine — 47, 130, 135.
Tolstoï — 10.
Tourneux, M. — 9.
Tronchon, H. — 38, 47.

V

Veuillot — 8.

W

Wagner — 41.

Z

Zola, E. — 9, 64, 65, 67, 68, 103, 129, 138.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5

CHAPITRE I : *Théorie Politique : Le Progrès.*
Les idées des Goncourt sur le progrès de l'humanité, à l'époque de la Révolution, à leur époque ; Le suffrage universel 17

CHAPITRE II : *Politique : Faits internationaux.*
Observations des Goncourt sur le mouvement pacifique et communiste en Europe. La guerre de 1870 et Edmond de Goncourt 33

CHAPITRE III : *Religion.*
Les Goncourt et la religion ; Influences des rites ; Immortalité de l'âme ; Nécessité d'une religion pour le peuple ; Le rôle du prêtre.

CHAPITRE IV : *Œuvres sociales.*
La philanthropie et la pitié dans l'œuvre des Goncourt. Leurs suggestions de réformes 83

CHAPITRE V : *Le rôle social de la femme*
La femme et son rôle social au XVIII^e siècle : L'aristocrate ; la bourgeoise ; la femme du peuple. Femmes d'aujourd'hui : fillettes, jeunes filles, femmes. Les prostituées. L'opinion des Goncourt quant à la femme en général.

CHAPITRE VI : *L'éducation*
Idées des Goncourt sur l'éducation ; autrefois ; à l'époque de la Révolution ; de leur temps.

CHAPITRE VII : *Littérature et Société*
Comment les Goncourt considérèrent le journalisme, la littérature et l'art 123

CONCLUSION 135

BIBLIOGRAPHIE 141

INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS 149

TABLE DES MATIÈRES 153

Imprimerie

des Editions Universitaires de Strasbourg

Strasbourg 1930